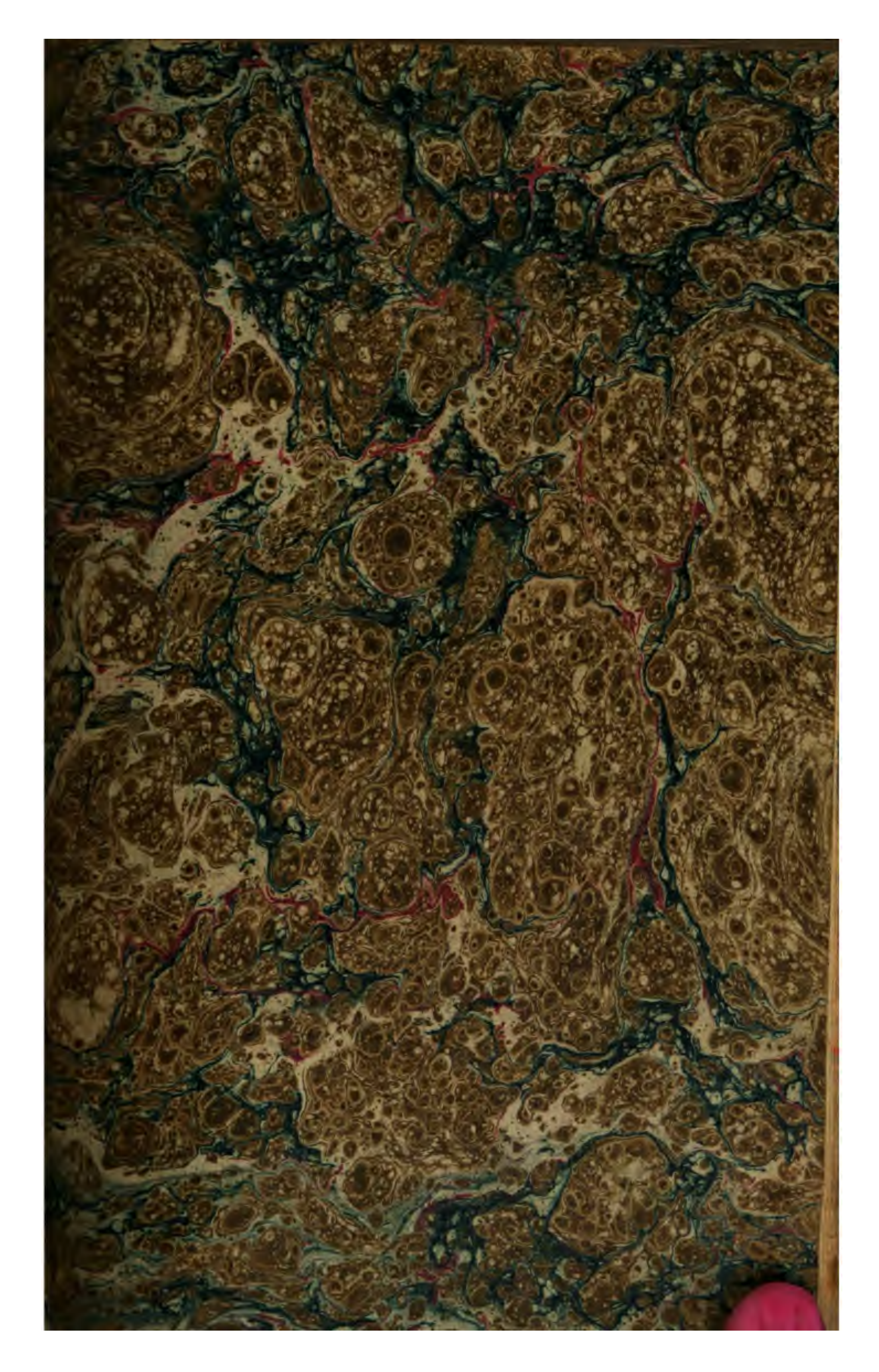




116. C. 9.
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine, n° 2.

HISTOIRE
CRITIQUE ET MILITAIRE
DES
GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

NOUVELLE ÉDITION,

RÉDIGÉE SUR DE NOUVEAUX DOCUMENS, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS;

PAR LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL JOMINI,

Aide-de-camp général de S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE, grand'croix de plusieurs ordres.

TOME NEUVIÈME.

CAMPAGNE DE 1796. — SECONDE PÉRIODE.

A PARIS,

CHEZ ANSELIN ET POCHARD,

SUCCESSEURS DE MAGIMEL,

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1821.

HISTOIRE

CRITIQUE ET MILITAIRE

DES

GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

LIVRE XI.

CAMPAGNE DE 1796. — SECONDE PÉRIODE.

SOMMAIRE.

Aperçu de la situation générale des affaires. — Projet d'alliance de Catherine avec la Suède. — La Prusse forme une confédération du Nord. — Le Wurtemberg et la Bavière se retirent de la coalition. — L'Espagne s'allie à la France, par le traité offensif et défensif de St.-Ildephonse. — L'Angleterre, voulant conjurer cet orage, envoie lord Malmesbury à Paris. Dans ces entrefaites, la fortune abandonne les drapeaux républicains, sur les bords du Meyn et du Danube. — L'archiduc Charles, profitant de l'isolement des armées de Jourdan et de Moreau, jette le gros de ses troupes sur la première, la bat d'abord à Amberg, puis à Wurtzbourg. Prévenue sur la route directe de cette ville, elle est jetée dans les montagnes de Fulde, lève le siége de Mayence; et renforcée du corps de Marceau, continue sa retraite sur Neuwied. — L'Archiduc se rabat alors contre l'armée de Rhin-et-Moselle qui, après avoir passé le Lech, et s'être avancée jusqu'aux portes de Munich, venait de repousser Latour à Geis-

senfeld. — Moreau, informé des revers essuyés par l'armée de Sambre-et-Meuse, prend des mesures tardives pour la secourir, et se retire ensuite sur l'Iller. Débordé à gauche par Nauendorf, menacé à droite par Frœlich, serré de près par Latour et Condé, il fait halte à Biberach, tombe sur les derniers pour s'en débarrasser, et les accable avec le gros de ses forces. — A la faveur de cette victoire, le général français continue sa retraite sans rencontrer d'obstacles : il débouche par le val d'Enfer, dans les plaines de Fribourg, mais est arrêté sur l'Elz. — L'Archiduc rassemble des forces plus considérables dans la vallée du Rhin, repousse Moreau de Schliengen, et le contraint à repasser ce fleuve sous Huningue.

Sur ces entrefaites l'armée d'Italie plus heureuse s'est avancée contre la droite de Wurmser, et l'a accablée à Roveredo, à l'instant même où ce général songeait à marcher par sa gauche au secours de Mantoue. — Bonaparte après avoir refoulé la droite derrière Trente, se dirige par les gorges de la Brenta sur Bassano, où il défait le centre des Autrichiens. — Wurmser marche sur Legnago, se fait jour au combat de Cerea, puis se jette dans Mantoue : il est défait à St.-Georges, et totalement investi.

Affaires dans l'intérieur de l'Italie. — Venise persiste à refuser l'alliance de la France. — Révolution démocratique à Reggio, Modène, Bologne. — Nouveaux démêlés avec le Saint-Siége. — La flotte de l'amiral Langara sort de Carthagène, pour joindre les Français à Toulon.—Les Anglais, maîtres de Porto-Ferrajo, évacuent la Corse, dont le général Gentili reprend aussitôt possession. — Paix définitive avec Naples. — Mort de l'impératrice Catherine et du roi de Sardaigne.

Le cabinet de Vienne redouble d'efforts pour débloquer Wurmser. — Le général Alvinzi réorganise une armée sur la Piave, et s'avance enfin à son secours. — Bonaparte lui livre sur la Brenta et à Caldiero plusieurs combats indécis. — La droite des Autrichiens ayant repoussé Vaubois de Trente et de Calliano, s'avance par la grande route de Vérone. — Bonaparte se replie sur cette ville, où Alvinzi le suit. — Le général français, par une marche hardie, va passer l'Adige à Ronco, pour se jeter sur les derrières de l'ennemi, et l'enfermer dans un défilé. — La

gauche d'Alvinzi l'arrête dans les marais d'Arcole, et donne à ce général le temps de se tirer d'embarras. — Après une bataille de trois jours, les Autrichiens se replient sur Vicence. — Bonaparte vole alors contre leur droite, qui avait débouché du Tyrol par Rivoli, et menaçait déjà les plaines de Mantoue : il la force à se retirer jusqu'à Roveredo.

État des affaires sur le Rhin. — L'archiduc Charles y assiége les têtes de pont de Kehl et d'Huningue, que Moreau défend avec opiniâtreté. — Beurnonville, nommé au commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, reste inactif devant le duc de Wurtemberg, nonobstant la supériorité de ses forces après les renforts tirés de Hollande : Kehl et la tête de pont d'Huningue sont enfin évacués.

Affaires maritimes et des colonies. — Opérations de Sercey et de Richery. — Projets de Truguet et de Hoche. — Négociations avec Malmesbury. — Mission de Clarke à Vienne, pour décider l'Empereur à une paix séparée. — Les Irlandais-Unis se préparent à la révolte ; et le directoire, décidé à rompre les négociations, charge Hoche de sortir de Brest, avec une expédition nombreuse pour les secourir. — Une tempête horrible dissipe l'escadre française, qui rentre en désordre, sans avoir pu remplir sa mission. — L'escadre hollandaise, accourue trop tard au secours du cap de Bonne-Espérance, est prise dans la baie de Saldagna par l'amiral Elphingston. — Succès d'Abercromby dans les Indes-Occidentales. — Toussaint, au contraire, confine les Anglais dans le môle St.-Nicolas. — Santonax revenu à St.-Domingue excite le mécontentement des hommes de couleur.

L'Autriche refuse de recevoir le général Clarke à Vienne, et le renvoie décliner ses propositions au ministre impérial à Turin. — Nouveaux efforts pour sauver Wurmser et Mantoue. — Alvinzi, joint par de nombreuses levées faites à Vienne, en Hongrie et en Croatie, débouche une seconde fois à son secours : il descend avec la majeure partie de son armée par la vallée de l'Adige ; tandis que Provera, à la tête de l'aile gauche, part de Vicence, et cherche à pénétrer dans la place. — Bonaparte, instruit que Joubert a été forcé à la Corona, devine le plan de son adversaire ; et s'avance, avec les divisions Masséna et Rey,

sur Rivoli. — Alvinzi, qui s'est disséminé dans l'espoir d'envelopper Joubert, voit ses colonnes détruites, à mesure qu'elles débouchent : il est culbuté sur Belluno, avec perte de 10 mille hommes. — Provera, sur ces entrefaites, a passé l'Adige à Anguiari, et percé jusqu'auprès de Mantoue : il y est aussitôt enveloppé par Bonaparte, et forcé à mettre bas les armes.

Le général en chef profite de cette double victoire pour diriger la division Victor contre le Pape, dont les troupes sont dispersées sur le Senio. — Prise d'Ancône. — Paix de Tolentino. — Wurmser, réduit à l'extrémité, capitule enfin à Mantoue. — Résultats de cette glorieuse campagne.

CHAPITRE LXII.

Aperçu politique. — Traité de St.-Ildephonse. — L'archiduc Charles quitte le Danube, et marche avec une partie de son armée contre Jourdan. — Combats de Neumarck et d'Amberg. — Bataille de Wurtzbourg. — Retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse.

La première période de la campagne dont nous venons de tracer une esquisse, avait eu d'heureux résultats, et promettait à la France les plus hautes destinées. Les victoires non interrompues des armées du Rhin et d'Italie, en donnant de la considération extérieure au gouvernement français, avaient dessillé les yeux d'une grande partie de l'Europe. Le vœu général était de voir cesser

une guerre sanglante, dont le motif n'existait plus.

Alliance de l'Espagne.

L'Espagne, entraînée par ces événemens, revenait à sa politique naturelle. Découvrant, un peu tard la prépondérance que son ancienne rivale acquérait dans cette lutte, le cabinet de Madrid crut prudent de se rattacher à la France, dont la paix de Bâle n'avait fait que suspendre les hostilités : il sentit le besoin de rétablir leurs anciennes liaisons, et de remplacer le pacte de famille par un traité que les intérêts des deux nations réclamaient également.

Le directoire, charmé de ces dispositions, avait envoyé à Madrid le général Pérignon, dans l'espoir que la logique du vainqueur de Figuères, relevée par tout ce que son caractère personnel avait d'honorable, obtiendrait plus facilement du gouvernement espagnol, ce que l'intérêt commun conseillait si hautement. Une alliance offensive et défensive fut en effet signée à St.-Ildephonse le 19 août. Le but en était louable; mais la conjoncture ne semblait guère plus favorable que celle choisie par l'Espagne en 1761 ; lorsqu'intervenant dans la querelle de la France et de l'Angleterre, après six ans de revers essuyés par les flottes de Louis XV, elle exposa par cette faute sa propre marine à une défaite inévitable, et succomba dans une lutte où son alliée ne pouvait plus la seconder. D'ailleurs différentes

clauses de ce traité, bien que calquées sur celles du pacte de famille, étaient trop onéreuses à l'Espagne dans la situation où se trouvaient les affaires du continent (1). Des politiques y ont découvert la cause des événemens qui, dix ans plus tard, entraînèrent Napoléon dans la funeste guerre avec la Péninsule. Ce traité fut, au surplus, suivi d'un manifeste, qui dépose à la fois contre la logique du prince de la Paix, et contre ses talens diplomatiques.

Nord. Tandis qu'au Midi tout prenait ainsi une face nouvelle, le Nord était à la veille d'éprouver de grands changemens. Catherine, occupée d'en imposer aux Turcs, d'étendre ses possessions sur la mer Caspienne, de consolider ses acquisitions en Pologne et en Courlande, croyait faire assez en excitant la diète germanique à soutenir les derniers efforts de la maison d'Autriche. Désespérant d'engager le Danemarck dans une guerre impolitique, elle tournait ses regards du côté de la Suède. Ici, le jeune Gustave IV allait bientôt atteindre sa majorité, et prendre le gouvernail des mains du duc de Sudermanie : mille circonstances portaient à croire qu'à l'aide de Darmfeld, il serait possible de ramener les choses sur le pied où elles se trouvaient

(1) Pièces justificatives, n° 1.

avant la révolution de 1772. Rien ne semblait plus facile que de circonvenir un prince d'un caractère bizarre, voisin de la folie, affectant tous les travers de Charles XII, dont il ne possédait ni les talens, ni les vertus guerrières. Tous les ressorts furent mis en jeu pour l'attacher à la Russie, et on ne vit pas de meilleur moyen que celui d'un mariage avec la grande-duchesse Alexandrine : menaces de guerre, promesses d'alliance, portrait séduisant de cette belle princesse; tout en un mot, fut employé pour arriver au but. Déjà le jeune prince s'était rendu avec pompe à St.-Pétersbourg; le jour du mariage était fixé; quand une controverse imprévue sur la différence de religion, et une clause relative à la guerre contre la France, excitant ses scrupules et donnant des craintes au duc de Sudermanie, le décidèrent à rompre avec éclat.

On se figure la sensation qu'un tel événement dut faire à la cour de Catherine, où Gustave devint l'objet de tous les sarcasmes : il est même probable qu'on n'en serait pas resté là, et qu'il eût bientôt senti tout le poids du ressentiment de l'Impératrice, si la mort ne fût venue à son secours. Un mois s'était à peine écoulé depuis cette scène, que Catherine termina sa carrière, et laissa, par sa mort subite, la Russie dans la douleur et la stupéfaction, l'Europe dans l'anxiété du parti que prendrait son successeur.

Prusse.

Fidèle à son système, la Prusse restait dans les mêmes dispositions de neutralité envers la France; et son pavillon en profitait pour faire un commerce considérable entre les peuples du Nord et les puissances belligérantes. Le cabinet de Berlin venait de se placer, le 24 juin, à la tête d'une confédération qui, dès son origine, menaçait de dissoudre le lien germanique, en tendant à isoler les princes dont elle se composait, et à leur créer un protecteur qui les dispensât de prendre part aux guerres de l'Empire. Si Frédéric Guillaume s'écartait en cela de l'esprit de l'antique confédération, il faut avouer que son système convenait d'autant mieux à sa politique particulière, qu'il aspirait à prendre rang parmi les puissances du premier ordre. Agissant toujours dans ce but, il lui importait de ne pas attendre la paix générale pour régler avec la France les indemnités auxquelles il aurait droit en échange de la province de Gueldres: aussi une convention secrète, signée le 5 août à Berlin, stipula ces importantes transactions, le jour même où l'on prenait un nouvel arrangement pour la ligne de neutralité (1).

(1) La paix de Bâle n'avait été en quelque sorte qu'une transaction provisoire; la Prusse autorisa seulement l'occupation de ses provinces de la rive gauche du Rhin; mais sans prononcer définitivement sur leur sort.

Les succès des armes républicaines le déterminèrent à céder

La Saxe, la Bavière, les ducs de Wurtemberg et de Baden, avaient imité l'exemple du Piémont et de Naples, et s'étaient enfin retirés de la coalition.

L'Angleterre parut craindre que l'Autriche, privée de tous ses alliés, ne succombât sous les coups redoublés de trois armées sans cesse victorieuses. Son cabinet, alarmé peut-être de la réunion intime de la Hollande, de l'Espagne et de la France, de l'insurrection de l'Irlande, et de la tendance générale des esprits qui favorisait les entreprises du directoire, crut devoir gagner du temps en feignant de vouloir se rapprocher de la république. Il demanda des passe-ports pour un négociateur : et peut-être la guerre eût-elle été terminée à cette époque, si le directoire n'avait commis deux fautes graves, qui changèrent la face des affaires. La première fut d'opérer, en Allemagne, sur deux lignes divergentes; la seconde, d'entreprendre une invasion lointaine, sans se ménager les moyens d'alimenter les ar- Angleterre.

la province de Gueldres au directoire, et à consentir à ce que les frontières de la république fussent reculées jusqu'au Rhin. Le cabinet de Berlin recevrait en échange l'évêché de Munster qui serait sécuralisé : d'autres princes ecclésiastiques devaient être dépouillés pour indemniser le Stathouder, et l'on s'engagea à élever le Landgrave de Hesse à la dignité d'électeur. Qui eût pu croire que neuf ans plus tard la constitution germanique, ainsi mutilée par Frédéric-Guillaume et Rewbel, servirait de prétexte à la levée de boucliers des Prussiens en 1806 ! !

mées agissantes, en matériel et en troupes de toutes armes, à mesure qu'elles embrassaient une plus vaste étendue de pays, et qu'elles se rapprochaient du centre de la puissance ennemie.

Des revers sanglans succédèrent donc bientôt à cette marche triomphante de Jourdan et de Moreau sur le Danube, et firent évanouir tout espoir de paix.

Mais avant d'entrer dans l'examen des débats diplomatiques, qui eurent une issue si funeste, il convient d'abord de retracer les opérations militaires qui prolongèrent pendant quelques mois la lutte si contraire aux intérêts du continent.

L'archiduc Charles marche contre Jourdan.

Nous avons dit, dans le chapitre 59, que l'Archiduc, persuadé après l'affaire d'Ettlingen, qu'il n'était pas en mesure d'arrêter la marche de l'armée du Rhin, avait résolu de diriger ses armées concentriquement vers Ratisbonne, afin de les réunir pour se jeter d'abord avec la masse de ses forces sur l'armée de Sambre-et-Meuse, et de revenir ensuite avec plus d'avantage contre celle de Moreau. Ce prince aurait pu sans doute adopter, dans le principe, un plan qui eût sauvé l'Allemagne d'une invasion désastreuse (1): mais,

(1) Lorsque l'Archiduc combattit à Ettlingen, Wartensleben était à Friedberg en avant de Francfort. Il semble que le prince pouvait réunir assez de forces pour combattre Moreau avec succès,

après le combat de Neresheim, vers la fin de juillet, son projet était le plus opportun.

L'Archiduc avait ordonné à Wartensleben de ne point trop s'engager; et de se retirer avec ordre et fermeté jusque derrière la Naab, où l'on a vu qu'il prit position le 18 août.

Aussitôt après l'affaire de Neresheim, le prince avait repassé le Danube, et s'était mis en marche avec un corps de 24 bataillons et 50 escadrons, par Ingolstadt sur Neumarck; laissant le général Latour sur le Lech, devant l'armée du Rhin, avec 37 à 38 mille hommes, y compris les corps de Frœlich, de Condé, et une brigade dans le Tyrol qui couvrait l'extrême gauche.

L'Archiduc partit le 16 août des environs de Neubourg, avec trois divisions. Il détacha le même jour quelques bataillons de la garnison d'Ingolstadt, au soutien du général Nauendorf, établi à Neumarck avec 5 bataillons et 14 escadrons entre les deux armées impériales.

---

et pour assigner à Wartensleben une concentration sur le Necker ou sur Gmund, si cette bataille ne tournait pas à son avantage. Je vais plus loin; lorsqu'il partit de Walmerode, le 26 juin, ce prince, certain d'arriver le 5 vers Rastadt avec ses renforts, pouvait donner par un courrier, l'ordre à Frœlich de venir le joindre en suivant la vallée de la Nagold; afin de décider, après la réunion de ses moyens, s'il n'y avait pas possibilité de forcer l'ennemi à repasser le Rhin avant de faire de concert avec Wartensleben une retraite concentrique jusqu'en Bohême.

Position des Français.

L'armée française se trouvait, depuis le 20, sur la Naab, entre Naabourg et Schwandorf. Bernadotte avait été dirigé sur Neumarck, dans la vue d'en couvrir le flanc. Si l'on jette un coup-d'œil sur la carte, on verra qu'il semblait aventuré. En effet, le flanc de l'armée n'était pas mieux couvert par une division postée à Neumarck, que si elle eût été établie à Castel; car 50 mille hommes pouvaient marcher entr'elle et l'armée, et l'en séparer pour toujours. D'ailleurs, rien n'empêchait l'Archiduc de se porter sur le flanc de Bernadotte, par Burg et Nuremberg. S'il fallait couvrir toutes les routes par où l'ennemi peut arriver, on n'aurait jamais de sécurité. On éclaire l'extrémité de sa ligne par des coureurs : mais on ne la couvre qu'avec un détachement qui soit toujours en mesure de prendre part au combat, s'il devient nécessaire. J'ai déjà eu occasion de faire cette observation au sujet des flanqueurs de Moreau, à l'affaire de Neresheim.

Bernadotte repoussé à Teining.

Bernadotte, convaincu le 22 août qu'il était menacé par des forces supérieures, n'en prit pas moins la résolution de se défendre à Teining, où sa division occupait un fort bon poste. L'Archiduc, qui avait tout à gagner en l'attaquant avec ses forces réunies, n'avait l'intention de pousser ce jour là qu'une reconnaissance à la tête de son avant-garde; mais la facilité avec

laquelle on débusqua les premiers postes français du Teiningerberg, faisant croire qu'on n'éprouverait pas grand obstacle au passage de la Laber, le prince résolut de le tenter, et transmit à Hotze l'ordre d'y concourir. Dans ces entrefaites, Bernadotte descendant des hauteurs opposées, chassa les Autrichiens de Teining; néanmoins l'Archiduc renforcé reprit le village et le défilé, ce qui détermina son adversaire à se replier sur Neumarck. Hotze, informé trop tard de sa destination ne fit qu'escarmoucher avec des coureurs.

Ce combat fortuit n'eut ainsi aucun résultat; tandis que, si l'Archiduc avait dirigé franchement ses colonnes sur le point d'attaque, il est probable qu'il eût détruit la division Bernadotte, et atteint Neumarck dès le 22. Ce retard donna à son adversaire le temps d'instruire Jourdan du danger qui le menaçait : celui-ci prit sur-le-champ la résolution de quitter la Naab, et de se rapprocher de Sulzbach.

Combat de Neumarck.

Cependant les troupes de l'Archiduc s'étaient ébranlées le 21 au point du jour, pour assaillir Neumarck. Le prince Jean de Lichtenstein s'avança d'abord avec ses hussards, et canonna cette ville, pendant que l'infanterie du général Hotze se formait. Aussitôt qu'elle fut en ligne, le prince se prolongea à gauche avec ses escadrons, dans la vue de tourner le flanc droit des Français. Ce mouvement exécuté, Hotze disposa

ses troupes en colonne, emporta Neumarck, franchit le marais situé en arrière, et se déploya assez inutilement, au pied des hauteurs : le général Nauendorf vint se placer à sa droite. Leurs troupes étaient sur deux lignes; la première marcha en bataille contre la position, qu'elle occupa, après avoir perdu un temps précieux dont Bernadotte profita pour opérer sa retraite, ce qui lui eût été impossible si les Autrichiens l'eussent attaqué plus vivement, en mettant à profit la supériorité du nombre.

Dispositions de l'Archiduc.

Hotze suivit Bernadotte sur Altdorf; le prince de Lichtenstein fut détaché sur Nuremberg, avec ordre de s'emparer de cette ville et de la route de Wurtzbourg. Nauendorf conduisit 8 bataillons et 20 escadrons à Castel, dans la direction d'Amberg : l'Archiduc resta, avec son corps de bataille, à Neumarck, tandis qu'il aurait dû forcer de marche sur Pfaffenhofen. Ce prince informa néanmoins Wartensleben de ses derniers avantages, lui recommandant d'être attentif aux mouvemens de Jourdan, et de passer la Naab au moindre indice d'une marche rétrograde de sa part : il lui prescrivit d'attaquer dans tous les cas l'armée française le 24 au matin, si elle demeurait dans sa position; lui donnant l'assurance que l'armée impériale déboucherait ce jour-là de Castel, sur le flanc droit de l'ennemi.

L'armée de

Le général Jourdan n'attendit point cette at-

taque : lorsqu'il apprit, le 22, que des forces supérieures menaçaient Bernadotte, il donna ordre à la cavalerie du général Bonnaud de marcher le lendemain à son soutien, par Bielenhofen. Ce mouvement éprouva les plus grands obstacles; les chemins étaient horribles, et les troupes légères autrichiennes battaient déjà le pays. Jourdan informé ensuite de la retraite de Bernadotte sur Lauf, jugea que la division Bonnaud allait être compromise, et essaya de lui faire passer l'ordre de se replier; mais les détachemens qu'on lui envoya furent enlevés, et l'on eut les plus grandes inquiétudes sur son sort.

Sambre-et-Meuse se replie sur Amberg.

23 août.

Jourdan, désespérant de tenir contre des forces si considérables, résolut d'effectuer sa retraite. L'armée partit à onze heures du soir des bords de la Naab, précédée de ses parcs, et alla prendre position le 24 août au matin; l'aile droite composée des divisions Grenier et Championnet, en arrière d'Amberg, sur la rive droite de la Vils. Collaud s'établit à gauche de cette ville, sur la rive opposée; la brigade Ney, placée en arrière-garde dans la plaine, couvrait cette position. La division Lefebvre se retira de Naaburg sur Sulzbach.

24 août.

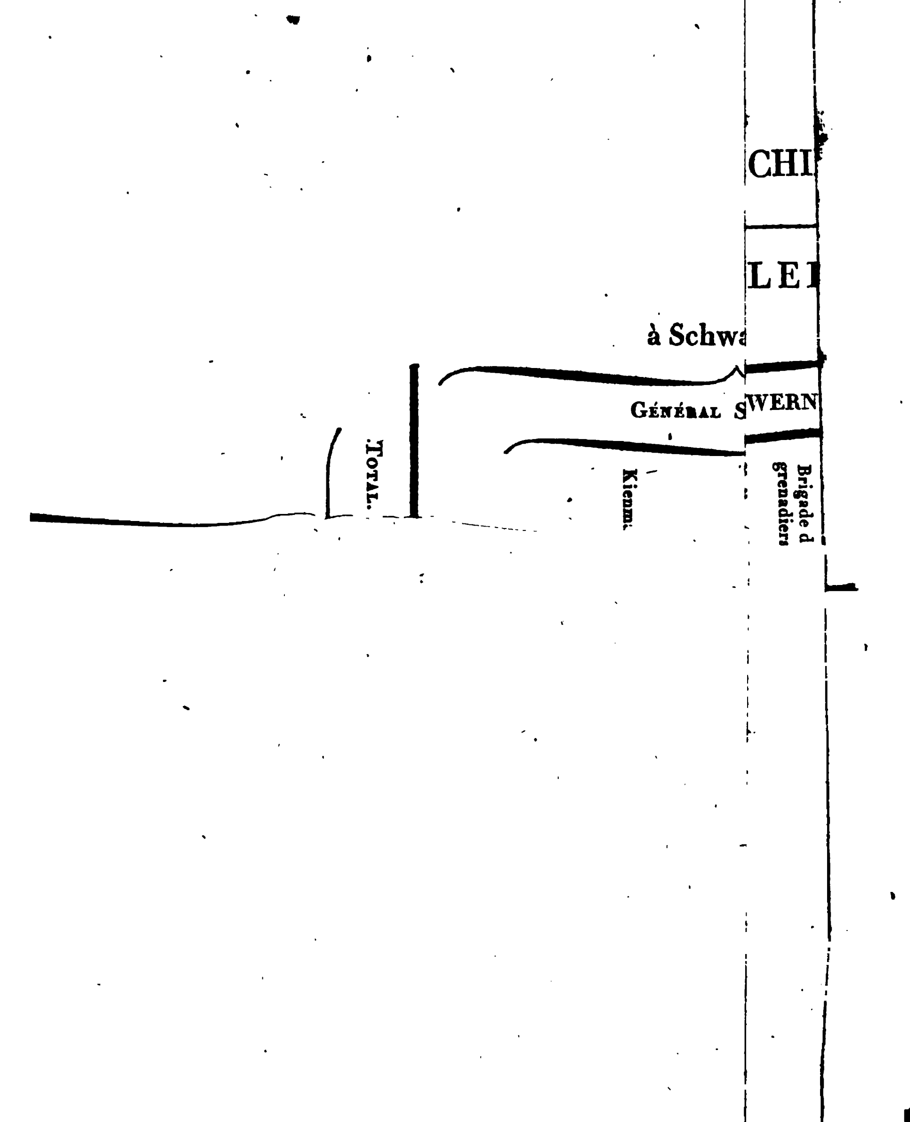
Combat d'Amberg.

Au jour, on apprit que la cavalerie de Bonnaud débouchait par la droite, sur la route de Castel, repliant devant elle tous les partisans ennemis

qui interceptaient les communications; les rapports ajoutaient qu'elle se trouvait suivie de près, par une forte colonne d'infanterie et de cavalerie. C'était celle de Nauendorf, soutenue de la majeure partie des forces de l'archiduc Charles, qui, parties de Neumarck avant le jour, avaient déjà franchi les défilés de Castel. On vit aussi arriver les colonnes du corps de Wartensleben par la route de Schwarzenfeld, et le combat ne tarda pas à s'engager.

Jonction des Autrichiens

Pour les Français, c'était une espèce de surprise; du côté des Autrichiens il n'y avait rien d'étonnant dans cette rencontre. En effet, prompt à répondre aux vues de l'Archiduc, Wartensleben avait fait ses dispositions, la veille, pour l'attaque de la position de la Naab; et la trouvant évacuée au point du jour, il se mit à la poursuite des Français dans l'ordre qu'il avait prescrit pour les assaillir. La droite, aux ordres de Kray, forte de 10 bataillons et 24 escadrons, marcha de Schwarzenfeld par Etsdorf et Aschach contre les hauteurs de la Ste.-Trinité, à gauche d'Amberg. Le centre de 14 bataillons et 32 escadrons, commandé par Wartensleben lui-même, se porta sur la route de Schwarzenfeld à Amberg. La gauche, aux ordres du général Staader, composée de 9 bataillons et 21 escadrons, dut marcher de Schwandorf dans la di-


CHI
LEI
à Schwa
GÉNÉRAL S
WERN
Brigade d
grenadiers
Kienm
TOTAL.

rection de Lengfeld, pour y passer la Vils, et se joindre à l'armée de l'Archiduc. (*Voy. le Tableau ci-contre.*)

La colonne du centre seule rencontra l'avant-garde de Championnet au passage du moulin d'Hasemuhl, près de Kofering, et l'en déposta. Elle se lia alors avec celle de l'Archiduc, qui, de son côté, après avoir débouché des défilés de Castel, venait de repousser la division Bonnaud d'Ursenulm sur la route de Neumarck à Amberg, et se préparait à franchir la forêt. Pendant ce temps une partie de l'armée de Jourdan défilait par Amberg, pour se concentrer sur les hauteurs en arrière.

De son côté le général Kray, commandant la droite des Autrichiens, était parvenu à s'emparer des hauteurs de la Ste.-Trinité, que la gauche de Collaud n'avait pas sérieusement défendues, de peur de se compromettre. L'artillerie autrichienne battait de ces hauteurs l'infanterie française, qui alla se former de nouveau sur les plateaux en arrière d'Amberg. La division Collaud exécuta la dernière ce mouvement rétrograde; et son arrière-garde, conduite par le général Ney, soutint le combat avec fermeté.

L'Archiduc fit suivre les républicains par une partie de la colonne du centre, aux ordres du général Werneck, qui traversa Amberg, et se déploya au pied des hauteurs; le corps de

Nauendorf vint se former à sa gauche, et tous deux attaquèrent alors la position, sous la protection d'un violent feu d'artillerie. Le jour commençait à baisser : Jourdan jugea qu'il était temps de songer à la retraite, et il en donna l'ordre. La division Grenier vint s'établir à Pachtesfeld pour couvrir la droite; Championnet campa sur les plateaux à droite de Sulzbach; Collaud dut rester en avant de cette ville.

La cavalerie autrichienne pressa l'arrière-garde de Ney, et celui-ci qui ne cherchait que des occasions de combattre, tint ferme à Wieselhof, dans l'espoir que sa bonne contenance suffirait pour arrêter la poursuite. Il ne tarda pas à être atteint et assailli par de nombreux escadrons. La 23e de ligne fut disposée en carré, et on forma un échelon en arrière, avec la 20e légère. Plusieurs charges de cavalerie autrichienne échouèrent contre ce carré de la 23e, que le général Werneck, à la tête d'un régiment de cuirassiers, parvint enfin à rompre. Ce brave corps perdit dans cette action, son colonel Deshayes, et près de mille hommes hors de combat.

L'arrière-garde de la division Championnet, commandée par le général Klein, également atteinte par la cavalerie ennemie et sur le point d'être enveloppée, se vit forcée à faire un long détour vers la gauche, pour venir passer la Pegnitz près d'Hersbruck. Cette journée, honorable

pour lesdeux partis, coûta plus de 2 mille hommes aux Français; l'armée autrichienne bivouaqua sur le champ de bataille.

L'Archiduc n'avait pas renoncé au projet de gagner le flanc droit de Jourdan, en vue d'empêcher sa jonction avec le corps de siége de Mayence, et de rejeter son armée dans les défilés du Vogelgebirgs. Il prescrivit donc dans le cours de la journée au général Hotze de s'avancer d'Altorf sur Lauf, de pousser avec vigueur Bernadotte, et de lancer des détachemens dans la direction d'Hersbruck. Starray qu'on avait laissé sans motif à Neumarck avec 10 bataillons et 12 escadrons, dut échelonner le corps de Hotze. Le prince Lichtenstein après s'être emparé de Nuremberg, était allé camper à Mogelsdorf, où il fut vainement attaqué par un détachement de Bernadotte.

Retraite difficile de Jourdan sur Velden.

Quoique les Autrichiens ne tirassent pas tout le parti possible de leur victoire, de la supériorité du nombre et de l'avantage de leur position, néanmoins la situation de Jourdan devenait de plus en plus critique. Bernadotte ayant quitté Lauf pour se retirer à Forcheim, la grande communication de l'armée sur Nuremberg, fut interceptée par le corps de Hotze; à la vérité, il restait bien un chemin de traverse qu'on assurait praticable à l'artillerie, c'était celui de Velden par Hildpoldstein, qui va directement à

Forcheim. Jourdan avant d'y engager l'armée chargea son chef d'état-major de le reconnaître. Celui-ci ayant confirmé les rapports des gens du pays, il n'hésita plus à le prendre; néanmoins de peur d'embarrasser sa marche, il ordonna à l'aile gauche, commandée par Kléber, de se diriger avec les équipages par Vilseck sur Engenthal pour y passer la Pegnitz, tandis que le gros de l'armée et les parcs d'artillerie se porteraient par Vorra sur Velden. Cette retraite pouvait devenir fatale; mais elle n'eut aucune suite fâcheuse, grâce à la lenteur des Autrichiens et aux dispositions qui furent prises.

Le chemin direct d'Oberachtel sur Velden, malgré les assurances du général Ernouf, présenta de si grands obstacles, qu'il fallut faire un long détour pour venir par Vorra, en remontant la vallée de la Pegnitz. Pour comble de malheur, la majeure partie des équipages prit cette direction, contre l'ordre qui leur enjoignait de marcher avec Kléber. La confusion devint horrible, quand la tête des parcs, tirée de ce premier embarras, éprouva des difficultés à sortir de Velden : tous les habitans de ce bourg furent forcés de frayer le chemin. Jourdan ordonna le sacrifice de nombre de voitures du pays, chargées de subsistances ou de butin, et qui formèrent ainsi une bonne barricade : Collaud et Championnet bivouaquèrent à Oberachtel; Kléber

reçut l'ordre de s'arrêter à Vilseck afin de soutenir la droite si elle était assaillie dans ce coupe-gorge; tandis que Bonnaud, avec la réserve de cavalerie secondée de troupes légères, s'avancerait sur Vorra pour chasser les coureurs autrichiens, qui ne se présentèrent heureusement qu'en petit nombre.

Le lendemain 26, la droite atteignit Hildpoldstein et Bezenstein : la gauche éprouva à son tour un grand embarras; l'ennemi s'étant jeté dans l'intervalle qui la séparait du gros de l'armée, Jourdan se trouva dans l'impossibilité de lui faire passer des ordres pour continuer son mouvement : heureusement Kléber n'était pas homme à prendre le change sur sa situation; il se tira d'affaire en renonçant à suivre la route d'Engenthal, et en marchant sur Pegnitz; il partit même de ce dernier endroit après une halte de quelques heures, pour Bezenstein, où il arriva à l'entrée de la nuit du 26 au 27; l'aile droite prit alors sur-le-champ la route d'Ebermanstadt.

Le 25 août, l'Archiduc fit suivre l'armée française sur Velden et Hersbruck, par deux petites avant-gardes, aux ordres de Kray; il porta en outre, à sa gauche, un renfort au général Starray, lequel commanda alors 24 bataillons et 64 escadrons, y compris les divisions de Hotze et de Lichtenstein. Cette dernière s'était portée à Neu-Erlang, Hotze à Neuhof, Starray à Lauf. Le corps

de bataille marcha à Sulzbach, à l'exception de 8 bataillons et 20 escadrons, détachés sous les ordres du général Nauendorf (1), pour renforcer l'armée de Latour qui avait été repoussée du Lech sur l'Iser.

On voit ainsi que l'armée française ne fut inquiétée que par une petite division, et que le gros de l'armée impériale resta dans l'inaction à Sulzbach.

L'Archiduc manœuvre pour gagner Wurtzbourg.

Nous ne suivrons pas les détails des mouvemens des deux armées jusqu'à leur rencontre à Wurtzbourg, ils ont été indiqués dans tous les ouvrages qui traitent spécialement de cette campagne, et ne seraient ici que d'un faible intérêt.

Les lecteurs qui prendront la peine d'examiner ces divers mouvemens sur la carte, se convaincront que l'Archiduc avait manœuvré convenablement, pour prévenir l'armée française sur la route de Wurtzbourg, et porter, dès le principe, le corps de Starray sur son flanc. Peut-être sa grande supériorité numérique lui eût-elle donné les moyens de chercher des résultats plus déci-

---

(1) Un mémoire, qui m'a été communiqué par l'Archiduc, affirme ce départ du corps de Nauendorf. Une brochure imprimée à Vienne sur des matériaux officiels, porte, au contraire, que Nauendorf suivit Kléber sur Vilseck ; il serait possible en effet que ce général ne fût parti que le 26 ou le 27. Au reste, pourquoi ce détachement ; serait-ce pour empêcher Moreau de s'enfoncer en Bavière ?

sifs. Les succès d'Amberg auraient eu des suites bien plus importantes, si l'on se fût mis en état de profiter de la situation critique où Jourdan se trouva à Velden, au lieu de laisser le gros de l'armée en position sur le champ de bataille, et de se borner à faire suivre l'ennemi par de faibles avant-gardes. Il était inutile d'arriver à Wurtzbourg avant l'armée française; l'objet essentiel était de la prévenir à Bamberg avec des forces considérables, autrement rien ne l'empêchait de continuer sa retraite sur la Lahn à travers la province de Fulde.

Jourdan arrivé à Hildpoldstein le 26, et marchant le lendemain sur Ebermanstadt, aurait éprouvé un cruel embarras, s'il eût trouvé Bamberg occupé par 20 mille Autrichiens; chose fort possible, car la tête de leur colonne se trouvait déjà à Nuremberg le 24. Mais, puisque dans cette première occasion on l'avait débordé de trop loin, sans l'inquiéter assez fortement en queue, Hotze était encore à même de gagner Schweinfurt avant lui, puisqu'il l'avait déjà prévenu sur la grande route de Wurtzbourg.

Le prince de Lichtenstein avait jeté, le 28 août, un parti sur Bamberg qui eût enlevé le quartier-général de l'armée française, si l'un des aides-de-camp de Bernadotte n'était arrivé fort à propos avec un escadron pour délivrer le général Ernouf et les équipages. Surprise de Bamberg.

Projet de Jourdan pour attaquer l'ennemi.

Cet événement augmenta les inquiétudes de Jourdan; convaincu qu'il n'avait pas seulement affaire à des partisans, il résolut, le 28, de porter une partie de ses forces sur la rive gauche de la Regnitz par Seussling et Hirschaid sur la Reich-Eberach, vers Pommersfeld; afin de combattre avec son aile droite le corps autrichien qui était entre Burg-Eberach et Hochstadt; tandis que Kléber, avec deux autres, contiendrait l'Archiduc sur la rive gauche de la Regnitz vers Forcheim. Cette manœuvre, assez bien combinée, aurait pu forcer Starray à la retraite, mais non l'empêcher de la diriger sur Langenfeld et Wurtzbourg, où il serait encore arrivé avant l'armée française (1), et eût attendu une nouvelle coopération de l'Archiduc pour une attaque générale. D'ailleurs ce projet avait l'inconvénient de laisser Kléber exposé aux coups de l'armée impériale; car si le prince avait fait le moindre mouvement offensif, ce général se serait trouvé engagé dans une lutte dangereuse. Jourdan eut mieux fait, à ce qu'il paraît, de viser à atteindre Schweinfurt avant les Autrichiens, et de n'en-

(1) Nous avons dit plus haut que c'était à Bamberg, et non à Wurtzbourg, qu'était le point décisif. Mais, puisqu'on avait négligé le premier, et laissé aux Français la liberté d'y arriver, l'autre joignait alors à son importance stratégique, tous les avantages d'un bon poste militaire.

gager d'action qu'avec toutes ses forces, après s'être assuré d'une retraite sur Hamelbourg.

Au reste, l'opération projetée n'eut point de suite, à cause de l'éloignement des troupes de Kléber, retardées par leur détour sur Pegnitz, et surtout faute de ponts solides sur la Regnitz. Bernadotte n'ayant pu franchir celui de Seussling, vint passer cette rivière à Bamberg pour se porter de front à Burg-Eberach. Il y rencontra le 29 août le corps de Hotze qu'il repoussa d'abord de ses premières positions : ce général ayant attiré à lui le prince de Lichtenstein qui était déjà vers Eltmann, où il avait passé le Meyn et enlevé un convoi, rendit inutiles tous les efforts de Bernadotte, qui se retira après un combat très-vif, dans les bois de Durkig (1).

Il n'a pas lieu faute de ponts.

Combat de Burg-Eberach.

Le général en chef assure qu'il avait l'intention de renouveler l'attaque le 30 au matin, avec les divisions Bernadotte et Championnet, mais qu'il y renonça, après avoir reconnu, au point du jour, que la majeure partie de l'armée ennemie était présente. On voit qu'il se trompa dans cette reconnaissance, car il n'y avait sur

---

(1) Les résultats de ce combat, quoique perdu, furent très-avantageux aux Français, puisqu'il détermina Hotze à retirer le prince de Lichtenstein d'Eltmann. Ce corps aurait fait un grand mal dans la marche de Jourdan, de Bamberg sur Schweinfurt. Ce fut une faute; il aurait mieux valu que Hotze fût joint par Starray.

ce point que les corps de Hotze et de Lichtenstein : Starray, campé à Hochstadt, ne se réunit à eux que dans la matinée. Au reste, cette tentative n'eût amené aucun résultat favorable, et Jourdan gagna beaucoup plus en se dirigeant sur Schweinfurt par la rive droite du Meyn, puisqu'il ne fut pas inquiété.

Les Français se retirent sur Schweinfurt.

L'armée autrichienne, par trop de circonspection, faisait un pont d'or à l'ennemi, dont elle pouvait achever la défaite. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à jeter un coup-d'œil sur la position du 29 août. Grenier s'en allait sur Eltmann et Schweinfurt avec les parcs; Bernadotte était repoussé à Eberach; Championnet marchait de Reuth par Bamberg sur Aurach; la cavalerie se dirigeait vers Seussling sur la chaussée de Forcheim; tandis que Kléber, avec la gauche, cheminait d'Ebermanstadt à Strullendorf. Toutes les troupes ainsi disséminées eussent été accablées, si l'Archiduc avait marché vivement contre elles. En effet, dès le 28, rien ne s'opposait à ce qu'il réunît une trentaine de mille hommes à Eberach, et autant à Bamberg, et certes il n'en fallait pas davantage pour une attaque générale, ou pour devancer Jourdan par Geroldshofen à Schweinfurt, au cas qu'il se retirât par la rive droite du Meyn.

La gauche des Autrichiens

Hotze s'empara du pont de Kitzingen le 1er septembre, y passa le Meyn et se dirigea sur Wurtz-

E, A T

Esc.

» Leloup.

» Warasdi

» Archidu

» Wallaqu

» Chasseu

4 Rohan.

» Starray.

bourg. Son avant-garde, favorisée par les habitans, pénétra dans la ville, et força la faible garnison à se jeter dans la citadelle; la place fut occupée par deux bataillons; le général Kienmayer passa sur la rive gauche du Meyn pour bloquer le fort. Le reste du corps de Hotze prit position au Galgenberg. Celui de Starray campa à Repperndorf; Lichtenstein avec les troupes légères à Bibergau et Euerfeld. L'Archiduc, de son côté, marcha le 1er à Oberschwarzach; Kray à Geroldshofen; les généraux Staader et Elsnitz observèrent Schweinfurt. L'armée autrichienne était organisée conformément au tableau ci-joint. Elle séjourna dans ces positions, ignorant encore que Jourdan eût marché de Schweinfurt sur Wurtzbourg; c'était une faute grave, car il importait de gagner cette ville ou Gmunden le plus tôt possible, quel que fût le parti pris par les Français.

les prévient à Wurtzbourg.

Jourdan ayant atteint Schweinfurt le 31 août, il eût été impossible de lui couper la retraite sur la Lahn par Hamelbourg, s'il n'en avait fourni lui-même l'occasion, en descendant de Schweinfurt sur Wurtzbourg, au lieu de prendre la route directe par Gmunden sur Hanau : mouvement d'autant plus téméraire, que le général français s'attendait à rencontrer le corps qui l'avait devancé depuis plusieurs jours à Eberach. Mais

Jourdan marche contre Wurtzbourg.

Jourdan fut guidé en cette occasion par de trop nobles motifs pour ne pas être excusable. Le directoire et le général Moreau, se trompant également sur les suites de la manœuvre de l'Archiduc, l'encouragèrent à livrer bataille : le premier, en lui ordonnant de se maintenir sur la Regnitz; et l'autre, en lui promettant de le dégager par une invasion en Bavière. La retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, nécessitée jusqu'ici par une suite de combinaisons stratégiques, n'avait donné lieu qu'à de faibles engagemens; on eût cru compromettre sa gloire en la repliant jusque sur la Lahn, et en abandonnant Moreau à ses propres forces. D'ailleurs, il était possible que Wurtzbourg fût encore au pouvoir de sa faible garnison. Ces considérations réunies décidèrent le vainqueur de Fleurus à tenter la fortune dans une affaire décisive. Tout en appréciant ces motifs, il faut convenir que le champ de bataille n'était pas heureusement choisi : puisque, dans l'incertitude de percer par la route de Wurtzbourg, on n'y dirigea qu'une partie des forces, et qu'il fallut laisser la division Lefebvre à dix lieues de là, pour couvrir la seule communication directe de l'armée avec sa base. Quoi qu'il en soit, la droite et le centre se dirigèrent sur Wurtzbourg; la division Bernadotte tirailla, durant toute la marche, avec le corps de Hotze.

On traversa de nuit le défilé de Kornach, et l'on vint occuper les positions suivantes. (*Voyez planche XVI.*)

La droite, dont Bernadotte remit le commandement au général Simon, s'établit entre Lengfeld et le ravin qui couvrait son front; la division Championnet sur les hauteurs en avant de Kornach; Grenier aux environs d'Unter-Bleichsfeld; la réserve de cavalerie près de Meinbrunn; la division Collaud fut dissoute et répartie dans les autres; celle du général Lefebvre resta, comme nous venons de le dire, vers Schweinfurt.

Cette position n'était pas tenable, dès que l'ennemi occupait en forces Wurtzbourg; il devenait même dangereux d'y recevoir bataille avec le ravin de Kornach à dos. D'ailleurs la ligne française, trop étendue, était sans réserve, et le placement de Lefebvre à Schweinfurt, un malheur irremédiable. Comment espérer désormais de se faire jour, et si l'on y parvenait, contre toute probabilité, que deviendrait la division Lefebvre, sacrifiée dès-lors sans motif? La prudence exigeait qu'on cherchât un champ de bataille où l'on pût rallier toutes les divisions, et combattre réuni, avec des communications sûres. Mais la crainte de démoraliser l'armée par une marche rétrograde dont elle n'eût pas démêlé les véritables motifs, l'emporta dans l'esprit du général en chef. Il crut de son devoir de tout

risquer pour répondre aux vues du gouvernement et à l'attente de Moreau; et y fut d'autant plus autorisé, qu'il espérait de vaincre avant l'arrivée de l'Archiduc.

L'Archiduc passe le Meyn, et se réunit à sa gauche.

Ce prince ayant eu avis du mouvement des Français dans la soirée du 27 septembre, fit partir sur-le-champ Kray pour Stadtschwarzach, où l'on jetait un pont que sa division devait franchir encore dans la nuit du 2 au 3 pour aller soutenir Starray. Ce dernier, informé de l'approche de l'armée française, s'était avancé sur Rottendorf afin de se lier avec Hotze. Le 3 au matin, l'Archiduc se rendit de sa personne au pont de Schwarzach, lequel, à son grand étonnement, n'était pas encore achevé. Il y accéléra le passage des troupes du général Kray.

Bataille de Wurtzbourg.

Jourdan ignorant que son adversaire eût franchi le Meyn avec la majeure partie de son armée, et croyant n'avoir affaire qu'à l'avant-garde qu'il avait combattue à Burg-Eberach, fit ses dispositions en conséquence: la division de cavalerie dut soutenir les troupes de la droite qui escarmouchèrent avec les escadrons du prince de Lichtenstein en avant du bois: Championnet reçut l'ordre de s'emparer du bois d'Estenfeld qui couvrait l'aile droite de Starray: enfin, il fut prescrit au général Grenier de s'avancer sur Selingstadt pour chercher à couper l'ennemi de son point de communication avec le Meyn. On ne

tarda pas à s'apercevoir que ces dispositions, bonnes tout au plus si l'on n'avait eu affaire qu'à l'avant-garde autrichienne, devenaient très-dangereuses devant une armée supérieure en nombre.

Un brouillard épais avait empêché les deux partis de distinguer leurs mouvemens. Jusqu'alors l'Archiduc ne savait pas plus que son adversaire s'il était en présence d'une arrière-garde ou de toute l'armée. Ce ne fut que vers onze heures que ce brouillard se dissipant, on aperçut Jourdan manœuvrer avec le gros de ses forces, contre les flancs de Starray, qui disputait le terrain pied à pied. Le prince ordonna aussitôt au général Kray, formé en colonne dans le vallon en face de Dettelbach, de longer le Meyn à la faveur des hauteurs, et de déboucher vivement sur Neusetz contre le flanc gauche des Français; tandis que l'intrépide Wartensleben se jetait dans le Meyn à la tête de ses escadrons, et suivi des grenadiers qui défilaient sur le pont, se déployait dans le vallon près d'Euerfeld, derrière le prince de Lichtenstein. Celui-ci se prolongea alors vers la droite pour gagner le flanc gauche des républicains.

Au même moment, le général Grenier marchait sur Selingstadt. Dès qu'il aperçut la cavalerie impériale se développer dans la plaine, il prit la résolution de ne faire partir que son infanterie légère, soutenue d'une demi-brigade

de ligne et d'un régiment de dragons; mais Championnet ayant appuyé à droite sur ces entrefaites, et se trouvant déjà aux prises, ces troupes se trouvèrent de suite en première ligne, et bientôt obligées de combattre contre des forces supérieures. L'avant-garde commandée par Ney, qui était encore en avant d'Oberbleichsfeld, fut serrée de très-près et sur le point d'être enveloppée plusieurs fois par la cavalerie de Kray qui avançait sur deux lignes: Grenier porta aussitôt quelques bataillons et un régiment de dragons sur une hauteur à droite de ce village, pour donner aux troupes de Ney la facilité de se retirer. Ce fut dans cette position qu'après avoir opéré leur réunion, elles combattirent avec la dernière opiniâtreté.

Instruit de ce qui se passait sur ce point, le général en chef s'y porta de sa personne: il vit alors que le prince Charles ayant passé le Meyn, inondait la plaine de sa nombreuse cavalerie, qui déjà débordait entièrement l'aile gauche.

En effet, Wartensleben arrivé à Erfeldorf avec les réserves de cette arme, les fit déployer; les 14 escadrons de troupes légères de Lichtenstein se formèrent à sa droite; on n'attendait plus que les grenadiers du général Werneck pour donner le signal de l'attaque.

Jourdan ordonna alors à Bonnaud de se porter avec la réserve de cavalerie en avant d'Ober-

bleichsfeld, où le général Klein avait déjà conduit les deux régimens de dragons de la division Championnet. Bonnaud prit le commandement de toutes les troupes à cheval réunies sur ce point; mais lorsqu'il déboucha dans la plaine par l'intervalle resserré qui existe entre deux petits bois, la cavalerie légère française était déjà vivement repoussée sur la gauche par les Autrichiens : à l'instant même sa tête de colonne fut menacée par une masse de grosse cavalerie qui s'avançait fièrement en colonne par escadrons. La position de ce brave général était critique; il fallait ou fuir ou prendre avec audace l'initiative; il se décida à ce dernier parti : la charge sonne; les deux troupes se choquent avec fureur; la droite des Français commençait à plier, lorsque la gauche, par un mouvement rapide, tombe sur le flanc de l'ennemi, et le ramène battant durant quelques minutes.

Les deux réserves de cavalerie se chargent.

Cependant la réserve de cavalerie autrichienne, composée des brigades Rosemberg, et Anhalt-Cœthen, soutenue par celle de Haddick du corps Kray, s'avança au grand trot, et fondit bien-tôt sur les escadrons de Bonnaud, qui, encore en désordre par suite de la première charge, n'étaient pas en mesure de prévenir ce nouveau choc. L'issue d'un engagement aussi inégal ne resta pas long-temps douteuse; et, malgré tous les efforts de son général, la cavalerie française

fut culbutée, et forcée à se rejeter derrière l'infanterie, dont la bonne contenance favorisa son ralliement. Le mal devait être d'autant plus grand, que l'armée républicaine se trouvait sur une seule ligne, et sans la moindre réserve. On s'aperçut trop tard, que la division Lefebvre eût été plus utile ici qu'à Schweinfurt.

Werneck établit la jonction avec Starray.

Les grenadiers de Werneck, à peine arrivés, furent déployés, et dirigés à gauche contre le bois d'Estenfeld, qu'il fallait enlever pour joindre Starray; cette opération éprouva d'autant moins d'obstacles, que la retraite des Français était déjà résolue. Au même instant le corps de Starray, secondé par ces attaques, reprit son mouvement offensif en faisant effort par sa droite; de sorte que le centre des Français, menacé par des forces supérieures, repassa avec précipitation le ruisseau de Kornach. Jourdan voulut reformer son armée sur la droite de ce ravin, mais Werneck et Starray l'en empêchèrent en passant le défilé sur quatre colonnes, entre Kornach et Lengfeld.

Kray refoule Grenier.

De son côté, Kray avançait par Heiligenthal et Dippach contre la division Grenier, laquelle, trop faible, disséminée et débordée par son extrême gauche, s'estima heureuse de trouver un refuge dans le bois de Gramschatz, partie vers Grumbach, partie à Sulzwiesen. Quelques compagnies d'arrière-garde, atteintes près d'Opfer-

baum, se formèrent vainement en carré : elles furent sabrées ou prises après une résistance qui suspendit heureusement la marche de l'ennemi.

Alors le général Jourdan se porta en toute hâte sur les hauteurs en arrière de la route de Schweinfurt. La division Bernadotte, commandée par le général Simon, en allant se former sur le Geisberg, se vit atteinte par le corps de Hotze, qui entama son arrière-garde. La gauche s'appuya à un bois près du village de Mulhausen qu'occupa une brigade d'infanterie; la droite s'étendit dans la direction de Werschbach.

Les Autrichiens s'appuient trop à gauche.

Le corps de Starray avait achevé de déboucher du ravin, et s'était déployé à côté de l'Archiduc. L'armée autrichienne, non contente de perdre un temps précieux à se former sur deux lignes, s'avança à pas comptés en bataille contre les positions des Français; elle commit aussi la faute de refuser sa gauche, ce qui fit rabattre sa droite, commandée par Kray, sur la partie méridionale du bois de Gramschatz, vers Grumbach; tandis qu'on eût obtenu la victoire la plus complète, en portant rapidement 10 mille chevaux sur Sulzwiesen et Binsbach. Par cette manoeuvre, la moitié de l'armée française eût été obligée de se faire jour pour gagner Arnstein. (*Pl.* 16.)

Jourdan se retire sur Arnstein.

Jourdan ne se dissimulant plus la position critique de l'armée, ne la laissa pas long-temps derrière Mulhausen, et profita du temps que lui

donna l'incertitude et la lenteur de la marche des Autrichiens, pour continuer sa retraite par le bois de Gramschatz vers Arnstein. Ce mouvement se fit plus heureusement qu'on ne l'espérait; les derniers bataillons de la droite qui défilaient de Gundersleben, essuyèrent seuls quelque perte : elle aurait été sans doute plus grande, si les bois n'avaient favorisé leur mouvement rétrograde, et si les Impériaux eussent employé à temps leur supériorité en cavalerie, pour les recevoir au sortir de la forêt.

Observations sur cette bataille.

Telle fut l'issue de l'affaire de Wurtzbourg qui décida la retraite des armées d'Allemagne. On ne saurait blâmer les manœuvres de l'Archiduc, puisqu'il ne s'attendait pas à trouver Jourdan dans cette position. On voit par le récit des événemens, que l'inaction dans laquelle les Autrichiens restèrent le 2 septembre, sauva l'armée française prévenue sur ses communications par des forces supérieures et victorieuses. L'Archiduc devait penser que Jourdan chercherait à gagner de Schweinfurt la route de Wurtzbourg, de Gmunden ou de Hamelbourg; or, dans tous les cas, il lui convenait de passer le Meyn près de Fahrt ou de Schwarzarch, pour être en mesure d'agir vigoureusement et de concert avec Starray. Dans le cours de la journée, les Impériaux firent de grands efforts à leur droite, ce qui serait devenu décisif si Kray avait été ren-

forcé du corps de Staader, laissé inutilement à Geroldshofen, et que tous les deux se fussent jetés sur Dippach et Bergtheim, tandis que l'Archiduc eût attaqué les villages de Bleichsfeld. Il est facile de juger quel aurait été le sort de l'armée française, lorsqu'assaillie de toutes parts, elle eût été coupée de Wurtzbourg, Gmunden et Hamelbourg, et privée de la division Lefebvre. Il faut convenir néanmoins que les dispositions de l'Archiduc, à l'instant où il vit qu'il avait un engagement général, furent très-bonnes; et si l'exécution en avait été conduite avec plus de vigueur, et appuyée à droite par le corps de bataille d'infanterie, l'armée française eût couru le risque d'être rejetée avec des pertes considérables sur la mauvaise route de Gmunden.

Enfin Jourdan étant parvenu à gagner Arnstein, n'eut plus d'autre parti à prendre que de renoncer à sa retraite sur Francfort pour atteindre la Lahn par les montagnes de Fulde, dont les chemins sont aussi mauvais que le pays est difficile. L'armée française arriva le 6 à Schluchtern, et continua sa marche, le 7, sur Steinstadt, dans un grand délabrement : de son côté, Marceau leva le blocus de Mayence, et vint deux jours après la joindre derrière la Lahn.

Les Français lèvent le blocus de Mayence et gagnent la Haute-Lahn par Fulde.

L'armée autrichienne avait pris position le 4 à Zell; elle manœuvra ensuite dans l'intention de gagner Hanau avant les Français, et de les

L'Archiduc poursuit au lieu de se rabattre sur Moreau.

séparer du corps de Mayence; mais sa marche fut trop lente pour atteindre ce but. D'ailleurs on est généralement d'accord que son plus grand intérêt eût été de laisser à quelques corps légers le soin de poursuivre Jourdan, qui ne devait trouver un refuge assuré que derrière la Lahn; tandis que l'Archiduc se serait vivement rabattu sur Ulm ou Stuttgard, avec la presque totalité de ses forces, pour couper, de concert avec l'armée de Latour, la retraite à Moreau. Ne prenant pas cette résolution vigoureuse, et la retraite des Français étant décidée sur Hamelbourg et Brickenau, on pouvait encore les faire suivre par les corps d'Elsnitz, de Lichtenstein et de Staader, en même temps que 40 mille hommes se seraient portés en trois marches, le 6 au soir, à Francfort. Jourdan qui était ce jour-là à Schluchtern, se fût trouvé séparé par une masse supérieure, du corps de Marceau devant Mayence aussi bien que de ses ponts du Rhin. Les Autrichiens consumèrent les momens les plus précieux pour arriver sur la Lahn, car ils employèrent près de onze jours pour se rendre sur ses bords, où ils auraient dû arriver en six, attendu qu'il n'y avait que 44 lieues à parcourir sur une superbe chaussée.

L'armée impériale marche sur la Lahn.

L'Archiduc résolut cependant de ne pas laisser l'armée française s'établir solidement dans ses nouvelles positions, d'où elle aurait bientôt pu

déboucher une seconde fois sur le Meyn. Son projet était de faire mine de passer la Lahn à Wetzlar, comme au commencement de la campagne; mais lorsqu'il serait arrivé à Friedberg, de changer de direction à gauche pour venir à Limbourg forcer le point décisif de la ligne française. Ce plan qui valait sans doute beaucoup mieux que celui du mois de juin, et qui justifie toutes les observations que nous avons faites à ce sujet, fut encore exécuté avec lenteur, car on mit cinq jours pour venir de Kahl, vis-à-vis de Seligenstadt, jusqu'à Munster (22 lieues). Malgré un retard si inexplicable, cette manœuvre força pourtant l'armée française à quitter la Lahn et à repasser le Rhin. On peut juger quelle défaite elle aurait essuyée, si l'Archiduc eût débouché dès le 7 septembre sur Francfort, et que Marceau eût été rejeté au-delà du Rhin. Le corps de Jourdan, alors isolé vers Venings et Nidda, prévenu à Limbourg et sur ses communications, eût été gravement compromis.

Quoi qu'il en soit, l'Archiduc était arrivé le 13 à Usingen et le 14 à Munster. Kray se trouvait depuis plusieurs jours sur la haute Lahn, où il fut renforcé par la réserve pour inquiéter la gauche de Jourdan; Hotze campait à Weilmunster, Neu s'avança à Kirberg, à la tête de la garnison de Mayence. Positions des deux partis.

L'armée française bordait toujours la Lahn

depuis Giessen jusqu'au Rhin vers Ehrenbreitstein: Marceau avait la droite au fleuve, son corps de bataille vers Limbourg et Nassau; Bernadotte campait à Runkel, Championnet à Weilbourg, Lefebvre derrière Wetzlar, Grenier à Giessen.

Combat de Giessen.

L'Archiduc qui aurait pu rassembler presque toutes ses forces à Limbourg, en avait détaché une trop forte partie sur la direction de Wetzlar;
16 septemb. Kray attaqua, le 16, la gauche de Jourdan à Giessen; l'affaire fut beaucoup trop engagée pour une démonstration, et si c'était une attaque sérieuse, elle semblait décousue et isolée.

Kray passa la Lahn au gué de Wiesemar, et alla prendre son champ de bataille sur les hauteurs en face de Kleiberg et de Feldsberg, faisant en même temps filer de l'infanterie dans les bois en arrière de Weisemarbach. Ce mouvement fut protégé par une forte canonnade contre la droite de la division Grenier; l'ennemi s'était en outre montré dans le vallon en avant de Giessen.

Le général Jourdan, instruit de ce qui se passait, se porta sur les lieux, ordonna sur-le-champ à la grosse cavalerie de marcher au secours de la division Grenier; et à Lefebvre de lui détacher quelques bataillons avec le régiment de cuirassiers, et une demi-batterie d'artillerie légère. La canonnade et la fusillade furent des plus vives. Les Autrichiens, supérieurs en nombre, envoyaient à chaque instant des troupes fraîches,

Nous comptons apprendre incessamment le résultat des ouvertures respectives qui doivent avoir lieu le 13 à Vicence.

BARRAS, président.

N° 6.

Au quartier-général à Milan, le 8 nivôse an 5 (28 décembre 1796.)

Lettre du général en chef au Directoire exécutif, sur les différens partis qui existaient en Italie.

Il y a dans ce moment-ci en Lombardie trois partis: 1° celui qui se laisse conduire par les Français; 2° celui qui voudrait la liberté, et montre même son désir avec impatience; 3° le parti ami des Autrichiens, et ennemi des Français. Je soutiens et j'encourage le premier, je contiens le second, et je réprime le troisième.

Il est faux que j'aie augmenté la contribution de la Lombardie de 8 millions; et celui qui vous a remis un mémoire basé sur ce fait, ferait beaucoup mieux de payer les 5 millions que lui et ses associés doivent à la république, et ont volé à l'armée; que de parler d'un pays où sa compagnie s'est fait universellement mépriser, par les coquineries de toutes espèces qu'elle a commises.

Les républiques cispadanes sont divisées en trois partis : 1° les amis de leur ancien gouvernement ; 2° les partisans d'une constitution indépendante, mais un peu aristocratique; 3° les partisans de la constitu-

tion française, ou de la pure démocratie. Je comprime le premier, je soutiens le second, et je modère le troisième.

Je soutiens le second et je modère le troisième; parce que le parti des seconds est celui des riches propriétaires et des prêtres, qu'il est essentiel de rallier autour du parti français.

Le dernier parti est composé de jeunes gens, d'écrivains, et d'hommes qui, comme en France et dans tous les pays, ne changent de gouvernement, n'aiment la liberté, que pour faire une révolution.

Les Allemands et le Pape réunissent leur crédit pour insurger les Apennins; leurs efforts sont inutiles : une partie de la Grafignana s'était cependant révoltée, ainsi que la ville de Carrara. J'ai envoyé une petite colonne mobile pour mettre ces gens-là à la raison, et faire des exemples terribles, qui apprennent à ces montagnards à ne pas jouer avec nous. La révolte des Apennins, si elle éclatait au moment où nous aurions affaire à l'ennemi, nous donnerait beaucoup d'embarras. Ces montagnes s'étendant jusqu'à Tortone, les habitans pourraient gêner les communications : aussi, j'y ai perpétuellement les yeux.

Dans ce moment-ci, les républiques cispadanes sont réunies dans un congrès qu'elles tiennent à Reggio.

BONAPARTE.

FIN DU TOME NEUVIÈME DES GUERRES DE LA RÉVOLUTION.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE XI.

SECONDE PÉRIODE DE LA CAMPAGNE DE 1796.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

auxquelles on opposait les renforts au fur et à mesure qu'ils arrivaient. Le combat semblait encore indécis à la chute du jour, lorsqu'enfin le général Grenier forma plusieurs demi-brigades en colonne, leur fit longer le bois, auquel s'appuyait le flanc droit de l'ennemi, et chercha à le déborder. Cette manœuvre, exécutée avec vigueur et intelligence, força les Autrichiens à repasser entièrement la Lahn. Pour favoriser sa retraite, Kray fit déboucher de Giessen une forte réserve d'infanterie, attaqua la brigade de droite de la division Grenier, et l'obligea à se replier. La cavalerie française se porta alors en avant pour arrêter les progrès de cette diversion; elle essuya d'abord une fusillade qui lui causa quelque perte; mais le général Bonnaud s'étant mis à la tête de deux escadrons, longea un large ravin qui séparait les deux partis, tomba sur le flanc des tirailleurs, et en sabra un grand nombre. Ce coup de vigueur donna le temps à l'infanterie de se rallier. Le général Leval chargea l'ennemi, de concert avec la brigage Olivier, et leurs efforts simultanés le forcèrent à se retirer dans la ville de Giessen; la nuit mit fin à ce carnage inutile. Bonnaud, mis hors de combat par un coup de feu qui lui cassa la cuisse, fut vivement regretté.

Le centre de l'armée française resta dans ses positions; mais la droite fut moins heureuse; car le même jour l'archiduc Charles fit attaquer Combat de Limbourg.

les avant-gardes de Marceau vers Minsfelden en avant de Dietz et de Limbourg, les obligea à se replier, et se rendit maître de ces deux villes, d'où il voulait déboucher le lendemain pour une attaque générale. Un événement assez surprenant vint déranger ce projet : le général Castelvert, qui couvrait l'espace depuis Dietz jusqu'au Rhin avec une division de l'armée du Nord, inquiet du résultat de l'attaque de la veille vers Limbourg, s'étant retiré sans ordre, détermina la retraite de Marceau sur Molzberg. Celui-ci, dont le flanc droit était en l'air, et qui avait un ennemi bien supérieur sur son front, n'effectua ce mouvement qu'avec peine, harcelé par les avant-gardes autrichiennes.

16 septemb.

Les Français abandonnent la Lahn.

Jourdan de son côté, s'apercevant que la position de Marceau était le point de mire de l'ennemi, avait ordonné à Bernadotte de se porter à Limbourg pour le soutenir; mais ce général, loin de trouver la gauche de Marceau, rencontra devant Limbourg les troupes de l'Archiduc. La position des Français était critique, leur centre campé à Weilbourg, sans aucune connaissance du mouvement des Autrichiens, courait les plus grands dangers en cas d'attaque. Bernadotte résolut de combattre pour donner le temps à l'armée de filer, et il lutta avec beaucoup de valeur jusqu'à midi; alors seulement il se retira après s'être réuni au général Simon ;

poursuivi de très-près, il fut encore atteint près de Mehremberg par les avant-gardes ennemies; on se battit jusqu'à huit heures du soir, et la division prit sa position définitive à Waldenbach. Cet événement força la gauche des Français à partir à l'entrée de la nuit, pour se replier par Herborn sur Hof. Le 18, la division Castelvert prit poste dans la tête de pont de Neuwied (1). Marceau fut attaqué à Molzberg, et quoique débordé, il tint avec fermeté vers Freilingen, pour donner le temps à la gauche de l'armée, de se mettre en ligne avec le centre qui se trouvait vers Hayn et Schomberg.

L'Archiduc s'approcha de Molzberg, et Neu débloqua Ehrenbreitstein.

Le 19, les divisions françaises continuèrent leur marche en échelons, pour se concentrer près d'Altenkirchen. Championnet la protégea, en restant en position jusqu'au milieu du jour à Hachenbourg. La cavalerie, qui marchait avec le centre dans la même direction, courut en toute hâte sur Altenkirchen, pour empêcher les Autrichiens de gagner la grande route de Wallerode, et intercepter la retraite de Marceau: celui-ci, laissé en arrière-garde du côté de

(1) Pendant que l'armée française s'avançait en Franconie, on avait eu soin de faire commencer de suite la construction d'une tête de pont à Neuwied; elle était déjà assez avancée.

Molzberg, quitta son bivouac à trois heures du matin, et chemina par la chaussée de Freilingen, sans cesse harcelé par l'ennemi.

Combat d'Altenkirch où Marceau est tué.

En effet, l'armée autrichienne s'était mise aussi en mouvement : Kray, avec l'aile droite, marcha de Wetzlar sur Hachembourg ; l'Archiduc, avec le gros de ses forces, s'avança sur Freilingen ; Hotze, sans l'attendre, avait déjà attaqué l'arrière-garde républicaine. On combattit toute la journée avec vivacité. Le général Marceau sut contenir par ses manœuvres un ennemi nombreux et acharné, jusqu'à ce que l'armée eût entièrement passé le défilé, et pris ses positions sur la rive droite de la Wiedbach. Alors il se réunit à son corps principal, qui avait sa gauche à la droite de Bernadotte, et se prolongea parallèlement au cours de la rivière : la réserve de cavalerie bivouaqua dans un bois en arrière du centre de sa position. Le général Marceau fut atteint dans cette retraite d'un coup de feu, dont il mourut quelques jours après ; on sait que ce brave, chéri des siens, emporta dans la tombe les regrets de l'ennemi même.

Le gros de l'armée repasse le Rhin à Neuwied.

Le 20, sa division commandée par Poncet, passa le Rhin à Bonn ; le reste de l'armée franchit la Sieg, et l'Archiduc campa à Wallerode. Ce fut alors que le général Beurnonville vint remplacer Jourdan dans le commandement de l'armée de Sambre-et-Meuse, qui ne fit plus rien de

cette campagne. Ce fut aussi de cette position que l'Archiduc partit quelques jours après, avec un corps d'environ 16 mille hommes, pour se diriger contre Moreau, qui, dans cet intervalle, s'était d'abord porté sur l'Iser, puis déterminé à commencer son mouvement rétrograde sur Ulm, comme nous allons le voir dans le chapitre suivant.

Cette retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse mit fin aux opérations sur le Bas-Rhin; si elles ne présentent pas toujours l'application des principes de l'art, il faut néanmoins convenir que, de part et d'autre, les troupes et les généraux y déployèrent beaucoup de courage et souvent un grand talent d'exécution. Le mouvement de l'Archiduc fut la seconde opération stratégique largement conçue, que les armées autrichiennes exécutèrent dans cette guerre; il fait le plus grand honneur à ce prince.

Le général Jourdan fit oublier, par le courage qu'il déploya à Wurtzbourg, la fatale résolution de livrer bataille dans une position si défavorable, faute dont le motif était d'ailleurs trop respectable pour ne pas désarmer la critique. Sa retraite, dont le directoire lui fit un crime, n'avait été que le résultat de la force des événemens: on eût dû le féliciter d'avoir si heureusement ramené son armée sur la Lahn.

C'était agir en effet contre toutes les règles de

la prudence que de l'envoyer aux confins de la Bohême avec 45 mille hommes seulement; et de faire dépendre le succès d'une invasion si importante du moindre échec que cette faible armée éprouverait. Dès que le gouvernement voulait absolument deux armées en Allemagne, il eût été indispensable d'attirer de bonne heure 10 mille hommes inutiles en Hollande (1), et de les faire renforcer d'une vingtaine de bataillons de gardes nationales, levés dans les départemens de l'Est, pour bloquer Mayence. Par ce moyen, on eût procuré à Jourdan la liberté de disposer de toutes ses forces et d'arriver à Ratisbonne à la tête de 75 mille combattans, de s'y réunir à Moreau, et de porter une masse de 150 mille républicains victorieux jusque sur l'Inn.

Le directoire devait s'en prendre à lui seul du mauvais succès de la campagne, car il négligea l'unique moyen de la faire réussir.

---

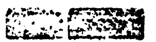
(1) On fit venir ces 10 mille hommes lorsqu'on fut battu; il eût été moins dangereux de les détacher dans un moment de prospérité, pour assurer la victoire sans exposer la Hollande.

CHAPITRE LXIII.

L'armée de Rhin-et-Moselle, ne pouvant suivre le mouvement de l'archiduc Charles contre celle de Sambre-et-Meuse, tient d'abord en échec le corps de Latour, puis pénètre en Bavière; mais la perte de la bataille de Wurtzbourg la détermine à battre en retraite. — Tentative des Autrichiens pour s'emparer du pont de Kehl. — Bataille de Biberach. — Combats de l'Eltz et de Schliengen.

L'issue de l'affaire de Neresheim que nous avons rapportée au chap. 59, et l'arrivée de Jourdan à Nuremberg, auraient dû assurer la jonction des deux armées françaises, si elle eût été le but principal de leurs opérations. Pour cela, il aurait suffi que Jourdan se dirigeât de Nuremberg sur Aichstett, et que Moreau franchît la Wernitz. Mais, enchaînés l'un et l'autre par les instructions du directoire, qui ne concevait pas la possibilité de les voir accablés séparément par une concentration des forces ennemies, chacun de ces généraux visait à atteindre son objet, en marchant directement sur sa ligne d'opérations.

Immédiatement après l'affaire de Neresheim, Moreau



passe le Danube.

l'Archiduc étant parti avec 28 mille hommes pour se joindre à Wartensleben ; Moreau, qui n'avait plus devant lui que le corps de Latour, fort d'environ 36 mille hommes y compris ceux de Frœlich et de Condé, s'avança sans grands obstacles vers le Danube. Le général français y resta quelques jours en suspens, ne soupçonnant pas que le prince Charles eût renoncé à lui tenir tête, pour se jeter sur Jourdan : enfin, il passa le fleuve le 19 août à Dillingen, et se porta sur la Zusam. Le 21, la division Tharreau marcha aux environs de Kempten; Férino devant Mindeheim ; et le gros de l'armée derrière la Schmutter, près d'Engelshofen et Traisheim.

Embarras dans lequel il se trouve

Ce ne fut qu'à l'arrivée de l'armée dans ces positions, que Moreau eut avis du départ de l'Archiduc. Dès-lors, il sentit la nécessité d'y apporter un prompt remède ; mais embarrassé d'opérer par sa gauche, au moment où on lui demandait de gros détachemens sur sa droite, il prit une résolution qui ne fit qu'empirer les affaires. Il était aisé de prévoir que les renforts conduits par l'Archiduc contre Jourdan, donneraient aux Autrichiens une telle supériorité sur l'armée de Sambre-et-Meuse, que sa défaite serait inévitable. Le seul moyen de l'empêcher, eût été de voler à son secours par la route la plus courte, c'est-à-dire, par Donawerth sur Aischtett, en prévenant le général Jourdan de

cette résolution, et l'engageant à ne pas combattre avant la jonction. Toute autre entreprise était impraticable, ou du moins dangereuse : car, si l'armée du Rhin continuait à s'avancer sur Munich, et que celle de Sambre-et-Meuse fût battue, la perte de toutes deux paraissait probable.

Il se décide à poursuivre sa marche en Bavière.

Loin de chercher à se rallier à l'armée, dont les succès étaient le plus sûr garant des siens, Moreau résolut de pénétrer en Bavière, dans l'espoir d'opérer une diversion en faveur de son collègue. Ces diversions sur une même ligne ne sont jamais qu'un détachement aventuré sur un point accessoire, dont un général habile s'inquiète peu (1). L'Archiduc, qui avait d'autres vues que de préserver la Bavière d'invasion, était bien décidé à ne revenir sur ses pas qu'après avoir battu Jourdan. Ainsi, la marche de Moreau, loin de produire l'effet qu'il en attendait,

(1) Il faut s'entendre sur le mot *diversion :* on ne comprend pas, sous cette dénomination, la démonstration faite sur un point par des corps d'une même armée; mais bien la suite d'opérations exécutées au loin par un corps indépendant de cette armée, et qui n'a aucun rapport à ses mouvemens. Une diversion, dans ce cas, est toujours une faute, à moins qu'on n'ait des forces supérieures, et qu'il ne s'agisse de porter des corps imposans sur les communications de l'ennemi. Alors, ce sont des manœuvres décisives, et non des diversions. On peut en faire avec succès dans les guerres nationales ou civiles, lorsqu'à l'aide d'un faible secours on espère opérer l'insurrection d'une province, ou relever le courage d'un parti.

isolait encore davantage l'armée de Sambre-et-Meuse. A la vérité, le point offensif le plus avantageux était sur l'Inn; mais, pour l'atteindre, il aurait fallu une seule armée en Allemagne. Dès qu'on avait commis la faute d'entrer en campagne avec deux corps d'égale force, il y avait de la témérité à en porter un sur l'Iser, pendant que l'autre revenait sur Dusseldorf. Cette faute prouve, au reste, toute la difficulté de faire coïncider les mouvemens de deux masses qui marchent, de bases différentes, vers le même but : elle démontre, à plus forte raison, l'impossibilité de faire agir, avec ensemble, des divisions répandues depuis les bords du lac de Constance, jusqu'auprès d'Egra en Bohême.

Le général Moreau, auquel on en a fait le reproche, paraît avoir été influencé en cette occasion par l'ordre du directoire, qui lui prescrivait de détacher 15 mille hommes dans le Tyrol, pour seconder les efforts de Bonaparte dans la vallée de l'Adige. Il était difficile, en effet, de jeter un corps de cette force sur Inspruck, d'un côté; et de courir en même temps sur Aichstett, de l'autre. Ce détachement intempestif, qui, sans aller à sa destination, paralysa néanmoins les résolutions de Moreau, n'aurait point eu ces funestes résultats, si toutes les forces employées en Allemagne eussent été réunies dans la même main, et concentrées dans la vallée du

Danube. Le rapprochement de ces circonstances, a fait douter que Carnot dirigeât librement à cette époque les affaires militaires; car les instructions données à Moreau, à l'ouverture de la campagne, portent le cachet d'un tout autre génie. Mais revenons à ce qui se passait sur le Lech.

Le général Latour, de son côté, ne fut pas plus exempt de blâme que ses adversaires. Son unique but devait être de se baser sur Ingolstadt et sur la vallée du Danube; tant pour se rallier au prince Charles, s'il eût été attaqué par des forces supérieures, que pour empêcher Moreau de tenter le mouvement concentrique susceptible d'amener la réunion des armées françaises, et de compromettre celle de l'Archiduc. Le moyen d'y parvenir, était de se concentrer sur le Bas-Lech. Or, le général autrichien, non content de négliger ce point stratégique avantageux, dispersa ses forces d'une manière étrange. Des détachemens gardaient Aichstett et Ingolstadt : la division Mercantin, forte de 7,500 hommes, était entre Rain et Pesenbruck; Latour, avec 6 mille hommes cantonnait au centre, vers Friedberg; Condé gardait Landsberg avec 5 mille; enfin, une division de 12 mille hommes, aux ordres de Frœlich, s'étendait à gauche vers Schœngau et Isny jusqu'aux montagnes du Vorarlberg, dont la défense était confiée à la brigade Wolf, de concert

Position de Latour.

avec les corps du Haut-Tyrol, commandés par les généraux Græfer et Saint-Julien.

Moreau passe le Lech.

Le 22 août, l'armée française s'avança sur les hauteurs de Steppach, et le 24, elle franchit le Lech; il était aisé de juger que Latour, en voulant tout couvrir, s'exposa à tout perdre. La plus grande partie de l'armée française, rassemblée vers Augsbourg, attaqua le centre des Autrichiens qui était faible et hors d'état d'être soutenu: Férino, se rabattant à gauche, vint passer à Hanstetten; St.-Cyr déboucha près de Lechhausen; Desaix avec l'aile gauche à Langwied, où il se borna à faire observer le corps de Mercantin à Rain (1).

Combat de Friedberg.

Le succès de cette entreprise fut tel qu'on devait l'attendre de l'état des partis. Férino ayant réussi à passer le Lech au gué de Hanstetten, se forma vers Ottmaring sur le flanc gauche de la division Latour; tandis que St.-Cyr l'attaquait de front vers Lechhausen et Friedberg, et qu'il opérait sa jonction avec la droite vers Hochzolt. Un effort combiné sur Ottmaring par Férino, et sur Friedberg par une des divisions de St.-Cyr, força bientôt les Autrichiens à quitter cette position, de peur d'être tournés. Desaix, de son

(1) Voyez la carte de Souabe publiée par Cotta; celle du dépôt de la guerre; ou la carte générale en 4 feuilles.

côté, réussit à faire passer deux brigades au gué de Langwied, et à les établir sur la route de Neubourg. Cette affaire, où les troupes françaises déployèrent de la vigueur, aurait eu des suites plus avantageuses, si l'on eût manœuvré sur Ottmaring, ou mieux encore de Lechhausen et Langwied sur Aicha (1). Les Autrichiens y perdirent cependant 17 pièces de canon et près de 1800 hommes, dont 1200 prisonniers.

Latour retira sa droite le 26 dans la direction de Landshut, derrière l'Iser, où le reste de ses troupes eut assez de peine à se remettre en ligne; le centre, aux ordres du prince de Furstemberg, s'établit à Riem, près de Munich; Condé à Kirchtrudigen; Frœlich, avec l'aile gauche, forte de 15 bataillons et 17 escadrons, s'étendit inutilement de Schœngau à Holzkirchen, au pied des montagnes du Tyrol.

---

(1) Le point stratégique où l'armée française devait diriger ses efforts était, sans contredit, celui d'Aicha, puisqu'on eût séparé le corps de Latour de celui de Mercantin, et coupé le gros des forces autrichiennes de la vallée du Danube et de ses communications avec l'Archiduc. La dispersion du corps de Latour permettait en outre de faire un double effort par Ottmaring, contre son centre; la moitié des troupes de St.-Cyr aurait dû marcher avec Desaix sur Aicha, et l'autre moitié avec Férino, sur Ottmaring. De cette manière l'armée autrichienne eût été hors d'état de se rallier, et les résultats eussent été incalculables : loin de là, St.-Cyr fut employé à pousser Latour de front, tandis qu'on aurait dû laisser le corps autrichien où il était, pour le détruire plus sûrement.

Moreau s'avance sur l'Iser.

L'armée française suivit assez lentement et en se prolongeant à gauche; Moreau craignit de s'engager sur l'Iser en laissant l'ennemi maître de la tête de pont d'Ingolstadt et des débouchés du Tyrol; et, au lieu de se concentrer pour parer à tout événement, il crut trouver un remède à sa fausse position, en se rapprochant du Danube; triste palliatif, qui ne pouvait le tirer du mauvais pas où il allait se trouver engagé.

Le 1er septembre, Férino arriva vers Dachau; St.-Cyr s'établit entre Pfaffenhofen et Freysing; Desaix près de Guntersried et de Geisenfeld; Delmas fut chargé d'attaquer la tête de pont d'Ingolstadt; Laborde se trouvait à trente lieues de là, vers Kempten.

Latour se rapproche de l'Archiduc.

Au moment où l'armée française prenait ces positions, les Autrichiens tentèrent une manœuvre assez sage; Latour s'étant enfin aperçu que la possession de Ratisbonne et de la vallée du Danube assurait ses communications avec l'Archiduc, prescrivit un mouvement à son aile droite pour la rassembler vers Landshut; tandis que le général Nauendorf, détaché de l'armée du prince Charles, après les premiers succès d'Amberg, déboucherait de Ratisbonne avec environ 10 mille hommes, pour concerter avec elle un effort contre l'extrême gauche de Moreau.

Combat de Langenbruck.

Ainsi, pendant que le centre et la droite de l'armée française étaient engagés dans des mou-

vemens un peu étendus, la gauche fut assaillie par une cavalerie formidable, qui pénétra par Langenbruck et Menching sur la route de Reichertshofen. Les premiers coups de l'ennemi furent dirigés sur les bois de Geisenfeld, où la 10e légère soutint bravement ses efforts; ce qui donna le temps à la cavalerie de réserve de monter à cheval, et au corps de bataille de Desaix de s'avancer au soutien de son avant-garde entre Puech et la chapelle St.-Cast: le combat s'engagea très-vivement sur ce point; l'ennemi s'empara de la chapelle et des hauteurs, sur lesquelles il établit une artillerie formidable qui força la droite de se replier. Une autre attaque était dirigée par la grande route sur Langenbruck, où il parvint à pénétrer : la gauche de Desaix occupait la hauteur qui domine ce village, dont une des extrémités était tenue par les Français; l'autre était déjà au pouvoir des Impériaux; deux fois leur infanterie traversa le village en colonne d'attaque, et commença à gravir la hauteur, deux fois elle fut repoussée.

Cependant, environ 4 mille chevaux autrichiens avaient traversé les prairies marécageuses situées entre Reichertshofen et Langenbruck, et étaient venus se déployer entre ce dernier village et Geisenfeld, en vue de tourner la gauche des Français, et de s'emparer de la grande route. Ce point se trouvait dégarni, parce Ferme contenance de Desaix.

qu'on en avait retiré les troupes pour les porter vers la chapelle St.-Cast; mais Desaix et Beaupuy devinant l'intention de l'ennemi, y dirigèrent en toute diligence un bataillon d'infanterie, trois régimens de cavalerie et une batterie légère. Une hauteur déroba cette manœuvre à la cavalerie impériale, laquelle n'apercevant que des pelotons épars et peu d'artillerie, chargea avec audace quatre pièces de canon qui tiraient sur elle à mitraille. Arrivée à vingt-cinq pas de la crête de la hauteur, le 1er régiment de carabiniers se découvre tout-à-coup, et la charge de front avec tant d'impétuosité, qu'elle est jetée en désordre dans les marais. Le 6e de dragons et le 8e de chasseurs qui la prennent en flanc, lui coupent bientôt la retraite, et la forcent à défiler en partie devant le front d'un bataillon de la 62e. Ce fut à cette charge inopinée qu'on dut le succès de l'affaire; elle en imposa tellement aux Autrichiens, qu'ils crurent avoir devant eux des forces supérieures; ils firent pourtant encore une tentative du côté de Langenbruck; mais elle fut repoussée comme la première.

Les Autrichiens sont repoussés.

Le général Desaix, avec la droite de son corps de bataille, prit l'offensive à son tour; un bataillon de la 97e attaqua la chapelle S^t^.-Cast, et s'en empara. Latour, voyant qu'il avait affaire à forte partie, et que la nature de la position rendait inutile sa grande supériorité en cavalerie, re-

nonça à son entreprise, et se retira dans le bois de Geisenfeld. La colonne autrichienne dirigée sur Reichertshofen pour forcer le passage de la Paar, et s'emparer de ce village, fut mal accueillie, et se retira en même temps que le corps principal. Nauendorf vint prendre position à Postsaal près d'Abensberg, pour couvrir Ratisbonne; Mercantin et Deway revinrent à Landshut, le reste de l'armée n'avait fait aucun mouvement. Cette tentative des Autrichiens, dirigée sur le point stratégique convenable, échoua par l'insuffisance des moyens employés pour son exécution : elle eût été décisive, si on l'eût fait soutenir par un mouvement à droite du centre, qui resta inutilement blotti derrière l'Iser.

Combats insignifians sur l'Iser.

Le centre de l'armée française, occupé à l'attaque de Freysing, ne prit aucune part à ce combat; la direction du vent empêcha même d'entendre la canonnade qui avait lieu à la gauche, et l'on fut informé trop tard de ce qui s'y passait pour envoyer du renfort.

Après le combat de Langenbruck, il y eut des affaires sur l'Iser pour s'emparer des ponts de Freysing et Mosbourg, où l'on fit quelques prisonniers; un parti du corps de Frœlich poussa jusqu'à Dachau, derrière l'aile droite des Français. Ces actions furent sans importance, et mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré de les passer sous silence.

Manœuvre imprudente de Moreau pour dégager Jourdan.

Enfin, Moreau conçut des inquiétudes sur les résultats de l'expédition de l'Archiduc contre l'armée de Sambre-et-Meuse; il eût été trop tard alors pour exécuter un de ces mouvemens hardis, rapides et décisifs, qui caractérisent un grand capitaine; le général français, embarrassé sur sa position et gêné par les ordres du gouvernement, s'arrêta donc à des demi-moyens en détachant Desaix avec une partie de ses troupes du côté de Nuremberg pour communiquer avec Jourdan. Celui-ci se trouvant déjà derrière la Lahn, à 60 lieues de là, c'était porter un faible détachement au point où l'armée entière aurait dû être dirigée quinze jours plutôt, et compromettre Desaix aussi bien que le reste de l'armée. Autant eût-il valu se rejeter avec 60 mille hommes sur le Tyrol pour y donner la main à Bonaparte, comme le directoire le désirait.

Conformément à ces dispositions, l'aile gauche vint passer le Danube à Neubourg le 10 septembre, et se dirigea sur Aichstett; le centre passa sur la rive gauche du Danube, et prit une position intermédiaire à Unterstadt; la division Delmas resta sur la rive droite vers Zell, pour couvrir Neubourg. Férino se replia derrière la Paar vers Friedberg, afin de ne pas rester trop en l'air, et de couvrir les ponts du Lech. L'ennemi suivit ce mouvement: le corps de Latour occupa Schrobenhausen, Nauendorf passa le Danube, Frœlich s'avança sur Landsberg.

Fautes de Latour.

Cette marche de la gauche des Français vers Aichstett, aurait eu les suites les plus graves, si Latour, habile à en profiter, eût rassemblé ses corps épars pour tomber sur la droite ou le centre de Moreau, qui tenaient non-seulement une ligne trop étendue, mais encore divisée par le Danube: heureusement le général autrichien, ne s'écartant pas de la routine, opposa partout détachement à détachement. Il avait pourtant le choix entre deux bons partis: le premier était de profiter de la situation d'Ingolstadt, et de se mettre avec le gros de ses forces à la poursuite de Desaix qui eût été perdu; ce parti paraissait d'autant plus sûr, qu'après avoir accablé cette division, Latour se fût trouvé en communication directe avec l'armée de l'Archiduc, et en quelque sorte sur les derrières de Moreau. Il n'avait rien à craindre dans le cas où l'armée de Rhin-et-Moselle le suivrait; car l'Archiduc ayant gagné la bataille de Wurtzbourg, c'eût été tendre un piége à Moreau que de l'attirer dans cette direction. S'il ne voulait pas adopter ce parti qui lui fournissait de si belles chances, il pouvait encore laisser courir Desaix, et attaquer par la rive gauche du Danube, le centre des Français qui, séparé de ses ailes par ce fleuve, se trouvait isolé à 20 lieues d'elles. Ni l'une, ni l'autre de ces combinaisons ne s'offrit à l'esprit de Latour; et Moreau commit impunément une faute qui aurait

dû lui être fatale : Nauendorf suivit seul Desaix, Furstemberg resta détaché vers Munich avec son corps réuni à celui de Condé ; Frœlich s'étendit jusqu'aux montagnes du Tyrol, où il n'y avait rien à craindre, rien à espérer.

Il attaque Delmas à Pruck.

Privé ainsi des moyens de frapper un grand coup, Latour tenta néanmoins de forcer la division restée à Neubourg, où il la fit attaquer par le corps de Mercantin : les Autrichiens se portant à la faveur d'un brouillard sur les six bataillons de Delmas, établis à Pruck et dans la plaine de Zell, les culbutèrent. Les généraux Delmas et Oudinot furent blessés dans ce combat, et sans le courage qu'ils déployèrent et les vigoureuses dispositions qu'ils firent, leurs troupes eussent été accablées. Alors Moreau rappelant la division Duhesme de la rive gauche du Danube, parvint à se maintenir dans sa position, après un combat où il perdit sept à huit cents prisonniers. Cet événement prouve assez quels avantages les Autrichiens auraient remportés, si lès corps de Nauendorf et de Frœlich étaient entrés en action sur ce point, au lieu de faire des courses inutiles à 50 lieues l'un de l'autre. Soit que Latour attaquât St.-Cyr, soit qu'il préférât se rabattre sur une des ailes de l'armée du Rhin, il n'y avait qu'un effort de la totalité de ses forces qui pût punir le général français de son faux mouvement.

Enfin, Moreau jugeant que la marche tardive de Desaix pouvait compromettre sa division, lui ordonna de revenir des environs de Heydeck; en sorte que, le 16 septembre, son armée se trouva sur la rive droite du Danube, la gauche vers Neubourg, le centre à Walden. Des nouvelles indirectes lui apprirent la retraite de l'armée de Sambre-et-Meuse, et le décidèrent à commencer un mouvement rétrograde pour remonter le Danube et se rapprocher du Rhin. Déjà menacé par Frœlich sur sa droite, et par Nauendorf sur sa gauche, il sentit l'importance de se prémunir contre les entreprises que ce dernier serait à même de tenter sur Ulm, dès qu'il verrait la retraite prononcée; il chargea en conséquence le général Montrichard de s'emparer de cette ville, pendant que l'armée passerait le Lech et se rapprocherait de l'Iller.

L'armée de Rhin-et-Moselle se dispose à battre en retraite et repasse le Danube.

Mais au moment où Desaix rejoignait l'armée à Neubourg, il se passait sur les derrières de Moreau une épisode assez remarquable pour que nous en rendions compte. Aussitôt après le passage du Rhin, et avant même que la marche offensive de l'armée fût parfaitement décidée, on avait senti le besoin de mettre les ponts de Kehl et d'Huningue à l'abri d'un coup de main, en se hâtant de relever les fortifications dont les vestiges existaient encore: on voulut même ajouter au fort de Kehl un grand camp

Tentative des Autrichiens sur Kehl.

retranché ; mais, soit que ces travaux, exécutés par des paysans requis du pays de Baden, qui ne recevaient aucun salaire, n'eussent pas été poussés avec assez d'activité, soit que les succès des armées diminuassent l'importance de ces ouvrages, ils étaient encore loin d'être achevés, lorsque les Autrichiens conçurent le projet de les enlever et de détruire les ponts.

Scherb est repoussé de Bruchsal.

Après la bataille de Wurtzbourg, l'Archiduc avait détaché Meerfeld avec un parti pour communiquer avec le général Petrasch, commandant à Manheim, et lui porter l'ordre de réunir une partie de sa garnison à celle de Philipsbourg, afin d'attaquer le général Scherb, resté en observation à Bruchsal avec la 68ᵉ demi-brigade. Ce petit corps, assailli le 13 septembre par des forces supérieures, se replia en ordre sur Kehl, où il prit position le 15 en avant des ouvrages sur la rive droite de la Kintzig.

Il est attaqué sous Kehl.

Petrasch, ne le croyant pas assez nombreux pour les garder, résolut de s'en emparer par un coup de main, et les fit attaquer le 18 par trois colonnes : la première aux ordres du colonel Ocskay, composée de la moitié du régiment de Ferdinand, passa la Kintzig, puis conduite par des travailleurs Badois, remonta la rive gauche de cette rivière, et pénétra jusqu'à l'ouvrage à corne du Haut-Rhin : une seconde colonne, composée du reste du régiment de Ferdinand, aux

ordres du major Busch, se porta de Sundheim sur Kehl, dont elle s'empara; tandis que la troisième, composée d'un bataillon de Manfredini, y arrivait par Neumuhl; une fausse attaque fut dirigée par la rive gauche de la Kintzig; enfin une réserve aux ordres du colonel Pongratz, s'avança directement vers le Rhin jusqu'au pied des retranchemens.

Le corps de Scherb était encore campé hors des ouvrages sur la rive droite de la Kintzig, que la première attaque avait déjà atteint son but : c'en eût été fait de Kehl, du camp et de la tête de pont, si les Autrichiens se fussent bornés à la fausse attaque, et eussent formé une seule colonne du reste des troupes; toutefois ils franchirent la plus grande partie des ouvrages, et parvinrent au milieu du bourg. La cavalerie française, qui voulut défiler dans les rues pour regagner le pont, fut presque détruite. La 68e demi-brigade se jeta à la gauche de la Kintzig, dont les eaux étaient basses, et tourna le fort au-dessus du Rhin pour rentrer dans Kehl; le général Siscé s'étant mis à sa tête, y soutint le combat, et réussit vers sept heures du matin, après des efforts inouïs, à en repousser la colonne d'Ocskai, qui fut fait prisonnier lui-même avec 200 hommes. La garnison, composée d'un bataillon de la 24e et des débris de la 104e, reprit alors courage et tint tête aux assaillans, encore maîtres de la partie supérieure de Kehl.

Les Autrichiens sont repoussés.

Cependant l'alarme s'était répandue à Strasbourg. Les généraux Moulins et Schawembourg, faute d'autres troupes, formèrent à la hâte un bataillon des ouvriers de l'arsenal, et l'envoyèrent d'abord au combat; ce premier renfort ayant été bientôt soutenu par deux bataillons de grenadiers et de chasseurs de la garde nationale, les choses ne tardèrent pas à changer de face, et la colonne ennemie fut rejetée hors de Kehl.

Lorsque le bataillon de Manfredini, déboucha de Neumuhl, vers 10 heures, il n'était plus temps; les premières tentatives ayant coûté beaucoup de monde, et les Français étant en mesure de se défendre, il renonça à son projet. Cette action fit autant d'honneur au général Siscé qu'à la 68e, et procura l'occasion aux citoyens de Strasbourg de prouver leur patriotisme. Les Autrichiens déployèrent une grande bravoure; mais dans les coups de main de cette nature, où tout dépend de l'impétuosité et de la surprise, cela ne suffit pas, il faut encore de l'ensemble; or le plan de Petrasch, outre son défaut radical, péchait encore par là: une de ses colonnes fut engagée à quatre heures du matin, l'autre à sept, et la dernière à dix. Les Impériaux voyant leur entreprise manquée, se retirèrent dans la vallée de la Kintzig, où ils élevèrent des abatis et des retranchemens dans les défilés par où l'armée française devait bientôt se retirer.

Tandis que les Autrichiens essayaient ce coup de main sur le principal pont de l'armée française, celle-ci s'était établie sur l'Iller le 24 septembre, sans aucun obstacle, n'ayant été suivie qu'avec une grande circonspection par Latour.

Le général Moreau qui avait eu l'intention de s'arrêter quelques jours dans cette position, ne recevant pas de nouvelles de France, ni de l'armée de Sambre-et-Meuse, ne se dissimula plus que l'Archiduc pouvait manœuvrer sur ses derrières. Informé d'un autre côté que Nauendorf s'avançait rapidement sur Ulm pour déborder sa gauche et se lier au corps de Petrasch, il crut devoir se hâter de gagner le Rhin.

Moreau se retire derrière le lac de Federsée.

L'armée se porta en trois marches des bords de l'Iller derrière le lac de Federsée, où elle arriva le 28. Le gros du corps de Férino, qui avait rejoint, vers Zell, les brigades Paillard et Tarreau, se dirigea sur les hauteurs en arrière de la Schussen, entre Raindt et Rawensbourg; le centre fut placé près de Steinhausen, entre le lac et l'abbaye de Schussenried; Desaix passa le Danube à Ehingen; son arrière-garde soutint dans Ulm une canonnade contre Nauendorf, et ne l'évacua que dans la nuit du 26 au 27. Les troupes de cette aile prirent position entre le lac de Federsée et le Danube; le quartier-général de Moreau s'établit à Sulgau. (*Pl. XVII.*)

Les Autrichiens suivirent pas à pas ces mou-

vemens : Nauendorf, qui sentait plus vivement que son chef l'importance de gagner le flanc des Français, força de marche sur Tubingen ; mais Latour, qui aurait dû se borner à faire poursuivre l'arrière-garde de Moreau par le corps de Frœlich ou de la cavalerie, afin de se porter par sa droite avec le gros de ses troupes dans la même direction, suivit à la piste son adversaire, et enjoignit à sa gauche, renforcée des brigades Wolf et St.-Julien, de presser la droite des Français, qu'il eût suffi de harceler avec un ou deux régimens de hussards, puisqu'elle prenait une direction sans importance stratégique pour les Impériaux.

Combat de Schussenried.

Enfin le 30, le général Latour poussa son avant-garde par Steinhausen jusqu'à Schussenried, où il s'engagea un combat assez vif. St.-Cyr soutint l'avant-garde avec son corps de bataille, et cette affaire s'étendit sur toute la ligne. Desaix et Férino furent aussi attaqués, mais partout l'ennemi fut repoussé, et cette tentative lui coûta 300 prisonniers. A la suite de ce combat, l'armée impériale occupa les positions suivantes : le général Baillet avec 5 mille hommes, était au centre vers Steinhausen ; les corps de Mercantin et de Condé, forts d'environ 10 mille combattans, après s'être rapprochés de Holzreuthe formaient l'aile gauche ; le général Kospoth avec 6 mille, occupait à la droite Schafflangen, éclai-

rant Oggelshausen et Seekirch; enfin une petite réserve de 2,200 hommes sous les ordres de Latour, campait sur les hauteurs de Groth. Le général Frœlich avec le tiers de l'armée, établi à Rawensbourg, poussait des partis sur Wolfsegg; Nauendorf était, comme on l'a vu, seul vers Tubingen.

L'armée du Rhin dont la position n'avait pas été jusque-là aussi difficile qu'on l'a prétendu, commença seulement alors à se trouver pressée; il lui restait néanmoins les moyens de se tirer d'affaire, pourvu qu'elle ne perdît pas de temps. Menacée par plusieurs corps éloignés et sans communication directe entr'eux, mais plus forte que chacun d'eux en particulier, elle tenait une position centrale qui laissait l'initiative à sa disposition; cependant pour en profiter, il fallait qu'elle attaquât, avant qu'ils pussent combiner contre elle une action simultanée sur un même champ de bataille. Sage résolution de Moreau.

Moreau songea d'abord à se débarrasser de Latour qui le serrait de plus près. Ce projet était fort bien conçu; car, indépendamment de la grande dispersion des forces autrichiennes, il est facile de reconnaître, en jetant les yeux sur le plan de cette affaire, que le corps de Latour était très-mal placé : adossé au ravin de la Ryss, il n'avait qu'un seul bon débouché par la ville de Biberach, et de plus ses trois divisions se trou-

vaient encore séparées par des obstacles qui ne leur permettaient pas de se prêter un mutuel secours; en sorte que le moindre échec essuyé par l'une d'elles, entraînait la perte des deux autres.

Bataille de Biberach.

En conformité des dispositions arrêtées par son général en chef, l'armée française se mit en mouvement le 2 octobre au matin : Férino devait laisser un détachement devant l'Argen pour contenir Frœlich, et marcher par Waldsée sur le village d'Essendorf, afin d'attaquer vivement la gauche de l'ennemi et de le prévenir sur ses communications; cette manœuvre bien combinée ne fut malheureusement pas exécutée. St.-Cyr avec le centre et la réserve, était chargé de déposter le corps de bataille de Latour des positions de Steinhausen et Holzreuthe, et de le pousser jusqu'à Biberach, pendant que Desaix attaquerait sa droite de l'autre côté du lac, par la route de Riedlingen, et tâcherait de le devancer sur les hauteurs qui s'élèvent entre Buhren et Warthausen. Ces dispositions paraissent un peu décousues, c'était beaucoup exiger d'attendre de l'ensemble dans l'action de colonnes partant de points aussi éloignés que Waldsée et Riedlingen; elles étaient néanmoins excusables à cause de la grande infériorité de l'ennemi, circonstance qui fut la véritable cause de leur réussite. Indépendamment du grand éloignement des points de

départ des ailes, l'attaque centrale se divisa en trois colonnes; la brigade du général Gérard, dit Vieux, se porta par Oggelshausen; St.-Cyr dirigea la brigade Lecourbe et la réserve par la route qui conduit de Reichenbach à Biberach; Duhesme avec une brigade de sa division, marcha à travers les bois entre Schussenried et Holzreuth contre Mercantin, pendant que l'autre, conduite par le général Laboissière, contenait l'ennemi à droite de Schussenried.

Les attaques de St.-Cyr commencèrent vers sept heures et demie; les 100e et 106e demi-brigades forcèrent l'infanterie autrichienne dans les bois au-dessus de Steinhausen. Vainement la cavalerie impériale exécuta, pour la soutenir, une belle charge jusque dans ce village : les grenadiers de la 106e, aidés du 9e de hussards, la repoussèrent, et le corps de Baillet se retira sur Groth, où il se réunit à Latour : Mercantin et Condé suivirent ce mouvement sur Winterstetten. Tout allait à merveille jusque-là; malheureusement St.-Cyr, au lieu de continuer à pousser l'ennemi sur la vallée de la Ryss, se déploya entre Muttensweiler et Watenweiler; un faux rapport annonçant qu'une colonne ennemie débouchait par Michelswand, inquiéta sa droite et ralentit sa marche, de sorte que Baillet en fut quitte pour une canonnade qui se prolongea à Groth jusqu'à cinq heures du soir.

Attaque de St.-Cyr au centre.

Desaix accable la droite.

Cependant Desaix qui voulait, en débouchant par la route de Riedlingen, arriver sur le flanc droit des Autrichiens au moment où la colonne du centre attaquerait leur ligne de front, rencontra au débouché de Mittel Biberach le corps de Kospoth, qui, replié de Schafflangen, occupait la belle position du Galgenberg. Le combat s'engagea bientôt; les 10e légère, 10e et 103e de ligne attaquèrent les Autrichiens de front, tandis que le général Desaix, favorisé par sa grande supériorité numérique, manœuvrait pour les tourner par les ailes. Sa gauche se porta par Birkenhardt sur le Lindeberg et Biberach, dont elle s'empara; sa droite marcha par Oberndorf sur Mittel-Biberach. Kospoth culbuté dans le ravin par l'attaque de front, se vit forcé de défiler en colonne entre les deux divisions de Desaix; la tête parvint à se faire jour, mais cinq bataillons entiers furent pris après des efforts inutiles de valeur.

Mesures tardives de Latour.

Latour avant d'être instruit de cet échec, agité par le pressentiment du danger auquel il s'exposait en engageant une affaire dans une si mauvaise position, avait déjà fait filer tous ses parcs et sa réserve d'infanterie de Groth sur Umendorf, prescrit à Mercantin de se retirer sur Eberhardszell, à Condé de prendre position vers Schweinhausen, et à Baillet et Kospoth, de se replier par Biberach, derrière la Ryss.

Il n'était déjà plus temps : St.-Cyr rassuré sur son flanc droit, et instruit probablement des premiers succès de l'aile gauche, venait d'ordonner aux 84e et 106e demi-brigades, soutenues de quelques escadrons, d'attaquer Groth, tandis que la brigade Gérard le tournerait par Reute. Latour traversa en combattant les bois de Rindemoos, puis essaya de se reformer vers Gretschweiler : suivi en queue par St.-Cyr, et trouvant Desaix déjà maître de Biberach, il ne fut plus question de tenir tête au premier, mais bien de se faire jour à travers les masses du second ; la moitié de sa colonne fut assez heureuse pour passer, le reste fut pris ou dispersé dans les bois. D'un autre côté, Mercantin gagna Eberhardszell sans être inquiété ; le corps de Condé poursuivi par les 17e et 100e demi-brigades jusqu'auprès d'Appendorf, n'y arriva pas sans avoir éprouvé quelque perte. Latour rassembla ses troupes pendant la nuit derrière Ringschneidt, et porta Baillet à Laupheim.

Pressé par Desaix, tourné par St.-Cyr, il est accablé.

Une victoire complète couronna donc les dispositions de Moreau. Les Autrichiens perdirent dans cette journée 4 mille prisonniers, 18 pièces de canon et 2 drapeaux. Sans le contre-temps qui empêcha l'aile droite d'exécuter le mouvement qui lui était prescrit, le corps de Mercantin eût été placé dans la même position que ceux de Latour et Baillet ; il ne dut son salut qu'à l'égare-

Résultats de cette victoire.

ment de l'ordonnance qui portait l'ordre du général en chef à Férino.

Nauendorf se lie avec Pétrasch.

Ce premier succès ne tirait pas encore l'armée du Rhin d'embarras ; car, tandis qu'elle accablait Latour, le corps de Nauendorf avait filé sur Hechingen, où il s'était lié à celui de Pétrasch. Si ces deux divisions, fortes d'environ 20 mille hommes, avaient trop de routes et de postes à garder pour arrêter une armée de 60 mille combattans, elles pouvaient néanmoins inquiéter sa marche, et la retarder jusqu'à l'arrivée de l'Archiduc sur la Renchen. Le temps était d'autant plus précieux, que déjà ce prince était en pleine marche avec une partie des forces de l'armée du Bas-Rhin pour se joindre au corps de Latour; il avait même déjà fait passer le Rhin à Manheim à la division Hotze, pour jeter l'alarme dans l'Alsace, et peut-être s'emparer de Landau. Cette incursion, d'ailleurs promptement repoussée par le général du génie Marescot qui se trouvait sur ce point avec une demi-brigade, fut une faute. L'Archiduc eût beaucoup mieux fait de porter rapidement cette division sur les communications de l'armée française.

Moreau se décide à marcher sur Fribourg.

Quoi qu'il en soit, l'approche de ce prince décida Moreau à renoncer au projet de se retirer sur Strasbourg par la vallée de la Kintzig, déjà trop bien gardée et trop rapprochée des corps accourus des bords du Meyn. Il prit donc la route

directe du val d'Enfer, ne laissant devant Latour qu'une forte arrière-garde; le gros de l'armée passa le Danube vers Riedlingen, et se porta ensuite sur Friedlingen et Stockach; son avant-garde s'empara des postes de Villingen et de Rothweil; une demi-brigade escorta les équipages et les parcs de l'armée, qui filèrent sans obstacle sur Huningue par la route des villes forestières. Le centre fut destiné à forcer le passage du val d'Enfer; la droite à tenir tête à Latour vers Tuttlingen; la gauche à contenir Nauendorf près de Rothweil.

St.-Cyr force le val d'Enfer.

Il arriva ce qu'il était aisé de prévoir; les Autrichiens, qui voulaient envelopper l'armée française d'un rideau de petits corps, ne se trouvèrent en mesure nulle part; l'avant-garde de St.-Cyr, conduite par le général Gérard, dit Vieux, ne rencontra à Neustadt et au val d'Enfer que deux bataillons aux ordres du colonel d'Aspres, qu'elle rejeta sur Emmendingen avec perte de 2 à 300 hommes. Le 12 octobre, à midi, St.-Cyr entra à Fribourg sans résistance; les jours suivans, le reste de l'armée passa la gorge; les brigades Tarreau et Paillard couvrirent la marche des équipages, et soutinrent quelques combats d'arrière-garde contre les troupes légères de Frœlich.

Latour se réunit à l'Archiduc.

Les Impériaux ne mirent aucun autre obstacle à cette retraite; Latour, devenu plus circon-

spect par la leçon de Biberach, et ne voyant plus de possibilité d'empêcher le passage des défilés, résolut sagement de se porter par sa droite sur Hornberg pour s'y lier à l'Archiduc. Nauendorf, de son côté, gardant plusieurs positions défensives, n'était vraiment pas en état d'attaquer l'armée française avec espoir de succès.

Moreau veut gagner Kehl.

A peine Moreau eut-il passé le val d'Enfer, que croyant ses communications établies par la vallée du Rhin, il voulut se rendre à Kehl par la rive droite du fleuve, où il espérait se maintenir encore long-temps à la faveur de ce fort. La gauche de l'armée fut portée dans cette vue à Emmendingen, et le centre dans les montagnes vers Waldkirch, tandis que la droite restait en observation dans la vallée de St.-Pierre; St.-Cyr devait s'emparer d'Eltzach. Des pluies affreuses, le défaut de chaussure, et par-dessus tout cela, les difficultés de déloger l'ennemi des positions formidables qu'il occupait, firent différer, et par conséquent échouer l'entreprise. Elle n'était exécutable qu'au moment où l'armée débouchait de Fribourg, parce qu'alors l'Archiduc n'avait pas eu le temps de rassembler ses troupes; mais deux ou trois jours après, son exécution compromettait l'armée, en l'éloignant du pont de Brisach, qu'elle laissait en prise à l'ennemi sans avoir la certitude de percer sur Kehl. Il eût été sans doute plus prudent de passer le Rhin à Bri-

sach, et de se porter en deux marches par Strasbourg sur Kehl, d'où il aurait été facile de déboucher le 16, contre le corps qui se trouvait dans les environs d'Offenbourg. Moreau, pour n'avoir pas adopté ce parti, fut obligé de livrer deux combats dont les suites auraient pu devenir désastreuses.

L'Archiduc marche à sa rencontre.

L'Archiduc avait opéré sa jonction avec Pétrasch, le 15 octobre, à Ettenheim, et transféré, le 16, son quartier-général d'Offenbourg à Mahlberg, en vue de se rapprocher des têtes de colonnes républicaines, et de faciliter la réunion des corps de Nauendorf, Latour et Frœlich. Le premier vint se lier à sa gauche le même jour, en marchant d'Hornberg sur Eltzach; le général Latour débouchant par la vallée de la Kintzig, opéra sa jonction le 17 au camp de Mahlberg; quant à Frœlich, qui avait suivi son adversaire dans le val d'Enfer, il voulut déboucher le 18 de Neustadt, mais la droite des Français se maintint à St.-Pierre; plusieurs combats indécis avaient eu lieu la veille au centre vers Malterdingen. (*Pl. XVIII.*)

Combat d'Emmendingen.

La majeure partie de l'armée autrichienne se trouvant ainsi rassemblée, l'Archiduc témoigna l'intention d'attaquer sur-le-champ Moreau, et de le contraindre à repasser le Rhin : la fatigue excessive des troupes que Latour avait amenées, obligea de remettre la bataille au 19.

Ce délai n'améliora pas l'état des affaires : il faisait un temps affreux; les chemins, naturellement difficiles, étaient défoncés par les longues pluies, et pour ainsi dire impraticables. Les troupes parties du camp de Kintzingen n'arrivèrent que très-tard au lieu de rassemblement; elles furent divisées en quatre corps principaux. Celui de droite, conduit par le prince de Furstenberg, composé de 5 bataillons et d'environ 4,500 chevaux, fut destiné à traverser la plaine de Kenzingen, d'où il devait menacer le passage de Riegel et contenir la gauche des Français. Le second, fort de 9 bataillons et 2,200 chevaux, commandé par Latour, eut ordre de marcher en deux colonnes par Heimbach et Malterdingen sur Kondringen. La tâche assignée au corps du centre, sous le comte de Wartensleben, consistait à emporter les hauteurs en avant d'Emmendingen; il était composé de 13 bataillons et 3 mille chevaux, partagé pour cet effet en trois colonnes : la première, commandée par le général Pétrasch, devait marcher par le chemin de Heimbach; la seconde avait ordre de s'avancer par Landeck contre le front des républicains, tandis que le prince Frédéric d'Orange se dirigerait avec la troisième par les sommités des montagnes, de manière à tourner leur droite vers Tannebach. Enfin le quatrième corps, composé de la division Nauendorf, renforcée de plusieurs autres trou-

pes, devait tenter un effort décisif pour déboucher sur Waldkirch, et culbuter la droite des Français. Ce dernier corps autrichien occupait le ravin de Simonswald et communiquait avec le prince de Condé, établi à St.-Mergen.

Le général Moreau, de son côté, déterminé à accepter le combat, après avoir porté son armée dans les montagnes, avait pris des dispositions à peu près analogues à celles de l'ennemi. La division Delmas fut dirigée sur Riegel et Hecklingen; Beaupuy garda les hauteurs de Malterdingen et de Kondringen. La première division du centre occupa Emmendingen; St.-Cyr, partant de Waldkirch avec l'autre division et la réserve, devait attaquer l'aile gauche des Autrichiens par la vallée de l'Elz, vers Bleibach, la tourner et la forcer ainsi à évacuer toutes ses positions entre les montagnes et le Rhin. Ce plan n'eût rien laissé à désirer, si l'on avait renforcé l'attaque principale des forces agglomérées sur des points où elles n'étaient pas nécessaires, et qu'on eût été en état de donner suite à l'offensive; mais vu la position des affaires, nous croyons que c'était hasarder beaucoup pour un résultat facile à obtenir par d'autres combinaisons. Projet du général français.

Pendant que cette tentative se faisait sur Waldkirch, le général Férino gardait à l'extrême droite les débouchés de la Forêt-Noire, avec tous les inconvéniens attachés à la conservation des

postes défensifs; sa division, quoique supérieure en nombre à l'ennemi qui la tenait en échec, était tellement disséminée qu'elle ne se trouvait nulle part en état de lui résister.

Nauendorf repousse St.-Cyr de Waldkirch.

On voit que les deux armées allaient s'entre-choquer, sans que les généraux en chef connussent la position de leurs adversaires. Nauendorf formait sa colonne le 19 octobre vers neuf heures du matin, lorsqu'il fut prévenu par la division St.-Cyr, dont le gros s'avança contre lui par la vallée de Bleibach, pendant qu'une petite colonne filait à droite sur les crêtes du Kanderberg, vers Simonswald, dans l'intention de descendre par le ravin de ce village. Le général français, en voulant inquiéter le flanc gauche de son adversaire, laissait le sien entièrement à découvert. Nauendorf, sachant qu'on ne peut manœuvrer en sûreté dans une vallée profonde sans détacher des flanqueurs sur les sommités collatérales, avait, dès la veille, établi quelques bataillons près de Sigelau. Aussitôt qu'il fut informé de l'approche des Français, il leur ordonna de se glisser par le ravin qui débouche sur l'Elz, près de Kolnau, et de garnir de tirailleurs les bois qui dominent la vallée. Ce mouvement, exécuté à propos, fut d'autant plus décisif que St.-Cyr n'avait pas fouillé les hauteurs à sa gauche. Le bruit de l'arrivée d'une colonne sur ses derrières, le décida à se retirer vers Waldkirch; le détachement qui avait

déjà descendu sur Simonswald, se replia sur les sommités du Kanderberg poursuivi par Nauendorf, qui, profitant de sa supériorité, attaqua sur-le-champ le poste de Waldkirch, franchit le défilé et s'empara des hauteurs qui le dominent. Le corps de St.-Cyr fut ainsi repoussé jusqu'à Langendenzlingen.

Latour chasse Beaupuy de Malterdingen.

Dans le temps que ceci se passait, les 2e et 3e colonnes de l'Archiduc, cheminant avec peine sur de mauvaises routes de montagnes, arrivèrent vers midi en présence de la division Beaupuy, formée sur les hauteurs qui s'étendent entre Kondringen et Malterdingen, où le combat s'engagea avec chaleur.

Cependant Moreau, informé que Frœlich s'était enfin rendu maître de St.-Pierre, malgré les efforts de Férino, sentit qu'il ne pouvait engager une affaire générale, avec l'Elz à dos, et un gros corps ennemi sur son flanc droit; il expédia donc l'ordre à Beaupuy de se retirer derrière Amwasser; mais ce brave général ayant été tué dès le commencement de l'action, les troupes, qui ignoraient cette disposition, continuèrent à se battre, et ne cédèrent les hauteurs au corps de Latour qu'après les lui avoir fait chèrement acheter.

Le centre débouche avec peine sur Emmendingen.

La colonne de Wartensleben ne fut pas aussi heureuse que les ailes. Sa marche éprouva d'abord des difficultés dans les bois de Landeck;

l'arrivée de la colonne du prince d'Orange sur le flanc droit des Français, décida enfin l'évacuation d'Emmendingen après un combat très-vif, où Wartensleben fut dangereusement blessé. Les Français se retirèrent, près de Thenningen et Amwasser, derrière l'Elz, en détruisant les ponts. Les Autrichiens firent dans ces affaires 6 à 700 prisonniers, et en perdirent 3 à 400.

Résultats de cette affaire.

Le général Desaix établit la division Delmas à Riegel et Endingen; celle de droite garda le débouché de Nimbourg. St.-Cyr appuya sa gauche à Unter-Reute, sa droite aux montagnes en arrière de Langendenzlingen. Le 20 octobre, au point du jour, le général Nauendorf facilita le rétablissement des ponts de l'Elz. L'avant-garde de l'Archiduc aux ordres de Meerfeld, passa cette rivière et se joignit à Nauendorf, près de Langendenzlingen, et les choses en restèrent là. Il serait difficile de dire pourquoi le gros de l'armée impériale ne poussa pas plus vivement St.-Cyr; on a prétendu que les ponts furent réparés avec trop de lenteur; cependant, puisque l'Archiduc avait passé l'Elz près d'Emmendingen pour se joindre à Nauendorf, il semble que le reste des colonnes aurait pu passer comme lui. Peut-être ce prince voulut-il attendre que Latour eut repoussé Desaix de Nimbourg pour marcher à sa hauteur; quel que soit au surplus le motif de cette perte de temps, c'est une faute que le géné-

ral en chef, ou un de ses subordonnés, doit se reprocher.

Latour, s'étant enfin formé en avant de Thenningen, poussa son avant-garde sur le ruisseau de Klotter, en face de Nimbourg où le combat s'engagea vivement. Le pont de ce ruisseau étant rompu, la 50ᵉ de ligne, soutenue d'un bataillon de la 62ᵉ, s'opposa à sa reconstruction, à la faveur du bois qui couvre ce bourg.

L'armée impériale, rebutée des obstacles que lui présentait Desaix, passa la nuit sur le bord du ruisseau, et poussa son avant-garde du côté de Gundelfingen. Il y a lieu de présumer que si le prince Charles avait porté toute l'armée sur ce point, le corps de St.-Cyr eût été accablé, et celui de Desaix compromis.

L'issue de ces différens combats décida enfin Moreau à renoncer à un mouvement dont l'avantage ne compensait pas les risques. Il ordonna à Desaix de repasser le Rhin à Brisach avec une partie de ses divisions, ce qui fut exécuté dans la nuit du 20 et la matinée du 21; après quoi on leva le pont de bateaux. Desaix repasse le Rhin à Brisach.

L'Archiduc, de son côté, poursuivant l'exécution de son projet, mit en marche toutes ses colonnes le 21 octobre au matin, en vue de présenter le combat à son adversaire; mais celui-ci, n'eut garde de l'accepter après le grand détachement qu'il venait de faire, et continua son mou-

vement rétrograde avec le centre. L'avant-garde autrichienne le suivit de près, et se jeta brusquement dans Fribourg, en arrière duquel l'arrière-garde de St.-Cyr s'était formée et paraissait décidée à l'empêcher de déboucher.

Ce mouvement pouvait devenir dangereux : la droite de l'armée française sous Férino, qui se retirait de la vallée de St.-Pierre, étant talonnée par Frœlich et Condé, il fallait tenir au pont de la Treisam, où elle devait opérer sa jonction : si la marche n'eût pas été bien combinée, et qu'un des deux corps français se trouvât devancé par l'ennemi, il aurait été obligé de se faire jour. Tout se passa heureusement pour eux, parce que Meerfeld ne fut pas soutenu d'assez près. A peine leur réunion fut-elle effectuée, que les corps de Frœlich et de Condé, débouchant de la vallée d'Enfer, engagèrent une forte canonnade qui ne les empêcha pas de se retirer en bon ordre par les hauteurs de Pfaffenweiler, sous la protection de leur artillerie et d'une réserve placée à St.-Georges.

Nous ne pouvons guère apprécier le motif qui détermina le général Moreau à s'affaiblir ainsi de toute son aile gauche, et à laisser le reste de l'armée à la merci de l'Archiduc, sur la rive gauche du Rhin. Il semble que la garnison de Kehl, renforcee de quelques bataillons, aurait bien pu défendre ce poste jusqu'à l'arrivée de l'armée. Il

est vrai que l'excellente position de Schliengen assurait pour un instant la retraite du centre et de la gauche; mais, comme il eût été fort possible d'être entamé le 21 ou le 22 au matin, c'était toujours donner trop au hasard. Si le détachement de Desaix avait pour but d'éviter, comme on l'a dit, l'encombrement sur le pont d'Huningue, il faut convenir que c'était bien une précaution inutile, puisqu'on avait une tête de pont, sous la protection de laquelle on pouvait passer le Rhin sans danger, comme cela eut lieu plus tard après l'affaire de Schliengen.

Moreau se replie sur Schliengen.

Les divers combats soutenus sur les bords de l'Elz par l'armée française, prouvaient combien sa position sur la rive droite du Rhin était dangereuse. Le général Moreau se décida donc à repasser ce fleuve. Afin d'assurer le succès de son opération, il établit, le 22 octobre, son armée dans la position de Schliengen, déterminé à accepter encore un combat, pour gagner en toute sécurité la tête de pont d'Huningue. (*Planche XIX.*)

Cette résolution, qui eût pu amener de grands changemens dans l'état des affaires, si toute l'armée française eût été là, n'est excusable que par les avantages qu'offre cette excellente position; autrement, il y aurait eu de la témérité à accepter un engagement général, vu la grande

disproportion qui existait entre les forces respectives.

La vallée du Rhin est coupée transversalement en cet endroit, au sud de Muhlheim, par un groupe de hauteurs escarpées qui s'étendent depuis la montagne de Hohenblau jusqu'au fleuve. Cette espèce de contrefort du massif de Hohenblau, est d'un accès difficile de trois côtés : à gauche il est couvert par le Rhin, à droite par le ruisseau de Kander, lequel sort de cette montagne, et après avoir coulé parallèlement au fleuve, dans une direction inverse, vient s'y jeter en tournant tout à coup à l'ouest : enfin son revers septentrional est baigné par le ruisseau de Schliengen, qui jaillit au pied du Hohenblau, et va se perdre dans le Rhin près de Steinstadt.

Combat de Schliengen.

C'est sur ces hauteurs formidables que Moreau attendit l'Archiduc; sa gauche appuyée au Rhin vers Steinstadt, son centre vers Liel et Eckenheim, sa droite depuis le défilé de Kandern jusqu'auprès de Sizenkirch. La ligne avait trois lieues de développement, étendue un peu trop considérable pour la force de l'armée.

L'Archiduc vint camper vers Neubourg et Muhlheim : il renforça de 6 bataillons et 12 escadrons le corps de blocus de Kehl; ce qui doit paraître extraordinaire au moment où il méditait de livrer bataille. La journée du 23 se

passa en dispositions préparatoires, et l'attaque de la position fut fixée au 24 à la pointe du jour. Le plan du prince Charles était sage; il reposait sur un effort par sa gauche, contre la droite des Français vers Kandern, clef de toute la ligne. En effet, si les Autrichiens obtenaient le moindre succès sur cette direction, ils menaçaient la dernière communication de l'armée française par Maudach. Car la position, quoique fortifiée par la nature, avait un grand désavantage, attendu que la droite se prolongeant en arrière le long de la vallée de la Kander, l'ennemi se trouvait plus près de la chaussée d'Huningue que les divisions de St.-Cyr, placées dans un coude le long du Rhin, où il eût été dangereux de recevoir le combat.

L'Archiduc aurait obtenu les résultats les plus glorieux, s'il avait eu la précaution de renforcer son aile gauche, de manière à lui assurer une supériorité décidée sur les Français; ce qui était aisé, en laissant au corps de Furstemberg le soin d'observer St.-Cyr à Schliengen et à Liel, et portant tout le centre sur Sizenkirch, au lieu de laisser tant de forces sur des points si peu essentiels.

Dispositions de l'Archiduc.

L'armée impériale fut divisée en quatre colonnes principales. La première de droite était composée du corps du prince de Condé, renforcé d'un millier de chevaux; la seconde forte de

9 bataillons et 30 escadrons, était conduite par le prince de Furstemberg; la troisième de 13 bataillons et d'une forte division de cavalerie, avait pour chef Latour. Une colonne intermédiaire conduite par Meerfeld, devait lier la précédente par Fauerbach avec celle de gauche. Celle-ci composée de 10 bataillons et 15 escadrons, était conduite par Nauendorf.

Les deux premières colonnes devaient se borner à inquiéter l'aile gauche de Moreau, afin de l'empêcher d'en détacher beaucoup de monde; sa position depuis Schliengen jusqu'au Rhin étant trop forte pour qu'on pût espérer de l'aborder avec succès. Les deux autres avaient l'ordre d'attaquer vigoureusement le centre et de tourner l'aile droite s'il y avait possibilité.

Le temps était affreux : une pluie orageuse rendait la marche d'autant plus pénible, que le terrain, déjà détrempé par les pluies précédentes, permettait à peine de faire un pas. La cavalerie fut à peu près paralysée.

La droite se borne à des démonstrations.

Le corps du prince de Condé assemblé à Neubourg, se porta sur Steinstadt, dont il délogea les avant-postes républicains, et où il se maintint tout le jour, à la faveur d'une forte canonnade qui tint en échec la brigade de gauche de St.-Cyr commandée par Nansouty.

Le prince de Furstemberg réunit ses troupes à Muhlheim, et les forma sur les hauteurs en avant

de Schliengen, au milieu d'un feu d'artillerie très-animé auquel elles ripostèrent de leur mieux; mais le général Ambert, repoussa toutes leurs attaques contre ce village.

La colonne du général Latour se porta de Vogesheim à Feldberg. Sa droite repoussa les avant-postes de Duhesme dans les vignes qui s'étendent entre Feldberg et Schliengen, pendant que la gauche le chassa d'Eckenheim, passa le ravin et attaqua les hauteurs boisées qui sont au-delà. La nature du terrain favorisant la défense, les 21e légère et 31e de ligne, firent acheter cher aux Impériaux la possession de ces points. La droite après avoir délogé les Français des vignes, les força à se retirer derrière Liel; la gauche, ayant nettoyé la plus grande partie du bois, prit position sur leur flanc droit appuyé à Nieder-Eckenheim, et étendit sa gauche jusqu'à Fauerbach. Attaque de Latour au centre.

Le corps du général Nauendorf qui avait le plus de chemin à parcourir, se mit en marche, le 23, par Badenweiler pour s'emparer des hauteurs de Bürglen et de Feldberg, afin d'être en mesure d'aborder les républicains le lendemain de très-bonne heure. Un détachement de cette colonne se dirigea sur Sitzenkirch; une plus considérable conduite par Nauendorf en personne, attaqua les hauteurs escarpées, entre le ravin de ce village et celui de Kandern, défendues par la division Férino, et après s'en Nauendorf tourne la droite des Français.

être emparée, déboucha immédiatement au-dessus du bourg de Kandern. La 3e d'infanterie légère, les 56e et 89e de ligne, aux ordres des généraux Abatucci et Montrichard, se défendirent avec un grand courage; mais accablées par le nombre, elles furent obligées de céder le bourg et les premières positions, pour aller s'établir sur les hauteurs qui s'étendent en arrière jusqu'à la droite de Liel, où elles déployèrent une grande fermeté.

La colonne de Meerfeld, composée d'infanterie légère et de hussards, balaya les crêtes boisées et difficiles, à droite de Sitzenkirchen, et prit possession de tout le terrain entre ce village et Fauerbach; ce qui permit d'établir une communication avec la gauche du général Latour, à l'instant où les Français furent repoussés de Kandern. Quoique le corps de Nauendorf eût marché toute la nuit, les chemins à travers les montagnes étant presque impraticables, il ne put commencer sa véritable attaque qu'à deux heures après-midi, de sorte qu'il n'obtint les avantages dont on vient de parler qu'à la chute du jour. Un brouillard très-épais, suivi d'un gros orage qui dura jusqu'à nuit close, mit fin au combat.

Les Français repassent le Rhin.

Les colonnes autrichiennes passèrent la nuit sous les armes, comme si elles eussent été dans l'intention de renouveler l'attaque le lendemain:

un second combat paraissait inévitable; car les Français étaient toujours à même de défendre leur position principale tant qu'ils tenaient les hauteurs en arrière de Kandern, et le général Nauendorf n'avait pas de moyens suffisans pour pousser vivement ses succès. Cependant comme Moreau était déterminé à se retirer sur la rive gauche du Rhin, et n'avait reçu la bataille que pour donner le temps aux équipages de passer ce fleuve avant lui, il fit sa retraite dans la nuit, et alla prendre position à Haltingen, d'où il se retira par le pont d'Huningue durant la nuit et le lendemain matin 26. Ce mouvement se fit avec ordre, sans que les Autrichiens tentassent de l'inquiéter.

Observations sur cette retraite.

Ainsi finit cette retraite que d'une part on a trop vantée, et que de l'autre on a sans doute jugée avec trop de rigueur. L'armée du Rhin engagée en Bavière, tomba dans une position défavorable, par la retraite de Jourdan. Cette fausse position où elle s'était volontairement engagée après le départ de l'Archiduc, justifie assez le reproche encouru par Moreau, de n'avoir pas suivi la marche de ce prince sur Nuremberg, afin d'agir de concert avec l'armée de Sambre-et-Meuse; et lorsqu'après avoir négligé cette occasion de combattre le prince Charles avec des forces supérieures, la retraite de l'armée de Rhin-et-Moselle devint indispensable, elle n'eut

rien de si périlleux, ni de si étonnant qu'on puisse la mettre en parallèle avec celle de Xénophon, comme beaucoup d'écrivains l'ont tenté. Moreau n'avait sur sa droite aucune force ennemie capable de s'opposer à sa marche. Il eut à la vérité sur ses derrières de petits corps de partisans, et à la fin une assez forte division; mais dans un pays où les routes sont si nombreuses, toutes ne sauraient être bien gardées. Le système suivi par les Impériaux dans cette campagne, garantissait d'avance la réussite de cette retraite : ne sachant où frapper un coup décisif, il était présumable qu'ils manœuvreraient sur tous les chemins. Dans le fait, les 60 mille Français, qui se retiraient, ne rencontrèrent sur leurs communications que deux détachemens de chevau-légers, et le colonel d'Aspre, avec deux bataillons, au col de Neustadt, force incapable de leur disputer le passage.

Si l'Archiduc, après la victoire de Wurtzbourg et son arrivée sur la Lahn, eût marché droit sur Stuttgart, d'où il était à même de se diriger selon les circonstances sur Hechingen ou sur Ulm, et d'attirer, vers la fin de septembre, les corps de Nauendorf et de Petrasch, c'eût été tout différent : alors il eût pu disputer avec succès et à forces égales le passage des montagnes ou celui du Danube. D'un autre côté, si Latour avait gagné la hauteur du flanc gauche de Mo-

reau, en vue de prendre une part plus directe aux opérations de l'armée principale, et que Frœlich au contraire, eût appuyé aux débouchés du Vorarlberg et du Tyrol, en se bornant à faire harceler l'armée française en queue par quelques escadrons; il est incontestable que Moreau aurait été très-embarrassé, et que le directoire eût payé cher la faute de former deux armées indépendantes sur une même frontière. N'oublions cependant pas, qu'il eût été bien difficile à l'armée autrichienne, affaiblie par de nombreuses garnisons, par le départ du contingent saxon et la paix séparée de la Souabe et de la Bavière, de garder en même temps, les routes du Tyrol, celles d'Huningue, de Brisach, de Kehl, de Fort-Vauban et même de Dusseldorf. Il n'y eut pour consommer la ruine de l'armée républicaine qu'un seul instant propice, et comment le saisir, avec des forces répandues depuis la Lahn jusqu'au lac de Constance?

L'armée française recueillit une trop juste gloire des combats multipliés, qu'elle livra ou soutint, sans avoir besoin d'exagérer le merveilleux d'une campagne, où l'un de ses généraux fit briller quelques étincelles d'un génie, qui ne se développa que trois ou quatre ans plus tard.

En jugeant la retraite d'après ce qu'elle pouvait avoir de désastreux, la France dut se féliciter de voir revenir intacte, une armée qui s'était en-

fournée en Bavière, au moment où celle qu'elle devait soutenir était ramenée sur le Rhin. Mais les militaires qui jugeront cette opération sur la situation effective des forces opposées, et sur les obstacles réels qu'elle rencontra, trouveront qu'elle n'offrit rien d'extraordinaire, à l'exception de la bataille de Biberach, dont toutes les combinaisons sont dignes d'éloges. Le but que nous nous sommes proposé, nous a forcé de présenter ces opérations sous le rapport de l'art; nos sentimens pour les qualités personnelles du général Moreau sont assez connus pour qu'on ne puisse nous accuser de partialité.

Mouvemens sur la rive gauche du Rhin après le retour des armées françaises.

Aussitôt que Desaix eut passé le Rhin à Brisach, il porta une partie de ses divisions sur la Queich, afin de repousser les postes que les troupes du général Hotze avaient conservés vers Schweigenheim; Spire fut réoccupé et la tête de pont de Manheim même un instant menacée. Enfin on rétablit à la fin d'octobre la communication avec l'armée de Sambre-et-Meuse, qui, ayant reçu des renforts considérables de celle du nord, se trouvait en état de former des entreprises majeures.

Inaction de Beurnonville.

Beurnonville prit le commandement de cette armée le 24 septembre, en remplacement de Jourdan qui, abreuvé de dégoûts, avait donné sa démission. Le nouveau général en chef n'était pas dans le cas de suggérer au directoire

des vues capables de rétablir les affaires. Avec moins d'habitude de la guerre et de coup-d'œil que son prédécesseur, il joignait une irrésolution et une timidité désespérantes. Quoiqu'il ne tardât pas à réunir plus de 70 mille combattans, tous animés du désir de relever la gloire de l'armée de Sambre-et-Meuse un peu ternie par la retraite de Wurtzbourg, il se contenta de promettre merveilles dans ses proclamations. D'abord il feignit d'avoir trouvé l'armée dans un grand désordre, afin de prolonger le temps de sa réorganisation et d'en rehausser le mérite; puis, il prétexta le défaut de chaussure, d'habillement, d'approvisionnemens. Enfin lorsque le directoire lui eut tout accordé à souhait, il l'entretint durant trois mois entiers de ses craintes puériles, de ses projets chimériques.

Le général Werneck resté devant lui sur la rive droite du Rhin, avec 35 mille hommes, pour couvrir la ligne depuis le Necker jusqu'à la Sieg, encouragé par sa léthargie, ne craignit pas même de former des entreprises offensives. Les Français ayant profité de la marche victorieuse de leur armée, pour mettre le pont de Neuwied à l'abri d'insulte, les Autrichiens avaient le plus grand intérêt à ne pas leur laisser achever les travaux, et Kray les fit attaquer, les 20 et 21 octobre, pendant que des détachemens débarqués par la flottille de Williams, sur la rive gau-

che du Rhin, au-dessous de Bacharach, devaient inquiéter Coblentz et détruire les ponts de la Moselle. Ces tentatives échouèrent par leur peu d'ensemble; les Français étaient d'ailleurs en mesure de repousser les attaques avec des forces infiniment supérieures.

Vers la même époque, les divisions Bernadotte et Championnet se rassemblèrent sur la Nahe, et attaquèrent, le 27 octobre, les brigades Simbschen et Rosenberg qui la défendaient. Le passage de cette rivière fut forcé à Graulsheim, et les Autrichiens battus sur leur gauche, furent contraints à se replier sous Mayence. L'armée de Sambre-et-Meuse profita de ce succès pour s'étendre par sa droite du côté de Kayserslautern, afin de seconder la défensive pénible de l'armée du Rhin; la division Dumuy vint à cet effet prendre position dans les gorges d'Anveiler.

Le meilleur moyen de la favoriser eût été, ou de se réunir à elle, ou d'opérer une diversion en sa faveur, en effectuant un nouveau passage du Rhin à Neuwied et à Dusseldorf. Le général Werneck, dans l'état actuel de dispersion de ses forces, n'était pas en mesure de tenir sur la Lahn, et l'armée de Sambre-et-Meuse serait arrivée sans obstacles sur le Meyn, et peut-être jusqu'au Necker, pour peu que l'Archiduc tardât à marcher lui-même contre elle, ou du moins à faire des détachemens considérables pour ren-

forcer son lieutenant. Cette résolution vigoureuse fut négligée par Beurnonville; il consuma un temps précieux en tâtonnemens : Kehl et Huningue succombèrent, et le calme le plus profond succéda, durant quelques mois sur les bords du Rhin, à une campagne aussi active que pénible, où les deux partis éprouvèrent alternativement toutes les vicissitudes de la fortune.

CHAPITRE LXIV.

Le roi de Naples menace d'entrer dans les états romains. — Bonaparte lui en impose par sa fermeté. — Le cabinet de Vienne envoie le général Lauer en Italie, avec un nouveau projet pour débloquer Mantoue. — Wurmser veut se porter vers cette place par le Bas-Adige, et divise une seconde fois ses forces. — Bonaparte l'attaque dans son mouvement. — Combat de Roveredo. — Marche par les gorges de la Brenta. — Affaires de Bassano et de St.-Georges. — Wurmser, rejeté dans Mantoue, y est investi.

LES pertes essuyées par l'armée impériale aux combats de Lonato et de Castiglione, quelque grandes qu'elles fussent, n'avaient point été assez fortes pour la mettre hors d'état de tenir la campagne devant une armée affaiblie par ses propres succès. D'ailleurs, le Tyrol et l'Illyrie offraient au cabinet de Vienne des ressources incalculables. La première de ces provinces, surtout, n'était pas seulement importante par ses positions, qui facilitent, à chaque pas, à une armée inférieure en nombre, les moyens de tenir en

échec un adversaire victorieux. L'esprit militaire de ses habitans; l'attachement qu'ils ont pour leurs foyers; leur dévouement à la maison d'Autriche, qui leur a laissé de grands priviléges, étaient autant de motifs qui les portaient à prendre les armes pour la soutenir : et ces dispositions, jointes à la facilité de lever les milices illyriennes, assuraient aux armées impériales les moyens de se maintenir aux portes de l'Italie, en attendant qu'elles pussent reprendre l'offensive.

Retraite des Impériaux sur Trente.

A la suite des combats du Montebaldo, Wurmser avait eu d'abord l'intention de tenir à Alla; mais il ne s'y crut pas long-temps en sûreté : les attaques de St.-Hilaire contre la brigade du prince de Reuss, et l'enlèvement des postes de la Rocca d'Anfo et de Lodrone, sur la rive occidentale du lac de Garda, lui faisant craindre que l'intention des Français ne fût de se porter à Trente, il abandonna sa position avec 40 mille hommes, de peur d'être tourné par quelques bataillons.

L'armée impériale partit donc le 13 août pour s'établir autour de la capitale du Tyrol italien, dont elle couvrit toutes les avenues par des corps détachés : l'un, du côté de la Valteline et du Tonal; l'autre sur la Sarca; un troisième à Levico; l'avant-garde vers Roveredo : enfin, une brigade dut garder les passages de Reitty du côté de la

Souabe, où les progrès de l'armée de Rhin-et-Moselle menaçaient le Vorarlberg.

Ils se portent sur Roveredo.

L'armée impériale conserva ces positions jusqu'au 18 août, que Davidowich se porta de nouveau sur Roveredo, et Wukassowich sur San-Marco. Les milices tyroliennes, dont la force s'élevait à 7 ou 8 mille hommes, concoururent à l'occupation et à la défense de ces postes.

Il serait inutile de démontrer que ces mesures défensives, reposant sur le système de cordon, auraient exposé l'armée autrichienne à une défaite inévitable : aussi, furent-elles bientôt remplacées par un projet offensif, qui, à la vérité, ne fut ni mieux conçu, ni plus heureusement exécuté que le premier.

Nouveau plan d'opérations des Autrichiens

Le cabinet de Vienne, attachant la plus grande importance à la conservation de Mantoue, et ne sachant à quoi attribuer les revers de ses armées, avait cru les réparer en nommant le général du génie Lauer à l'emploi de chef d'état-major de Wurmser, et en le chargeant de nouvelles instructions pour délivrer cette place.

D'après ce nouveau plan, sur lequel reposait toutes les espérances de la cour, Davidowich devait rester en Tyrol, non-seulement avec toutes les milices du pays, mais aussi avec 20 mille hommes, répartis en quatre divisions, trop bizarrement placées pour qu'on n'indique pas leurs positions. Le général Græffer couvrait le Haut-Tyrol du

côté du Vorarlberg, avec 3,500 hommes; Laudon, avec près de 3 mille, se chargea d'observer les débouchés de la Valteline; la division du prince de Reuss, forte de 5,500, s'établit au nord du lac de Garda; enfin, les brigades Wukassowich et Sporck, réunies dans la vallée de Roveredo, formaient le corps de bataille d'environ 8,600 hommes.

A la vérité, ce corps considérable n'était pas condamné à une défensive absolue, puisqu'il devait seconder les entreprises du maréchal dans la plaine; mais sa coopération, comme on ne tardera pas à le voir, était telle, que ce dernier ne pouvait guère compter sur elle.

De son côté, Wurmser, avec les divisions Sebottendorf, Quasdanowich et Mezaros, fortes d'environ 26 mille hommes, devait descendre par les vallées de Sugana et de la Brenta à Bassano; s'emparer ensuite des ponts de Legnago, pour s'avancer de là sur Mantoue; tandis que Davidowich, en descendant l'Adige, déboucherait du Tyrol sur les derrières des républicains, dans le cas où ils porteraient leurs forces contre la gauche de l'armée impériale. On espérait, par ces manœuvres, les forcer à quitter la contrée entre l'Adige et le Mincio, et rétablir les communications avec Mantoue sans risquer de bataille. Ce projet, comme on le voit, était à peu près sem-

Wurmser se porte de Trente sur Bassano.

blable à celui que le maréchal avait formé un mois auparavant; il en avait tous les inconvéniens, sans offrir autant d'avantages : aussi, n'aurait-il pas mieux réussi, quand bien même les Français n'eussent pas arrêté son exécution dès le premier pas.

Projet du général français.

Bonaparte, instruit des progrès de Moreau, et ne pouvant connaître encore les revers essuyés depuis peu de jours par Jourdan, cherchait tous les moyens d'amener le dénouement de la lutte avec Wurmser. Son imagination ardente, encore enflammée par le directoire, se transportant alternativement des bouches de l'Isonzo, au sommet des Alpes tyroliennes, lui suggéra l'idée bizarre d'une incursion sur Trieste; il eût été jaloux de se lier aux armées du Rhin et de porter un coup sensible au commerce de l'Autriche, en ruinant le seul port qu'elle possédât; mais quel moyen de courir au fond de l'Adriatique, quand Wurmser et le gros de son armée, rassemblés autour de Trente, pourraient sans obstacle déboucher sur Mantoue? Pour faire cadrer de tels projets avec les instructions du directoire, il n'y avait qu'un bon parti : favoriser à la droite de l'armée du Rhin la prise de la capitale du Tyrol; décider les Autrichiens à évacuer ce pays, en les menaçant de les enfermer dans ses profondes vallées; puis se rabattre sur le Frioul, pour

jeter un corps sur Trieste si les événemens le permettaient : tel fut en effet le système du général français.

Menaces des Napolitains.

Dans ces entrefaites, la position de l'armée d'Italie se compliquait de plus en plus par les démonstrations hostiles des Napolitains. Ferdinand IV était parti pour Ponte-Corvo et Sora, d'où 20 mille hommes menaçaient d'entrer dans les états Romains, se flattant d'une alliance offensive avec le Pape, que celui-ci ne désavouait pas. L'Angleterre entretenait cette ardeur de tout son pouvoir, et n'était pas plus avare d'argent que de promesses d'agrandissement : Windham, l'un de ses plus habiles diplomates, partait de Florence pour aller offrir à Naples les subsides précédemment alloués au cabinet de Turin. Bonaparte, assez occupé de repousser Wurmser, ne pouvait contenir la cour des Deux-Siciles que par des menaces : il ne balança pas à lui signifier qu'il se dirigerait lui-même sur Naples avec 10 mille hommes, si les troupes du roi n'évacuaient à l'instant les états Romains. On le crut sur parole, dans un moment où il n'avait pas un bataillon disponible ; et le ministre Acton rabattit un peu de sa jactance.

Mesures pour l'invasion du Tyrol.

Loin de se laisser ralentir par ces contrariétés, Bonaparte ne sentit que plus vivement l'urgence de se débarrasser de Wurmser; et il fit tous les préparatifs pour y réussir. L'armée répu-

blicaine venait d'être réorganisée. Serrurier ayant remplacé Vaubois à Livourne, celui-ci prit le commandement des 11 mille combattans de l'aile gauche, cantonnés sur la rive occidentale du lac de Garda. La division Masséna, portée à 13 mille hommes, s'établit au centre; et Augereau forma la droite avec 9 mille. Sahuguet commanda les 10 mille hommes laissés devant Mantoue : on donna à Kilmaine deux bataillons et sa faible division de cavalerie, pour éclairer le Bas-Adige et défendre Vérone. Sauret avec les dépôts de l'armée, réunis à deux ou trois bataillons attendus incessamment des Alpes, devait maintenir la police à Brescia et sur les derrières. La fortune seconda à merveille le général français : car, à l'instant où il s'ébranla des hauteurs de Rivoli et des bords du lac de Garda pour envahir le Tyrol, le général autrichien, de son côté, partait de Trente pour descendre par la vallée de la Brenta, afin d'exécuter le projet de Lauer, dont nous avons déjà parlé.

Chances qu'elle présente.

Le plan de Bonaparte conçu avec habileté, semblait néanmoins audacieux : car son adversaire était à même de passer l'Adige, d'accabler le corps de blocus de Mantoue et de revenir sur l'armée d'observation. Pour le détourner de cette résolution, il fallait ne pas lui donner le temps de se reconnaître : or, l'unique moyen de réussir était de fondre sur Davidowich, et de le mettre

d'abord hors de combat. Le moindre retard eût donné aux Autrichiens le temps de frapper, dans les plaines de Mantoue, des coups plus accablans qu'il ne semblait possible de leur en porter dans les positions inexpugnables des environs de Trente.

L'exécution de ce projet dépendait donc de la combinaison et de la précision des mouvemens : il s'agissait surtout d'assurer la jonction de la division Vaubois, placée comme on sait à la gauche du lac de Garda. En la faisant revenir par Peschiera, on eût perdu plusieurs jours ; et, pour ne pas retarder l'opération, on lui ordonna de déboucher dans la vallée de l'Adige, par Riva et Torbole. Ce mouvement un peu étendu, exécuté par les deux rives du lac de Garda, eût été dans toute autre circonstance une faute grave ; mais, dans le fait, il n'offrit aucun danger, puisque Davidowich était incapable d'efforts vigoureux, avec un corps divisé en détachemens sur les deux rives de l'Adige. Il était évident que chacune des divisions Masséna et Vaubois serait assez forte pour chasser ces partis des vallées étroites où ils se trouvaient ; d'ailleurs, en combinant la marche simultanée de ces divisions, on devait compter qu'elles entreraient en action presqu'en même temps ; et dans la supposition que Wurmser eût été à portée de les combattre, il était possible qu'elles remportassent la victoire, en l'attaquant

de concert dans des gorges où le nombre ne décide pas toujours du succès. Enfin, la masse des forces autrichiennes était hors d'état de se placer entre les deux colonnes françaises, comme cela venait d'arriver un mois auparavant à celles de Wurmser : parce que le pays ne le permettait pas, et que cette masse se trouvait bien loin de là, en marche sur Bassano.

L'armée française s'ébranle pour se réunir à Mori.

On prit donc le parti de rassembler les divisions Vaubois et Masséna sur Serravalle, pour attaquer Davidowich, et de faire appuyer leur mouvement par celle d'Augereau. Les troupes de Masséna, formant le centre, passèrent l'Adige au pont de Polo, suivirent la grande route de Trente, et arrivèrent à Alla le 3 septembre. Augereau parti la veille de Vérone, se porta à droite sur les montagnes de Molare, entre Lugo et Rovere; afin d'observer l'ennemi vers Vicence et Bassano, et de pouvoir au besoin se lier aux opérations de Masséna : il emmena son artillerie de bataille, et laissa le reste dans la vallée de l'Adige ou à Vérone. Le général Vaubois, à l'extrême gauche, partit dans le même temps de Storo dans la vallée de la Chiese, avec 11 bataillons : son avant-garde, commandée par St.-Hilaire, culbuta l'ennemi au pont de la Sarca, et lui fit des prisonniers. Six autres bataillons embarqués à Salo, étaient destinés à le joindre à Torbole; mais on avait recommandé à Guyeux qui les commandait,

de ne les mettre à terre qu'après s'être assuré de la possibilité de le faire avec succès. Au pis aller, si cette brigade se trouvait assaillie, elle devait se rabattre par les rives orientales du lac sur Malsesena et la vallée de l'Adige, afin de se rallier au général en chef et aux troupes du centre.

Le 3 septembre, la tête de la colonne de Masséna ayant rencontré les avant-postes autrichiens à Alla, les culbuta successivement sur Serravalle et San-Marco. Là, sont des positions formidables sur les deux rives de l'Adige, et une partie du corps autrichien se trouvait précisément vers Canzano, à l'embranchement de la route par laquelle Vaubois devait opérer sa jonction. Les instructions de ce dernier lui prescrivant d'arriver le 4 vis-à-vis de Serravalle, il importait pour assurer sa réunion, de s'emparer sur-le-champ du village. Le général Pigeon s'en rendit maître à la suite d'un combat assez vif, où il fit 200 prisonniers.

Le 4, Masséna reçut l'ordre d'attaquer San-Marco, au moment où Vaubois arriverait sur l'Adige vers Mori. Augereau devait occuper les hauteurs qui longent la vallée d'Arsa, afin de prêter la main au premier s'il était nécessaire, de couvrir son flanc droit, et de causer des inquiétudes à l'ennemi sur Vicence. Pigeon, avec une partie de l'infanterie de Masséna, gagna les hauteurs à gauche de San-Marco : Sornet, avec Combat de San-Marco et Mori.

la 18e légère, attaqua les Autrichiens en tirailleurs : Victor, à la tête de la 18e de ligne, en colonnes serrées, perça par le grand chemin, à l'instant où Vaubois commençait l'attaque du camp de Mori, sur la rive droite de l'Adige.

La résistance de Wukassowich fut opiniâtre : après deux heures d'un combat qui fit honneur à sa faible troupe, elle évacua sa position. Bonaparte ayant envoyé l'ordre à la cavalerie de pousser vivement l'ennemi, le général Dubois chargea lui-même à la tête du 1er régiment de hussards, et fut frappé à mort en décidant l'affaire en faveur des républicains.

Prise de Roveredo.

Sur ces entrefaites, Davidowich, qui avait établi son corps de bataille dans la position de Calliano, ordonna à son lieutenant de se rallier à lui. Au moment où ce dernier commençait à effectuer sa retraite de Roveredo, le général Rampon passa avec la 32e entre cette ville et l'Adige; la brigade Victor pénétra au pas de charge dans la grande rue. Wukassowich, ainsi pressé par des forces supérieures, se replia en toute hâte, et essuya nécessairement quelques pertes. La division Vaubois, après avoir forcé le camp de Mori, poursuivait les Autrichiens avec chaleur sur la rive droite de l'Adige, vers une heure après-midi : Wukassowich, assailli de toutes parts, tenant tête à chaque défilé, exécutait sa retraite en assez bon ordre pour

une troupe qui combattait seule depuis trois jours; car on ne lui avait encore pris que trois pièces de canon, et quelques centaines de prisonniers.

Combat de Calliano.

Cependant, Masséna après avoir rallié ses brigades en avant de Roveredo, leur donna un moment de repos dont Bonaparte profita pour reconnaître les mouvemens des Impériaux. Si Wukassowich avait été battu pendant toute la journée, il venait d'opérer sa jonction avec Davidowich; dont les troupes, bien reposées, défendaient un poste presque inexpugnable. La position de Calliano, resserrée entre l'Adige et des montagnes à pic, est une gorge d'environ 40 toises de largeur, fermée par un village, un château et une forte muraille qui s'étend depuis la rivière jusqu'à la montagne : toute l'artillerie des Autrichiens battait ce défilé. Il n'y avait pas de temps à perdre; le général Dommartin reçut l'ordre de faire avancer huit pièces légères, pour battre la gorge d'écharpe. Pigeon passa avec quelques bataillons sur la droite; et 300 tirailleurs se jetèrent sur les bords de l'Adige, pour engager la fusillade. Protégées par ces dispositions, trois demi-brigades passèrent le défilé en colonne serrée par bataillon : les Impériaux, ébranlés par le feu nourri de l'artillerie et la hardiesse des tirailleurs, ne résistèrent pas au choc de ces colonnes : l'une gravit des rocs presque inaccessi-

bles et l'autre cotoya l'Adige. Davidowich, pressé en flanc et de front, céda l'entrée de la gorge. Ce pas rétrograde sema la terreur parmi les siens qui commencèrent à se retirer en désordre. La cavalerie française en profita pour l'aborder, et fut soutenue par l'infanterie. Ce corps se sauva jusqu'à Trente, laissant sur la route environ 3 mille blessés ou prisonniers.

Dans la nuit du 4 au 5, la division Vaubois passa l'Adige et fit sa jonction. Masséna se remit à la poursuite de l'ennemi, et entra dans Trente le 5 septembre à 8 heures du matin, après avoir échangé quelques coups de canon avec l'arrière-garde.

Le général français se jette sur Wurmser par les gorges de la Brenta.

A peine arrivé dans cette capitale du Tyrol italien, Bonaparte apprit qu'il n'avait eu à combattre que la moitié des forces ennemies, et que Wurmser s'était dirigé avec le reste sur Bassano. Son parti fut bientôt pris, et les dispositions faites à l'instant, pour se mettre à ses trousses par les gorges de la Brenta (1). Instruit néan-

(1) Bonaparte écrivait de Trente, le 6 septembre, au directoire: « Nous n'avons pas d'autre chose à faire, citoyens directeurs, » si nous voulons profiter de notre position actuelle, que de mar- » cher sur Trieste. Nous serons à Botzen dès l'instant que l'armée » du Rhin se sera avancée sur Inspruck; mais ce plan, que nous » adoptons, et qui était bon au mois de juin, ne vaut plus rien à la » fin de septembre : les neiges vont bientôt rétablir les barrières de » la nature. Le froid commence déjà à être vif; l'ennemi, qui l'a

moins que Davidowich avait pris une position retranchée derrière le Lavis, d'où il aurait pu inquiéter la marche projetée, le général en chef

» senti, s'est jeté sur la Brenta pour couvrir Trieste. Je marche » aujourd'hui le long de la Brenta, pour attaquer l'ennemi à Bassano, ou pour couper ses derrières, s'il fait un mouvement sur » Vérone. Vous sentez qu'il est impossible que je m'engage dans les » montagnes du Tyrol, lorsque toute l'armée ennemie est à Bassano et menace mon flanc et mes derrières. Arrivé à Bassano, je » bats l'ennemi : comment voulez-vous qu'alors je le pousse par-devant et que je cherche à lui enlever Trieste? Le jour où » j'aurai battu l'ennemi à Bassano, et où l'armée du Rhin sera à » Inspruck, les 4 mille hommes, débris de la division qui garde » Trente, se retireront par Brixen et Lientz, sur le Frioul : alors » la communication sera vraiment établie avec l'armée du Rhin, » et j'aurai acculé l'ennemi au-delà de Trieste, point essentiel où » se nourrit l'armée ennemie. Ensuite, selon la nature des circonstances, je me tiendrai à Trieste ou je retournerai sur l'Adige. » Après avoir détruit ce port, selon la nature des événemens, » je dicterai aux Vénitiens les lois que vous m'avez envoyées par » vos dernières instructions. *De là encore il sera facile, si les » renforts du général Châteauneuf-Randon arrivent, et si vous me » faites fournir* 10 *mille hommes de l'armée des Alpes, d'envoyer » une bonne armée jusqu'à Naples.* Enfin, citoyens directeurs, » voulez-vous cet hiver ne pas avoir la guerre au cœur de l'Italie? » portons-là dans le Frioul.

» L'armée du Rhin, occupant Inspruck, gardera mon flanc gauche : d'ici à un mois, les neiges et les glaces le feront pour elle, » et elle pourra retourner sur le Danube. Vous sentez mieux que » moi, sans doute, l'effet que fera la prise de Trieste sur Constantinople, sur la Hongrie et sur toute l'Italie. Au reste, citoyens » directeurs, le 22, je serai à Bassano. Si l'ennemi m'y attend, il » y aura une bataille qui décidera du sort de tout ce pays-ci; si » l'ennemi recule encore sur Trieste, je ferai ce que les circonstances militaires me feront paraître le plus convenable; mais j'at-

résolut d'abord de l'en chasser, vu que le succès de la première opération n'était certain qu'autant qu'on rejetterait l'ennemi loin de l'entrée de ces gorges. Il importait donc de profiter du temps où les trois divisions de l'armée se trouvaient encore ensemble, pour tenter ce coup de force. Bonaparte fit accélérer la marche de Vaubois, et se porta de sa personne à l'avant-garde, pour en diriger les attaques. Elle arriva à six heures du soir devant la position, qui était formidable; il fallait passer le Lavis sur un pont dont le débouché était fortement gardé : on se rappela Lodi; et ces obstacles, loin d'ébranler les soldats, les enflammèrent du plus bouillant courage; toutefois l'avant-garde fut repoussée. Mais bientôt la tête de la division étant arrivée, Bonaparte dispose une nouvelle attaque : le général Dallemagne passe le pont avec la 25e, sous le feu de l'ennemi, retranché dans le village; Murat traverse la rivière à gué, à la tête d'un détachement du 10e de chasseurs, portant des fantassins en croupe. Davidowich, ainsi menacé, se retire

---

» tendrai vos ordres pour savoir si je dois ou non me transporter
» sur Trieste.

» Je crois qu'il serait nécessaire de former à Milan trois bataillons de Milanais, qui serviraient à renforcer l'armée qui bloque
» Mantoue. Si vous adoptez le projet de se porter sur Trieste, je
» vous prie de me faire connaître de quelle manière vous entendez
» que je me conduise avec cette ville, dans le cas où l'on juge à
» propos de l'évacuer quelque temps après. »

avec précipitation sur Salurn et Neumarck, avec perte de 300 prisonniers.

La division Augereau, ayant rencontré pendant ce temps des difficultés insurmontables sur les hauteurs, redescendit dans la vallée de l'Adige, où elle reçut l'ordre de marcher sur Levico.

Wurmser instruit de la marche sur Trente, persiste à marcher sur Legnago.

Tandis que Bonaparte exécutait si heureusement le premier acte de son entreprise, en accablant la droite de l'ennemi, et qu'il préparait contre sa gauche un coup non moins terrible, Wurmser prenait des mesures qui devaient accélérer sa perte. Informé de la marche des Français sur Roveredo, il calcula, à sa manière lente et méthodique, les opérations que son adversaire exécuterait probablement contre Davidowich, et s'en tint à la résolution de marcher sur Mantoue; projet mal conçu dans le principe, et qui devenait encore plus dangereux depuis les échecs éprouvés par sa droite. Le 6 septembre, le général Mezaros, qui formait l'avant-garde, s'était avancé jusqu'à St.-Olmo au-delà de Vicence, et poussait des postes jusqu'à Montebello. Le Maréchal était encore à Bassano. Son entreprise, convenable en l'exécutant avec toute l'armée, était une faute grave dès qu'il n'y employait que deux divisions; car elle compromettait sa gauche à Bassano en cas d'attaque; et d'un autre côté, ce détachement de la moitié de l'armée deve-

nait inutile si les républicains portaient leurs forces ailleurs. Le seul parti convenable lorsqu'on apprit leurs manœuvres dans la vallée de l'Adige, était de rassembler l'armée sur-le-champ, soit à Bassano, soit dans le Tyrol, pour agir ensuite selon les circonstances; toute autre mesure était contraire aux principes. Wurmser crut, dit-on, se tirer d'embarras par un coup d'audace; mais l'audace que n'accompagnent pas de bonnes combinaisons, est ordinairement funeste; il en fit dans cette occasion une cruelle expérience.

Davidowich n'agit pas mieux en exécutant une retraite excentrique sur Neumarck; il eût dû se jeter avec 12 mille hommes dans la vallée de la Brenta, pour se rallier au Maréchal, laissant à Laudon, renforcé de 8 mille Tyroliens, le soin de couvrir l'Adige et la route du Brenner. Sans doute ses instructions auraient dû lui prescrire ce mouvement, qui eût donné à Wurmser une masse de 38 mille combattans à Bassano, contre les seules divisions de Masséna et d'Augereau, qui n'en comptaient pas 20 mille : car il ne faut pas se le dissimuler, le départ de Davidowich n'eût point dispensé le général français de laisser Vaubois vers Trente, pour mettre Vérone et la grande route de Mantoue à l'abri des tentatives de Laudon.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte avait adressé des proclamations menaçantes aux Tyroliens, en

vue de les intimider, et assigné à la division Vaubois une position d'observation sur le Lavis, pour contenir les débris de l'aile droite autrichienne, se rabattit par les gorges de la Brenta sur Bassano. La division Augereau s'était dirigée le 6 septembre de Levico sur Borgo di Val Sugana et Ospetaletto; la division Masséna avait pris la même direction depuis Trente : toutes deux continuèrent leur marche le lendemain au point du jour.

Un parti de trois bataillons de Croates, aux ordres du colonel Cavasini, qui couvrait la vallée de la Brenta au pas de Primolano, et entretenait la communication entre les deux ailes, ne s'attendait guère à être assailli aussi brusquement. Le 7 septembre au matin, l'avant-garde d'Augereau rencontra ce détachement dans le village de Primolano, la gauche appuyée à la Brenta, et la droite à des montagnes à pic. Le général français fait sur-le-champ ses dispositions; la 5e légère l'attaque en tirailleurs, la 4e de bataille marche droit à lui en colonne serrée. Le village est emporté, mais les Croates se rallient dans le fortin de Covolo, qui barre le chemin sur lequel il faut passer : la 5e se porte sur la gauche du fort, et engage une vive fusillade dans le temps que 2 ou 300 hommes de la 4e passent la Brenta et gagnent les hauteurs de droite sur les derrières des Croates. Après

Combat de Primolano.

une résistance assez vive, ils évacuèrent ce poste et cherchaient à effectuer leur retraite, lorsque le 5ᵉ de dragons et un détachement de chasseurs leur coupèrent la retraite et les forcèrent à mettre bas les armes. Les Français prirent, dans cette occasion, 12 à 1,500 hommes et 5 pièces de canon. La chute du jour et la fatigue des troupes décidèrent Bonaparte à bivouaquer à Cismone. Il se proposait de franchir le lendemain matin le reste des gorges de la Brenta.

Position de Wurmser à Bassano.

Cette marche rapide et inattendue de 20 lieues en deux jours, exécutée dans des défilés pénibles, hérissés de postes retranchés, déconcerta les Autrichiens. Ils avaient sans doute présumé que Bonaparte marcherait sur Inspruck; dans cette hypothèse même, il est difficile de concevoir pourquoi Wurmser resta à Bassano, et ne fila pas sur-le-champ vers Mantoue, comme il en avait eu le projet auparavant. Le Maréchal, au contraire, fit prendre position aux divisions Quasdanowich et Sebottendorf, sur un rideau en avant de Bassano, à deux mille pas de la Brenta, et parallèlement à cette rivière; le quartier-général était en ville, l'artillerie et les pontons sur la route de Citadella; trois bataillons furent poussés en avant-garde sur la rive droite de la Brenta à Campo-Lungo, et un corps de même force occupa Solagna. Ces dispositions, qui annonçaient évidemment le projet de recevoir une bataille,

ne s'accordaient guère avec le plan conçu par le général Lauer.

Le 8 septembre, à deux heures du matin, l'armée française se mit en marche : arrivée au débouché des gorges, près de Solagna, elle rencontra l'avant-garde dont on vient de parler. Augereau se porta sur la rive gauche de la Brenta avec sa division, à l'exception de la 4e demi-brigade, qui prit la rive droite, suivie par la division Masséna. Il était à peine sept heures du matin, quand le combat s'engagea. Forts de leur position, et encouragés par l'exemple de leur chef, les Impériaux tinrent quelque temps; ils furent néanmoins culbutés par la 5e légère et la 4e de ligne, et poursuivis l'épée dans les reins par des détachemens de cavalerie de Murat. Leurs avant-postes se jetèrent en partie sur le camp et en partie sur Bassano, où ils semèrent l'alarme et l'épouvante. Pour comble de malheur, les pontons et la réserve d'artillerie étant rentrés par un malentendu dans la ville, au lieu de se retirer par la route de Citadella, la confusion y fut au comble. Bonaparte l'attaque.

Dans ce moment, l'armée républicaine paraît devant Bassano. Augereau y entre par la gauche au pas de charge, tandis que Masséna, à la tête de la 4e, soutenue de sa division, se jette sur les pièces qui défendent le pont de la Brenta, et les enlève aux Impériaux consternés. L'artil-

8*

lerie prise, ses bataillons passent le pont, et se précipitent dans la ville, où ils pénètrent malgré les efforts de la réserve de grenadiers chargée de protéger la retraite du quartier-général. Wurmser se dirige sur Fonteniva, et y passe la Brenta : le corps de Quasdanowich, gagné par sa gauche, ne pouvant se replier sur Vicence, est contraint de se jeter avec perte dans le Frioul.

Les Français prirent, dans cette journée, environ 2 mille hommes, 5 drapeaux, 30 pièces de canon toutes attelées, un pareil nombre de caissons, 2 équipages de pont et plus de 200 fourgons portant une partie des bagages de l'armée impériale.

Wurmser culbuté sur Vicence se jette vers Legnago.

Wurmser, après avoir passé la Brenta, se dirigea vers Vicence, décidé enfin à se jeter dans Mantoue. On sait qu'il en avait eu le projet; mais pour avoir différé mal à propos son exécution, au lieu d'y voler en libérateur à la tête de 26 mille combattans, il vint y chercher un refuge avec environ 10 mille fantassins et 4 mille chevaux. La division Sebottendorf se trouvait à Vicence : Mezaros, de son côté, avait occupé Montebello, poussé des partis jusqu'auprès de Vérone, et détaché un bataillon pour s'emparer de Legnago, dont les généraux du génie Funck et Lauer prétendaient faire un bon poste avec tête de pont. Wurmser suivit de près ces

ɜrniers à Legnago avec le reste de son corps. ɜ général Ott, qui se trouvait à Montebello ec 5 bataillons et 9 escadrons, eut l'ordre de ..uvrir ce mouvement : il laissa une petite arrière-garde dans cette ville, et ne partit qu'à l'entrée de la nuit. La brigade Heister ferma la marche et se tint à la hauteur de Ott.

Dispositions de Bonaparte pour le cerner.

Bonaparte instruit à Bassano que Wurmser s'était jeté sur Vicence, compta pour peu les succès qu'il venait d'obtenir, et ne vit que ce qui lui restait à faire. Il y avait possibilité d'anéantir jusqu'aux derniers débris de cette armée, qui s'était flattée de lui arracher l'Italie; pouvait-il avoir égard à la fatigue de ses troupes, quand l'espoir de nouveaux triomphes doublait leurs forces?

Le 9 septembre, la division Masséna sortit de Vicence pour passer l'Adige à Ronco, sur un bac dont on s'était assuré. Celle d'Augereau se rendit à Padoue, où elle devait couper la retraite de l'ennemi sur Trieste : elle ramassa, chemin faisant, des bagages, avec 2 ou 300 hommes qui les escortaient, et bivouaqua le 10 à Montagnana. Les Autrichiens ne rencontrant ainsi aucun obstacle dans leur marche sur Legnago, y passèrent tranquillement l'Adige.

Cependant il devenait de plus en plus urgent de s'opposer au projet du Maréchal, et de ne pas se borner à le poursuivre : s'il parvenait à se

jeter dans Mantoue, son corps devait prolonger la défense de cette place et retenir long-temps encore l'armée victorieuse sur l'Adige (1); en le forçant, au contraire, d'accepter un nouveau combat en rase campagne, on était sûr de le battre complètement; et Mantoue livrée à ses propres forces, avec une garnison déjà fatiguée, sans espoir d'être ravitaillée, ne tarderait pas à se rendre. Bonaparte prit donc toutes les mesures possibles pour atteindre ce but. L'espace entre Legnago et Mantoue est coupé de prairies marécageuses, de canaux, de ruisseaux, dont les plus remarquables sont le Tartaro, le Tione et la Molinella, affluens du Pô. Il était clair qu'en détruisant leurs ponts et profitant des autres avantages du terrain, la division Sahuguet, qui bloquait Mantoue, pourrait, avec des détachemens inférieurs en nombre, arrêter la tête de colonne de Wurmser, et donner ainsi le temps à l'armée de l'atteindre, et de l'obliger

---

(1) S'il était si important d'empêcher Wurmser d'entrer à Mantoue, quelques personnes penseront peut-être qu'il manœuvra bien en cherchant à s'y jeter; ce serait une fausse conséquence. Il valait mieux rejeter les Autrichiens dans Mantoue et les y bloquer, que de leur laisser tenir la campagne en Tyrol avec 46 mille hommes; mais Wurmser battu et réduit à 10 mille hommes, pouvait être enveloppé, et alors il valait mieux le prendre en rase campagne, que de lui laisser l'asile d'une place forte où il pouvait prolonger sa résistance.

à combattre dans un terrain où sa cavalerie lui serait plus embarrassante qu'utile.

En conséquence, la division Masséna, qui venait en une marche forcée de Montebello à Ronco, reçut l'ordre de passer l'Adige durant la nuit, et de se porter de bonne heure, le lendemain, à Sanguinetto. L'objet de son mouvement était de couper la route de Porto-Legnago à Mantoue, et de placer le corps de Wurmser entre deux feux. Des ordres furent expédiés au général Sahuguet de détacher une brigade à Castellaro, de détruire tous les ponts de la Molinella et du Tione; enfin d'occuper Governolo, par où l'ennemi aurait pu s'échapper en laissant Sanguinetto sur sa droite. Ce corps arriva, par une marche forcée, au poste qui lui était assigné.

Masséna passe l'Adige. Combat de Cerea.

Le 10 au soir, Masséna réussit à passer l'Adige à Ronco, quoiqu'il n'eût, pour effectuer le passage, qu'un bac et de méchantes barques enlevées à l'ennemi. Augereau marcha de Padoue sur Porto-Legnago en s'éclairant à gauche avec soin, de peur que les Autrichiens ne se sauvassent par Castel-Baldo sur la direction de Venise et de Trieste.

Wurmser ne présumait pas que le même corps d'armée qui avait battu sa droite à Trente, et son centre à Bassano, le 5 et le 8 septembre, fût en mesure de lui couper la retraite de Porto-Legnago à Mantoue, après avoir passé l'Adige

dans des bateaux. Il fit donc séjourner ses troupes pour les remettre un peu, et se mit en route le 11 septembre pour gagner Mantoue, laissant 1,800 hommes à la garde de Legnago. La division Masséna, quoique excédée de fatigue, n'en exécuta pas moins l'ordre qu'elle avait reçu de se porter sur Sanguinetto. Malheureusement deux chemins mènent de Ronco à ce bourg; l'un est direct, l'autre, qui passe à gauche, longe l'Adige, et va rejoindre la route de Legnago à Mantoue. C'était le premier qu'il fallait prendre pour devancer plus sûrement l'ennemi; le guide choisit, au contraire, le dernier. Murat ayant donné à Cerea, avec quelques centaines de chasseurs, sur l'avant-garde du général Ott, culbuta plusieurs escadrons, mais ne tarda pas à être ramené. Alors Pigeon précipite la marche de son infanterie légère malgré sa lassitude, traverse le village au pas de course, et s'empare du pont sur lequel les Impériaux devaient passer. Si toute la division Masséna eût été là, c'en était fait du corps de Wurmser; mais elle était encore trop loin. Après un moment d'étonnement et d'hésitation, dont il revint en voyant la faiblesse du corps auquel il avait affaire, Ott, encouragé d'ailleurs par la prochaine arrivée de la colonne qui le suivait, attaqua l'avant-garde française, la chassa du village de Cerea, et reprit le pont. Vainement Bonaparte

s'y était porté au premier coup de canon qu'il avait entendu; il n'était plus temps, les Autrichiens avaient déjà filé. Quand on ne peut opposer une barrière d'airain à l'ennemi déterminé à se faire jour, il faut se résoudre à lui laisser le passage libre : le Général français ne se trouvant plus en mesure d'arrêter son adversaire, se contenta de rallier l'avant-garde, et de la ramener à moitié chemin de Ronco à Cerea ; elle ne dut son salut qu'à la valeur du 8e bataillon de grenadiers et au sang-froid de Victor.

Sahuguet ne peut arrêter Wurmser sur la Molinella.

Cependant le 12 septembre au matin, Masséna se remit en marche pour harceler Wurmser et l'attaquer en queue, tandis qu'il serait arrêté sur le Tartaro et le Tione par les troupes du blocus de Mantoue. La brigade Victor fut détachée pour compléter, sur la rive droite de l'Adige, l'investissement de Legnago, que la division Augereau formait depuis 24 heures sur la rive gauche. Masséna marcha toute la journée, et arriva à deux milles de Nogara, sans atteindre l'arrière-garde impériale; ce qui fit présumer qu'elle avait passé le Tartaro. Effectivement, les Autrichiens filèrent durant la nuit du 11 au 12 sur Mantoue, avec une telle rapidité, qu'ils entrèrent de bonne heure à Nogara. Le Maréchal, instruit ici que les ponts de la Molinella étaient détruits, et que Sahuguet l'attendait à Castellaro,

sentit qu'il ne fallait pas essayer de forcer ce poste, puisque dès la pointe du jour on s'était mis à sa poursuite, et que le moindre retard compromettrait sa colonne. Il ordonna donc à Ott de se porter, avec l'avant-garde, vis-à-vis de Castellaro, pour donner le change à Sahuguet, tandis que le reste des troupes filerait sur le pont de Villa-Impenta, qu'on avait négligé de couper. Ott devait ensuite se diriger sur le même point, et former l'arrière-garde.

Bonaparte s'était flatté que les obstacles opposés à l'ennemi par Sahuguet sur la Molinella, lui donneraient le temps d'arriver pendant qu'il serait aux prises; il ne lui pardonna jamais de l'avoir trompé dans ce calcul. Celui-ci avait encore aggravé sa faute en voulant la réparer. Informé que les Autrichiens passaient la Molinella à Villa-Impenta, sur la droite, il s'était borné à y envoyer quelques chasseurs pour les harceler et retarder leur marche; mais ces braves gens étaient en si petit nombre, qu'il les compromit en pure perte. Le général Charton, avec 300 hommes de la 12e légère, fut enveloppé par un régiment de cuirassiers, qui le sabra et fit déposer les armes à sa petite troupe.

Augereau prend Legnago.

Legnago capitula le 12, après quelques pourparlers; la garnison, forte de 1,670 combattans, déposa les armes le 13. Les Français trouvèrent

dans la place 22 pièces de campagne attelées, avec leurs caissons; ils délivrèrent 500 hommes, pris dans les combats précédens.

On voit, par le récit de ces événemens, que Bonaparte n'oublia rien de ce qu'il était possible de tenter pour investir Wurmser et le forcer à se rendre en rase campagne : ses divisions n'eurent pas une minute de repos, et les quatre jours qui suivirent l'affaire de Bassano furent, comme ceux qui l'avaient précédée, une série continuelle de combats et de marches forcées. Si le pont de Villa-Impenta avait été détruit, et que les guides eussent conduit les colonnes à Sanguinetto sans passer par Cerea, il est certain que le général autrichien n'aurait pas gagné Mantoue, parce que les troupes de Masséna, liées à celles du corps de blocus, eussent été plus que suffisantes pour lui en fermer le passage. Resserré entre l'Adige et l'armée française, privé de son pont de Legnago, dans l'impossibilité de se retirer sur Vérone, rejeté dans le marais formé par le Tartaro, il eût été réduit à la nécessité de capituler.

Wurmser réfugié sous Mantoue y est attaqué.

Le maréchal Wurmser ayant gagné Mantoue avec une cavalerie nombreuse et 8 mille hommes d'infanterie, il était probable qu'il chercherait à étendre son rayon d'activité, afin d'aider aux efforts que la cour allait faire pour le délivrer, et de ramasser toutes les subsistances, et notam-

ment les fourrages dont il aurait besoin. La présence d'un corps d'armée qui aurait eu Mantoue pour appui, bien que réduit à la défensive, gênait trop l'armée française pour qu'on ne cherchât pas à le rejeter dans ses murs. Bonaparte n'ignorait pas combien la position de cette ville est défavorable à une armée qui veut en déboucher, et une fois qu'il aurait forcé son adversaire à y rentrer, il était sûr de le cerner avec moins de monde que n'en renfermait la place. Ces considérations le déterminèrent à diriger toutes ses forces disponibles contre Wurmser.

Augereau se mit en marche le 13 septembre sur Mantoue, en passant par Governolo, débouché important sur le Bas-Pô et le Seraglio, dont il devait s'assurer, et où il avait ordre de ramasser les partis autrichiens jetés sur cette direction, et d'arrêter Wurmser lui-même dans le cas où il s'y porterait. Cette division devait se rabattre ensuite sur le faubourg St.-Georges. Masséna se dirigea au centre sur Castellaro. D'un autre côté, Sahuguet se porta sur la Favorite; après un combat assez vif, où il obtint d'abord quelques succès, les Autrichiens ayant renforcé leur gauche, l'obligèrent à se retirer en abandonnant trois pièces de canon qu'il avait prises.

Surprise du 14 sept.

Treize bataillons et 24 escadrons autrichiens campaient hors de la place. La cavalerie impériale, fière de son nombre, parcourait la cam-

pagne. Masséna voulant mettre un terme aux excursions de l'ennemi, chercha à le surprendre. Le 14 au matin, par un hasard assez heureux, les troupes légères autrichiennes, qui se gardent ordinairement avec tant de précautions, négligèrent cette fois le service. Les Français arrivèrent jusqu'au camp sans être aperçus : la surprise fut complète; l'infanterie faisait la soupe; elle n'eut pas le temps de courir aux armes; la cavalerie était au fourrage, à Mantoue. Tout semblait se réunir pour assurer aux Français une victoire complète; mais soit que l'avant-garde de Masséna ne fût pas suffisamment soutenue, soit qu'elle ne profitât pas avec assez d'impétuosité du premier moment de désordre et d'épouvante, les plus braves d'entre les officiers autrichiens rassemblèrent quelques bataillons et l'arrêtèrent. Dans le même instant le général Ott sortait de la place avec les escadrons qui revenaient du fourrage. La cavalerie impériale ne voyant que le danger, jeta ses trousses, et sans s'apercevoir qu'elle était à cheval sans selle, chargea les Français avec impétuosité. Ceux-ci ne purent résister à la violence du choc, et évacuèrent le camp en désordre. Masséna qui n'avait pas assez de forces sur ce point pour résister long-temps, eut peine à rallier ses troupes. Sans la bonne contenance du 20e de dragons, qu'amena fort à propos le

général Kilmaine, il eût éprouvé un échec sensible.

Affaires de St.-Georges et de la Favorite.

Ces combats qui, dans la réalité, n'étaient que des échauffourées, inspirèrent une confiance présomptueuse aux Autrichiens, et ce n'était pas un mal, puisqu'on désirait les engager à une affaire sérieuse hors de la place. L'arrivée de la division Augereau fournit bientôt l'occasion de le faire avec succès. (*Pl. XXIV.*)

Masséna avait pris, dans la nuit, une position rétrograde vers Due-Castelli. Le 15 au matin, les Autrichiens, enhardis par les succès de la veille, firent une sortie générale pour exécuter un grand fourrage. Ils occupaient la Favorite et St.-Georges; leur ligne appuyait sa droite à la route de Legnago vers Motella, et la gauche vers St.-Antoine, sur la route de Mantoue à Vérone; de nombreux escadrons couvraient leur front. L'armée française était en position comme il suit:

La division de blocus, aux ordres de Sahuguet, consistant en trois demi-brigades et six escadrons, formait la droite à cheval sur la route qui conduit de la citadelle à Roverbella; elle devait attaquer la Favorite, et faire face aux troupes de la garnison, qui s'appuyaient à la citadelle. La division Masséna, qui comptait six faibles demi-brigades et quelques escadrons, formait le centre à la hauteur de Due-Castelli; elle était telle-

ment masquée par les avant-postes, que l'ennemi croyait n'avoir affaire qu'au corps de blocus. La division Augereau, commandée provisoirement par le général Bon, et destinée à former la gauche, n'avait, comme la première, que trois demi-brigades et six escadrons. Après avoir laissé un poste à Governolo, elle marcha sur St.-Georges en longeant la rive gauche du Mincio par Formigosa, afin de tourner la droite de l'ennemi.

Le combat s'engagea vers midi par la division Augereau, qui repoussa les Autrichiens vers Castelletto. Dès que Wurmser fut instruit du mouvement de cette colonne qui menaçait sa droite, il crut que les démonstrations de Sabuguet, sur la gauche, n'étaient qu'accessoires, et que l'armée française débouchait du côté de Governolo; en conséquence, il dirigea son aile droite sur Tenca. Le combat commença à devenir plus vif sur ce point, et les Autrichiens y remportèrent des avantages, que l'apparition prochaine de la division Masséna sur le centre, devait bientôt changer en déroute. A l'instant où Lasalcette se portait avec vivacité entre la citadelle et la Favorite, Pigeon, qui avait passé par Villanova, tourna la plaine, où la cavalerie impériale aurait pu manœuvrer, et chercha à couper la communication entre la Favorite et St.-Georges. Ces mouvemens, en fixant l'attention des Autrichiens sur

leurs ailes, les engagèrent à dégarnir le centre. Bonaparte n'attendait que ce moment pour l'enfoncer. En effet, dès que la marche d'une partie des forces ennemies sur le général Bon fut prononcée, la division Masséna s'avança avec impétuosité. La 18e de ligne en colonne serrée, par divisions, marcha directement sur St.-Georges, conduite par Victor. La 32e, obéissant à l'intrépide Rampon, et soutenue par deux régimens de cavalerie aux ordres de Kilmaine, se dirigea à la droite pour rejeter les Autrichiens sur la brigade Pigeon; le reste de la division soutenait ces deux attaques.

Aussitôt que la droite des Autrichiens, qui pressait les troupes de Bon vers Tenca, entendit la violente canonnade du côté de St.-Georges, elle craignit, avec raison, de se trouver coupée par la prise de ce faubourg, et se retira en désordre. Bon reprit alors ses avantages, et suivit vivement l'ennemi. La 4e de ligne lui fit nombre de prisonniers. Dans cet intervalle, le corps qui couvrait St.-Georges avait été culbuté; la brigade Victor y était entrée pêle-mêle avec lui. Les Autrichiens, trouvant ce poste déjà occupé, se rejetèrent vers la citadelle. Sahuguet, qui aurait dû emporter la Favorite, ne l'ayant pas même attaquée, ne se trouva pas en mesure de s'opposer à la retraite de l'ennemi. Dès-lors, la droite de Masséna, en prise à des forces supérieures,

soutint un rude combat : la 32e, volant au point menacé, s'y montra digne de sa réputation ; elle repoussa les Autrichiens, mais ne put rien faire de plus, parce qu'elle n'avait pas assez de forces à leur opposer, et qu'ils étaient d'ailleurs protégés par le feu des remparts et par leur cavalerie : néanmoins ils essuyèrent des pertes considérables, plusieurs détachemens coupés furent pris. Bonaparte fit porter quelques escadrons au soutien de sa droite, mais il était trop tard; Wurmser venait déjà de rentrer dans la place. Ces deux journées furent coûteuses aux deux partis : les Autrichiens eurent 2 mille hommes hors de combat dans celle du 15. Le résultat en eût été décisif en faveur des Français, si la citadelle n'avait protégé la rentrée des corps ennemis. Les généraux Victor, St.-Hilaire, Bertin et Mayer y furent blessés.

Ce coup de vigueur termina les opérations contre l'armée de Wurmser. En lisant le récit de ces événemens, on ne saurait se dispenser de rendre hommage à l'habileté qui conçut ces entreprises, à l'audace qui les exécuta, et à l'activité qui en assura le succès.

Wurmser est resserré dans Mantoue.

A peine la garnison fut-elle reléguée dans Mantoue, que les Français fortifièrent St.-Georges et la Favorite; en sorte que le Maréchal fut dans l'impossibilité de déboucher de ces côtés; il resta cependant encore maître quelque temps

du Seraglio, district fertile situé entre le Bas-Mincio et le Pô. Les forces qu'il avait dans la place montaient à 24 ou 25 mille hommes, dont 5 mille de cavalerie; on y comprenait, il est vrai, une quantité de malades. Les fatigues, les privations, et plus encore l'air pestilentiel des lacs marécageux qui entourent Mantoue, en augmentèrent tellement le nombre, qu'à la fin du mois on comptait à peine 14 mille combattans : 9 mille hommes encombraient les hôpitaux, et le reste avait succombé.

Sorties fréquentes des Autrichiens

Des rapports officiels ont affirmé qu'après la bataille de St.-Georges, les Français cherchèrent à attirer Wurmser dans une seconde affaire, et que ce fut le motif pour lequel ils ne gardèrent pas le Seraglio, et conservèrent seulement le pont de Governolo. J'ignore si cette assertion est fondée; mais il est certain que si l'on avait eu des forces suffisantes pour investir complètement Mantoue, on aurait mieux fait d'occuper le Seraglio que de laisser à la garnison les moyens d'en retirer les bestiaux, les fourrages et le bois, et de prolonger ainsi sa résistance en augmentant ses approvisionnemens.

Le 21 septembre, les Autrichiens s'étant portés avec 1,500 hommes de cavalerie à Castelluccio, les grand'gardes se replièrent comme elles en avaient eu l'ordre; l'ennemi ne poussa pas plus loin. Le 23, les brigades Ott et Minckwitz attaquèrent

Governolo sur la rive droite du Mincio; à la suite d'une canonnade très-vive et de plusieurs charges d'infanterie, elles furent repoussées avec perte de 500 prisonniers et de plusieurs pièces de canon.

Kilmaine, commandant le corps de blocus, garda ses positions jusqu'au 29, dans l'attente que les Autrichiens, excités par l'envie de rassembler des fourrages, chercheraient à sortir; mais ils demeurèrent campés à la Chartreuse, devant la porte Pradella et près de la chapelle de la porte Cérese. Le général français ayant été renforcé quelques jours après, se porta en plusieurs colonnes sur ces deux camps, que la garnison évacua à son approche, après une fusillade d'arrière-garde.

Le 1er octobre on s'avança jusqu'aux portes de Pradella et de Cérese, et la citadelle fut bloquée. Un détachement de cavalerie autrichienne, qui en était sorti la veille, se trouva pris; un autre, qui avait passé le Pô à Borgoforte, avec des fusils pour armer les habitans, loin de trouver l'appui qu'il espérait, fut poursuivi par les gardes nationales de Reggio, investi dans le château de Monte-Chiarugolo, sur le territoire de Parme, et forcé de capituler. Plusieurs autres sorties, tentées successivement, attestaient à la fois l'activité du vieux maréchal et l'impuissance de ses troupes.

L'escalade dirigée contre le fort St.-Georges,

dans la nuit du 18, échoua de même complètement. Le reste du mois d'octobre s'écoula sans qu'il arrivât rien de remarquable : à cette époque, la garnison commença à manger des chevaux, et les maladies exerçaient de grands ravages. Tant de revers avaient anéanti deux belles armées; les événemens extraordinaires se pressaient, et la fin de cette mémorable campagne devait voir, ou l'humiliation de l'Autriche, ou l'expulsion des Français de la Péninsule Italique. Pour prévenir de plus grands désastres, le cabinet de Vienne sentit la nécessité de délivrer Wurmser, et donna tous ses soins à organiser la nouvelle armée chargée de cette tâche. Mais avant d'aller plus loin, il est indispensable de reporter nos regards sur l'intérieur de l'Italie.

CHAPITRE LXV.

Situation de l'intérieur de l'Italie.—Formation des républiques, à Reggio, Modène, Bologne et Ferrare. — Négociations infructueuses des Français avec Venise. —Débats avec le Pape. —Paix définitive avec Naples. — Mort du roi de Sardaigne. — Négociations de Poussielgue avec son successeur, et de Faypoult avec Gênes. — Les Anglais s'emparent de l'île d'Elbe, puis évacuent la Corse. — Efforts de l'Autriche pour sauver Wurmser. — Bataille d'Arcole.

Projet des Français pour régénérer une partie de l'Italie.

La Lombardie, conquise à Montenotte et à Lodi, venait de l'être une seconde fois d'une manière plus glorieuse à Lonato, Castiglione et Bassano; mais, pour la conserver, il fallait y poser les bases d'une puissance nationale. L'honneur de parcourir des provinces les armes à la main; cette stérile gloire de livrer des batailles pour le seul plaisir de les gagner; cette manie des conquêtes, qui conduisit Bonaparte à sa perte, ne paraissait pas alors sa passion dominante : son ambition, à cette époque, semblait aspirer à un but plus noble et plus loua-

ble. Arracher la belle Italie au joug monacal, et au système de féodalité qui l'avait divisée en vingt principautés, de mœurs, d'institutions et d'intérêts divers : les réunir en deux ou trois corps de nation, et leur rendre toutes les sources de prospérité et de grandeur; telle fut, dit-on, sa première pensée.

Les principes de liberté et d'égalité civile, proclamés avec tant de solennité à la fin du 18e siècle, sujet ou prétexte de cette malheureuse guerre, et dont la nation française se servait comme d'un levier pour ébranler les puissances liguées contre elle, avaient exagéré aux petits princes, aux grands propriétaires de droits féodaux et à leurs adhérens, les dangers d'une invasion des républicains. Cette crainte les jeta aveuglément dans le parti de l'Autriche : et s'il était naturel qu'ils s'attachassent à la cause d'un gouvernement dont les institutions protégeaient un état de choses qui flattait leur ambition; il ne l'était pas moins que les Français cherchassent un contre-poids à leur influence, en intéressant à leur succès la classe nombreuse des savans, des négocians, des petits propriétaires, enfin de tous les hommes voués aux professions industrielles et mécaniques, par l'espoir de leur faire obtenir la jouissance des droits qu'ils convoitaient avec raison.

Les dispositions des habitans des villes favori-

saient autant l'exécution des vues de Bonaparte, que l'esprit des habitans des campagnes lui était alors contraire. Ces derniers, plongés dans la plus profonde ignorance, imbus des préjugés qui leur faisaient regarder avec respect le joug qu'appesantissaient sur eux les nobles et les prêtres, virent proclamer avec défiance l'abolition des dîmes et des droits féodaux. Mais, après la dispersion des premiers rassemblemens et la punition de leurs chefs, ils s'accoutumèrent bientôt à un ordre de choses qui leur promettait un meilleur avenir.

Premiers germes de révolution en Lombardie.

Ce fut dans la Lombardie qu'on chercha à semer les premiers germes de cet esprit national, sur lequel on fondait l'espoir de régénérer les Italiens de nos jours. Cette province, si célèbre par les discordes civiles qui la déchirèrent pendant deux siècles sous ses ducs; et qui depuis avait été successivement la proie des Français, des Espagnols et des Allemands; naguère encore sous la puissance de la maison d'Autriche, dont elle supportait impatiemment la domination, parce que son gouvernement heurtait les mœurs et le caractère de la nation italienne; cette province, dis-je, conçut l'espoir de recouvrer son indépendance sous la protection des armes républicaines. Bonaparte, comptant trouver assez d'énergie dans les Milanais pour entraîner par leur exemple les

peuples voisins, n'hésita pas à fomenter cet esprit d'insurrection, en leur promettant son appui. C'en était assez : bientôt tous les pays situés sur les deux rives du Pô, partagèrent les vœux des démocrates Lombards.

Avantages politiques de créer une nouvelle puissance.

La création de nouveaux états en Italie était une idée heureuse, dont le but immédiat était de diminuer d'une manière sensible la masse de résistance qu'opposait l'Autriche dans cette guerre. En effet, on la privait des ressources qu'on ménageait aux Français, au milieu des chances incertaines de cette lutte. En jugeant l'opération sous un point de vue plus éloigné, dans la supposition qu'on parvînt à faire reconnaître à la paix l'indépendance de ces républiques, la France devait gagner en puissance relative, ce qu'aurait perdu l'Autriche en force effective; car le besoin de leur propre conservation attachait toujours ces nouveaux états, à ceux dont les armes victorieuses protégeaient leur berceau.

Les tristes résultats des expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier, avaient fait passer en proverbe, que l'Italie était le tombeau des Français. S'il paraissait glorieux de prouver, qu'une armée bien commandée élève des trophées là où d'autres mal conduites ont trouvé leur tombeau, il ne l'était pas moins de montrer que les conquêtes les plus difficiles parviennent à se consolider quand elles ne froissent ni l'hon-

neur ni l'intérêt d'une nation. Bonaparte résolut donc de faire, en face de l'Europe, l'application de ces deux grandes vérités.

Les derniers événemens militaires venaient de lui prouver l'efficacité des moyens de rigueur et de conciliation qu'il avait su employer tour à tour : les succès de Wurmser, qui deux mois plus tôt eussent allumé la guerre civile en Italie, n'y causèrent qu'une légère agitation : les nouvelles absurdes répandues par les émissaires de l'Autriche, relevèrent les espérances de ses partisans, comprimèrent l'élan révolutionnaire de la multitude, mais n'eurent pas d'autres suites.

Il importait de donner à l'Italie régénérée un gouvernement fort, bien plus que des institutions trop démocratiques : mais Bonaparte obligé de le mettre en harmonie avec le régime en vigueur dans sa patrie, n'avait d'influence que sur le fond de la révolution à opérer, sans pouvoir s'immiscer dans les détails de l'administration, réservés aux commissaires du directoire. Cependant, on voit avec quel art il conduisit cette opération délicate : il glissa sur les réformes du clergé, ne voulant pas s'attirer pour ennemie la foule ignorante qui suivait aveuglément ses impulsions : en proclamant l'égalité des personnes, il n'exclut aucun noble des fonctions civiles ou administratives : et donna par là, à la noblesse, l'assurance de conserver par des charges et des dignités,

la considération et le respect dont elle était si jalouse. La révolution de l'Italie, dans laquelle on ne remarque pas de secousse violente, fut aussi sans réaction; et, malgré la vivacité naturelle des Italiens, elle fut exempte des horreurs qui souillèrent celle de France.

Révolution de Reggio.

Le peuple de Reggio embrassa avec chaleur les nouvelles doctrines; et, comme on pouvait plus aisément proclamer son indépendance sans craindre d'alarmer l'Autriche, ce fut là qu'on plaça désormais le foyer de la propagande.

A l'entrée de l'armée en Italie, le duché de Modène était gouverné par Hercule III, prince faible, sans enfans, et indigne sous tous les rapports du nom qu'il portait. Comme il avait épousé une princesse de la maison impériale, à sa mort le duché devait passer à l'archiduc Ferdinand. Sa passion dominante était l'avarice : toutes ses vues tendaient à grossir un trésor dans lequel on comptait déjà une vingtaine de millions, indépendamment des capitaux considérables, placés dans des banques étrangères. Ces levées d'argent, dans un pays peu étendu, n'avaient eu lieu qu'au détriment du peuple : aussi, son administration était-elle généralement détestée.

Le duc s'enfuit, comme nous l'avons dit, à l'approche de l'armée française; laissant le timon des affaires à un conseil de régence, et emportant avec lui ses trésors, qu'il mettait au-dessus

de sa couronne et de l'amour de son peuple. Ses sujets avaient de justes motifs de mécontentement : ceux de Reggio en particulier, regardèrent et reçurent les Français comme des libérateurs. Après une fermentation de quelques semaines, fomentée selon toute apparence par quelques agens secrets de Salicetti et de Garreau, l'orage éclata le 26 août. Les habitans de Reggio prirent les armes, chassèrent les employés du duc de Modène, créèrent une municipalité, et se mirent sous la protection de l'armée française.

D'un autre côté, par l'armistice conclu avec le Pape, Sa Sainteté avait cédé les légations de Bologne et de Ferrare. Le général en chef avait confié le gouvernement de chacun de ces petits états à un conseil provisoire, qui devait chercher à leur donner une constitution sage, adaptée à leur situation et à leurs mœurs. Ces premiers actes d'une indépendance politique, avantageuse et honorable, avaient gagné presque tous les cœurs de la contrée. Aussitôt que l'événement de Reggio fut connu, des députés des légations vinrent féliciter cette ville, et lui offrir une alliance. *Ses relations avec Bologne.*

Sur ces entrefaites, la régence du duché de Modène, alarmée sans doute de ce mouvement, se mit en devoir de le comprimer, ou du moins de se défendre, et arma les remparts de la capi- *Révolution à Modène.*

tale. Le général français ne désirait qu'un prétexte pour substituer à une administration ennemie, un conseil populaire qui lui gagnât insensiblement l'esprit des habitans, et les liât ainsi peu à peu à la cause française. Il dirigea donc des détachemens sur Modène; et, après avoir signifié la rupture d'un armistice dont on arguait la violation, ils y entrèrent le 9 octobre. La régence fut destituée, et remplacée au nom de la république française, par un comité de gouvernement, qui lui prêta serment de fidélité.

Réunion de Bologne et Ferrare.

Les germes d'une seconde puissance auxiliaire au centre de l'Italie, adroitement semés, ne pouvaient manquer de fructifier : Bologne et Ferrare se réunirent, et nommèrent un comité de gouvernement. Chacune de ces villes travailla d'abord à une régénération particulière, contraire sans doute à l'intérêt général, mais inévitable dans le début.

Le comité de gouvernement signala ses premières séances par la formation des gardes nationales : institution précieuse, qui donnait une force auxiliaire d'autant plus utile, que, sans agir, elle en imposait aux mécontens. Ainsi, des provinces dont le mauvais esprit eût exigé des garnisons françaises, allaient bientôt rendre toutes ces troupes disponibles, se soutenir par elles-mêmes, et renforcer peut-être l'armée active de quelques légions soldées.

Organisation des légions lombardes et polonaises.

La révolution marchait, en Lombardie, avec plus de lenteur. Les charges de la guerre étaient trop lourdes, pour ne pas nuire dans l'esprit d'un peuple intéressé : cependant la prise du château de Milan, et la déroute de cette armée que l'on s'attendait à chaque instant voir arriver triomphante, ayant consterné les ennemis de la France, le parti de l'indépendance grossit de jour en jour. L'opinion publique, travaillée par mille ressorts que les commissaires républicains mettaient adroitement en jeu, se prononça avec plus d'énergie : déjà, des adresses présentées à l'administration générale, sollicitaient de lever quelques corps de troupes soldées.

Cependant la prudence conseillait de ne rien presser dans l'organisation des provinces appartenant à la maison d'Autriche, avant de savoir s'il serait possible d'en obtenir la cession par le traité de paix. Le directoire et le général en chef affectèrent donc une grande modération, en n'autorisant que des institutions provisoires et la levée de légions de police, pour le maintien de la tranquillité intérieure : le colonel Lahoz, chargé d'organiser ces bataillons, les recruta particulièrement de prisonniers autrichiens qui, plus tard, formèrent le noyau des légions polonaises.

Ces mesures étaient d'autant plus prudentes, État

politique du reste de l'Italie.

que les affaires du reste de l'Italie présentaient un aspect peu rassurant. Les négociations avec Naples traînaient en longueur : la politique du Piémont flottait incertaine : les environs de Gênes s'agitaient; et le sénat, obsédé, dit-on, des réquisitions de Faypoult, ne restait pas étranger aux troubles des fiefs impériaux. Le Pape, revenu de sa terreur, ne songeait plus à la paix.

Venise, surtout, pouvait, en se déclarant contre les républicains, donner une tournure fâcheuse à la guerre. En foulant son territoire à Brescia et Vérone, le général Bonaparte n'avait fait qu'user de représailles, pour le passage livré aux Autrichiens à Peschiera. Toutefois, cette violation de la neutralité semblait devoir multiplier les embarras de l'armée victorieuse. Heureusement pour elle, que la république, qui jadis avait bravé l'empire ottoman et confondu la ligue de Cambrai, abatardie aujourd'hui par deux siècles de repos, n'était plus capable d'efforts vigoureux. Persuadée qu'elle échapperait à tous les dangers, en usant de la même faiblesse envers les deux partis, elle comptait détourner la guerre par des concessions successives à chacun d'eux. Son sénat, imbu de maximes surannées, ne sut faire ni la paix, ni la guerre, et mécontenta l'Autriche comme la France, par des demi-mesures qui répondaient peu à l'attente de

l'une et de l'autre. Bien que les patriciens ne dissimulassent point la haine qu'ils portaient à la France, et qu'ils redoutassent l'ascendant qu'elle prenait en Lombardie; ils ne voyaient pas l'éminence du péril auquel ils allaient être exposés, et ne comprenaient pas qu'une république démocratique de 30 millions d'hommes, ne pouvait s'allier à l'oligarchie repoussante du sénat vénitien, à moins d'exiger de celui-ci le sacrifice de son indépendance. Pourtant, il fallait s'allier à elle ou à l'Autriche, si l'on voulait intéresser l'une des deux à la conservation d'une puissance caduque.

Efforts des Français pour s'allier avec Venise.

Nous aurons occasion de nous étendre plus amplement sur ce sujet : il suffit d'indiquer actuellement que Bonaparte et le directoire, tremblant de réveiller le lion de St.-Marc, cherchaient, par des propositions habilement motivées, à s'attacher la vieille république, dont le plus léger effort, dans la situation actuelle des affaires, était capable de faire pencher la balance du côté de leurs ennemis. En effet, qui répondait que le Doge actuel, jaloux d'imiter les Morosini, les Dandolo et les Alviane, ne se mît à la tête de 20 mille hommes; et n'aidât puissamment les Impériaux à expulser d'Italie cette poignée de braves qui venait soulever tant d'intérêts divers? Cette simple résolution n'eût-elle pas décidé du sort de Mantoue;

encouragé le roi de Naples, et ranimé celui de Sardaigne, dont le pays, foulé par une triple ligne d'étapes, était exaspéré au plus haut degré? Déterminer le sénat ombrageux à se jeter franchement dans les bras de la France, en lui peignant tour à tour les dangers dont le menaçaient, d'un côté la propagande, et de l'autre l'ambition de l'Autriche : l'endormir du moins par des promesses; prolonger sa léthargie par des protestations d'amitié, jusqu'à ce qu'on vît le moment de l'abattre par une révolution populaire; tels étaient les moyens les plus sûrs à adopter, et que Bonaparte mit effectivement en jeu pour arriver à ses fins.

Le résultat ne répondit point à ses premières espérances. En vain le ministre Lallement épuisa tous les argumens d'une politique prévoyante et rusée : ni la proposition d'une quadruple alliance avec la Porte, l'Espagne et Naples; ni la crainte des empiétemens de voisins redoutables, ou de la dépendance de l'Autriche et de l'Angleterre, ne purent ébranler l'impassible politique d'un corps déjà frappé d'atonie dans toutes ses parties constitutives. Confiant en sa propre faiblesse, il fallut toutes les instances de quelques hommes prépondérans, parmi lesquels on distinguait le grand procurateur Pesaro, pour déterminer le sénat à ordonner la levée des milices esclavones, et l'armement d'une flotille pour la défense

des Lagunes : mesures de sûreté intérieure, dont nulle puissance n'avait droit de se plaindre, mais qui ne laissèrent pas de causer quelques inquiétudes à la France.

La coincidence de ces armemens avec le refus du Pape de signer la paix, et l'arrivée à Rome du marquis del Vasto, chargé par le roi de Naples de conclure une alliance offensive et défensive entre les deux états, fit présumer à Bonaparte qu'une ligue italienne lui tomberait incessamment sur les bras, si le directoire ne se hâtait d'en finir avec Naples. Il le pressa donc de lui accorder la paix à tout prix, pensant que c'était le seul moyen d'en imposer au reste de la Péninsule.

Débats avec Rome.

Bien que Pie VI protestât sans cesse de son amour pour la paix, il était trop enclin à partager la haine que les cardinaux et le secrétaire d'état vouaient aux maximes démocratiques, et trop ulcéré de la dureté des conditions qu'on lui imposait, pour ne pas traîner les négociations en longueur, dans l'espoir de trouver tôt ou tard l'occasion de les rompre avec éclat.

Les premiers succès de Wurmser, et le déblocus momentané de Mantoue, avaient ranimé toutes les espérances du gouvernement pontifical : il compta même tellement sur ces succès passagers, qu'il chargea le prélat Lagreca de chercher à reprendre Ferrare; et réussit, sous

différens prétextes, à éluder les articles de l'armistice. On était convenu qu'il n'enverrait point d'ecclésiastique pour traiter définitivement de la paix : au mépris de cette clause, il avait envoyé à Paris les prélats Petrarchi et Vangelisti. Une pareille obstination étant de nature à détruire toute confiance, le gouvernement français crut de sa dignité de ne pas la souffrir, et ces deux agens reçurent l'ordre de quitter Paris dans les 24 heures. D'un autre côté, les nonces et les légats de la Marche d'Ancône et de la Romagne se conduisaient en ennemis déclarés de l'armée française. Enfin, le St.-Siége négociait une alliance plus étroite avec le cabinet de Vienne.

Le général en chef, instruit de ces dispositions malveillantes, se préparait à y mettre fin, lorsque les opérations des armées impériales le forcèrent à dissimuler son ressentiment, et à tourner toute son attention vers l'Adige.

Le Pape, après le renvoi de ses agens, chercha, il est vrai, à renouer des négociations à Florence. Le prélat Galeppi, le dominicain Soldati, et le chevalier d'Azzara, ambassadeur d'Espagne, qui venait d'être médiateur de l'armistice si mal observé, se présentèrent aux commissaires Salicetti et Garreau; mais il ne fut pas possible de s'entendre. Ceux-ci exigeaient que le Pape retirât et déclarât nuls les brefs et les mandemens publiés contre la France depuis la révo-

lution; qu'il fermât ses ports aux Anglais; qu'il fît réparation du meurtre de Basseville. Poussant même l'inflexibilité jusqu'au dernier degré, ils présentèrent aux plénipotentiaires du Pape, un traité en soixante-quatre articles; déclarant qu'il fallait l'adopter ou le rejeter tel qu'il était, attendu qu'ils ne se trouvaient point autorisés à entrer en discussion. Cette méthode tout-à-fait insolite, même dans la diplomatie révolutionnaire de 1793, produisit un mauvais effet.

Galeppi retourna à Rome. Les conditions qu'il apportait parurent trop dures. Les succès des Autrichiens enivraient tous les esprits; on crut à la prochaine délivrance de l'Italie. Le gouvernement pontifical ne rejeta pas seulement les propositions qui lui étaient soumises; mais il passa subitement aux préparatifs hostiles. L'armistice fut regardé comme nul : l'argent destiné à payer les contributions rétrograda; et l'on fit, dans les Etats ecclésiastiques, de nouveaux armemens.

Les neuvaines, les prières, les processions, les bulles, tout ce qui pouvait, en un mot, enflammer la haine d'une multitude ignorante et superstitieuse, fut mis en usage pour activer le recrutement de l'armée papale. Mais ces moyens, si puissans encore au 15e siècle, avaient perdu toute leur magie : la foule se contenta de faire des voeux et des prières pour le succès d'une guerre aussi juste. Quelques princes, par la

crainte de perdre leurs priviléges, ne s'en tinrent pas là : le connétable Colonne leva un régiment d'infanterie : le prince Giustiniani en offrit un de cavalerie. Mais il n'y avait pas de quoi former une armée; à peine mit-on sur pied 8 mille hommes : on se flattait, à la vérité, que Naples en fournirait 30 mille.

Cependant le chevalier d'Azzara, interposant la médiation de l'Espagne, parvint à retarder l'explosion, et rendit, dans ces circonstances pénibles, des services éminens. L'envoyé de France Cacault, de son côté, contribua par sa contenance impassible à éviter une rupture ouverte qui, à cette époque, eût pu avoir les plus funestes résultats (1).

---

(1) Cacault écrivait à Bonaparte, de Rome, le 17 octobre 1796 :

« Il y a une chose désespérante ici pour la négociation. Le secrétaire d'état n'a que peu de crédit; en sorte qu'après l'avoir » persuadé, on n'aurait encore rien gagné.

» La volonté du Pape, vieillard de 80 ans, dépend des intrigans » qui l'environnent, et change suivant leurs intérêts. Ce sont les » partis de Vienne, de Naples, et l'argent de l'Angleterre, qui ont » l'ascendant à cette cour. De plus, le Pape n'oserait prendre un » parti, sans assembler les cardinaux en congrégation. Ces hommes, la plupart étrangers à tous les intérêts de l'état, décident » en corps, sans qu'aucun soit responsable de rien. Cette ancienne » politique du Vatican, si célèbre autrefois, est tombée en enfance; et l'administration intérieure de l'état est également dans » une confusion extrême.

» Il paraît à la cour de Naples et à celle de Rome, qu'un traité

Ces inquiétudes furent enfin heureusement dissipées, par le traité définitif signé le 10 octobre à Paris, entre la république française et la cour des Deux-Siciles. Les conditions en étaient bien douces, en comparaison de celles imposées au Pape et au Piémont. On peut attribuer sans doute cette modération, au grand éloignement du royaume de Naples, à la difficulté d'y porter la guerre, et surtout à l'urgence de se débarrasser d'un ennemi dont l'armée seule surpassait en nombre celle de Bonaparte. En cas de guerre, les Napolitains pouvaient soutenir Rome, se renforcer de ses troupes, s'avancer jusque sur le Pô, et mettre encore en problème la conquête de l'Italie. Mais si l'on parvenait à les lier, plus d'inquiétude à l'égard de la Lombardie; Rome restait abandonnée à ses propres forces, et rien n'entravait le cours ultérieur des opérations militaires. Paix définitive avec Naples.

Le directoire, cédant enfin aux sollicitations

» par lequel elles s'obligeraient à admettre les Français avec des » privilèges, à ouvrir les prisons à leurs sujets détenus pour opinions politiques, et à renoncer à la persécution de ce qu'on appelle les Jacobins, leur ferait perdre tous moyens d'autorité et » de sûreté.....

» Le sombre esprit de la tyrannie est plus fort que les sentimens » du véritable intérêt. La peur que le despotisme a d'être méprisé, » est plus grande que celle que vos armées peuvent lui inspirer.... »

de Bonaparte, appuyées par Carnot, rabattit de ses prétentions pour faciliter le traité. Ses stipulations n'engagèrent donc la cour de Naples qu'à rester neutre; à rechercher les auteurs des délits commis en 1793; à promettre à la France un traité de commerce d'une réciprocité avantageuse; enfin, à reconnaître la république batave, et à renouer avec elle ses anciennes relations.

Affaires de Piémont.

Si la paix définitive, conclue avec Ferdinand le 10 octobre, débarrassait d'un voisin doublement dangereux par sa puissance et sa situation géographique; d'un autre côté la mort du roi de Sardaigne, survenue au milieu de ce mois, pouvait amener un changement fâcheux dans la politique de la cour de Turin. Bien que le nouveau roi eût contribué à la décider à la paix, et qu'il eût accueilli favorablement les propositions faites en dernier lieu par Poussielgue; il y mettait pour condition qu'on lui cédât la Lombardie, et le directoire se refusait obstinément à tout arrangement de cette nature (1). Dès-lors, il devenait à craindre que ce prince, jaloux de signaler son

(1) Le motif allégué par le directoire était spécieux : il ne voulait point s'engager, disait-il, à une guerre interminable contre l'Autriche pour acquérir la Lombardie au roi de Sardaigne; mais cet obstacle eût été facile à lever, et on eût aisément obtenu un secours de 12 mille Sardes, en promettant une indemnité équivalente, dans une autre partie de l'Italie non soumise à l'Empereur. A l'époque d'Arcole ce secours eût été indispensable.

avènement au trône, ne cherchât à relever le lustre de sa puissance par des acquisitions équivalentes à ce qu'il avait perdu dans cette guerre. Les refus de la France, ne lui laissant aucun espoir d'en obtenir des indemnités, il devait naturellement se rattacher à la coalition, dès qu'il entreverrait la possibilité de recouvrer les provinces cédées. Cette résolution paraissait d'autant moins improbable, que les puissances du second rang se rangent ordinairement du côté du plus fort. . . . .

Les premiers succès de l'armée avaient fait fermer le port de Gênes aux bâtimens anglais, en représailles des hostilités commises par eux en 1793 contre des navires français. Le sénat refusa même de reconnaître plus long-temps le comte de Girola envoyé de l'Empereur, sous prétexte qu'il avait excité les troubles des fiefs impériaux. Le peuple génois, qui entretenait de grandes relations commerciales avec la France, était bien disposé; et le sénat avait donné trop de preuves de modération pour qu'on ne dût pas en être satisfait. Mais ce n'était assez, ni pour l'ambition du directoire, ni pour le repos de Bonaparte; et on aurait voulu que la Ligurie fit décidément cause commune avec la France. La présence du ministre anglais Drake, les bruits qu'il répandait à dessein sur les derrières de l'armée, l'enlèvement de la frégate *la Modeste*, et autres affronts

Négociations avec Gênes.

dont Gênes n'était point coupable, parurent à un vainqueur orgueilleux des griefs plausibles. Bonaparte, déjà habile dans l'art d'imposer à ses ennemis, et bien convaincu qu'il suffit parfois de prendre un ton impérieux pour se faire craindre, dépêcha, au moment où des embarras de toute espèce l'inquiétaient sur l'Adige, un aide-de-camp au Doge, avec une série de griefs dont il demandait réparation; menaçant, en cas de refus, de marcher sur Gênes. Mais le moment n'était guère propice : Faypoult lui démontra qu'un éclat intempestif gâterait tout: d'ailleurs, la nouvelle que le directoire traitait à Paris avec la république, détourna le coup; et, en attendant qu'on pût en porter un dernier à son indépendance, on la rançonna par de nouvelles demandes d'argent.

Le 9 octobre, un traité stipulant le paiement de 4 millions, la clôture du port aux Anglais, et accordant un libre passage aux troupes républicaines et aux convois destinés pour l'armée d'Italie, transforma Gênes en place d'armes française.

Troubles dans les fiefs.

Les paysans des fiefs impériaux, instigués selon les uns par les agens de Faypoult même; et selon d'autres par le comte de Girola, ne s'accommodèrent point de ce traité, et organisèrent un second soulèvement. Le fief de Ste.-Marguerite, situé avantageusement dans la vallée de la Scrivia, fut le foyer de la révolte. On y ras-

sembla les prisonniers de guerre échappés et les déserteurs, afin de les envoyer ensuite dans le Tyrol, en passant par Sestri-di-Levante. Là, était un dépôt d'armes et de munitions qu'on retirait en secret de Gênes. Wurmser, instruit de ces mouvemens, voulut qu'un officier fût chargé de leur direction; mais il fut encore prévenu dans cette occasion. Les Français envoyèrent des colonnes mobiles dans les fiefs, dissipèrent le rassemblement, prirent des ôtages, et s'emparèrent des armes. Au reste, à l'exception des Barbets, qui inquiétaient les passages de l'Apennin, tout le nord de l'Italie se trouvait assez tranquille; grâces à la présence de la petite armée de Kellermann.

La possession de la Corse devenait de jour en jour plus difficile et plus onéreuse aux Anglais. Non-seulement la déclaration de guerre de l'Espagne rendait scabreuse leur station dans la Méditerranée, et laissait cette colonie en butte aux efforts de deux puissances très-riches en troupes de débarquement : ils avaient encore à redouter les habitans, dont la majeure partie était restée sincèrement attachée à la France : les Paolistes mêmes, déçus par l'Angleterre, avaient déjà commis plusieurs actes hostiles contre le vice-roi. Affaires de Corse.

Lord Elliot, convaincu depuis long-temps qu'il n'était pas de l'intérêt de la Grande-Bretagne de conserver, par la force des armes, une station Les Anglais occupent Porto-Ferrajo.

dont la population était si irritable, se préparait de longue main à évacuer l'île. En apprenant l'entrée des troupes françaises à Livourne et les apprêts faits à Toulon pour une expédition prochaine, il sentit l'urgence d'occuper Porto-Ferrajo (1), station maritime, militaire et commerciale, qui réunissait pour l'Angleterre presque tous les avantages de la Corse, sans en avoir les inconvéniens. Dès le 10 juillet, il somma le commandant toscan : et celui-ci, en représailles de l'occupation de Livourne, lui permit d'occuper les forts conjointement avec les troupes du Grand-Duc.

Ils se préparent à évacuer la Corse.

Elliot ne tarda pas à s'en applaudir. Le mécontentement des Corses allait toujours croissant : la gloire que Bonaparte faisait rejaillir sur eux, et l'accueil que les patriotes de ce pays recevaient en France, contrastaient trop avec le traitement que leurs concitoyens éprouvaient des Anglais, pour ne pas accroître la haine qu'on leur

---

(1) Porto-Ferrajo est le chef-lieu de la petite île d'Elbe, située à six lieues de Livourne, entre les côtes de Toscane et celles de Corse. C'est un port avantageusement situé, défendu par plusieurs forts. Bonaparte avait trop peu de forces, pour faire un détachement qui pût s'en emparer et s'y maintenir. Il eût compromis une partie de son armée pour un accessoire ; et la possession de l'île d'Elbe était assurée par la conquête de l'Italie. On était loin de penser alors, au rôle que ce point presqu'imperceptible du globe jouerait en 1814.

vouait, et exciter tous les habitans à secouer le joug. Le nombre des patriotes réfugiés à Marseille et à Livourne grossissait de jour en jour; et les intelligences qu'ils entretenaient avec les dissidens qui dans le principe s'étaient rangés sous les bannières de l'Angleterre, annonçaient que le moment d'éclater était venu. Un ordre d'évacuation de la part de l'amirauté au lord gouverneur, épargna une levée de boucliers.

Le général Gentilli doit en prendre possession.

Cependant, le général dont l'œil embrassait tout, était personnellement trop intéressé à seconder les dispositions de ses compatriotes peur ne pas les aider : il avait chargé le général Gentilli de faire en secret, à Livourne, les préparatifs d'une expédition. D'un autre côté, le gouvernement prescrivait à Toulon l'armement indispensable pour cette entreprise; et l'escadre espagnole de Langara, en sortant de Carthagène avec 25 vaisseaux, paraissait devoir en assurer le succès.

Aussitôt que Gentilli eut vent des dispositions des Anglais pour la retraite, il fit embarquer le général Casalta avec un petit détachement de troupes de ligne et quelques réfugiés armés. Cet officier, bravant les croisières ennemies, luttant contre les élémens, parvint, malgré toutes les contrariétés, à descendre le 19 octobre en Corse. Dès le lendemain, il fut joint par un nombre assez considérable de patriotes, avec l'assistance

desquels il se porta aussitôt sur Bastia. Maître des hauteurs qui dominent la ville, et protégé par les habitans, il somma la garnison du fort. Les Anglais gagnèrent leurs vaisseaux; mais leur arrière-garde, où se trouvait le régiment émigré de Dillon, perdit quelques prisonniers. St.-Florent et Ajaccio furent bientôt après délivrés de leur présence; de sorte qu'en peu de jours l'île entière rentra sous l'obéissance de l'empire dont elle faisait partie.

Situation des armées sur l'Adige.

Ces révolutions politiques, ces armistices et ces expéditions intérieures, remplirent l'intervalle depuis le combat de St.-Georges jusqu'à la bataille d'Arcole. Le gros de l'armée française resta pendant ces deux mois autour de Mantoue, et en observation sur la Brenta et l'Adige. Des fièvres épidémiques avaient encombré les hôpitaux, et diminué considérablement le nombre des combattans : les renforts arrivaient trop lentement pour que Bonaparte fût en état de se porter en avant. Les Autrichiens, au contraire, faisaient de grands préparatifs pour tenter de nouveau le sort des armes.

Efforts de l'Autriche.

Si le cabinet de Vienne avait senti l'urgence de faire passer des renforts à Wurmser après les batailles de Lonato et de Castiglione, les catastrophes de Roveredo, Bassano et St.-Georges, en lui découvrant toute la grandeur du péril, le convainquirent de la nécessité de s'y soustraire

par des efforts plus vigoureux. De tous les points des états héréditaires les recrues affluèrent vers l'Italie. D'un autre côté, les succès de l'archiduc Charles contre Jourdan, au commencement de septembre, permirent de détacher sur l'Adige la division du Vorarlberg : si bien qu'au moyen de ce renfort de vieilles troupes, et de plusieurs autres régimens tirés de l'intérieur, l'armée impériale fut en état de reprendre l'offensive vers la fin d'octobre.

Alvinzi prend le commandement en Italie.

Mais si la nation autrichienne, inépuisable en ressources de guerre, maintenait aisément l'équilibre du nombre entre les deux partis, la cour était fort embarrassée de rétablir l'égalité morale, et de trouver un adversaire à opposer à Bonaparte. La réputation acquise par Alvinzi dans les campagnes de 1794 et 1795, peut-être plus que son rang d'ancienneté, fit tomber le choix sur lui (1). Ce général, mûri par une longue expérience, n'étant pas plus initié que ses prédécesseurs dans les grands secrets de l'art de la guerre, ne pouvait opposer au génie qui commande la victoire, que la volonté de vaincre,

(1) Alvinzi, né en 1735, en Transylvanie, était déjà capitaine de grenadiers à la bataille de Torgau, en 1760 : distingué par Lascy et Laudon, doué d'un grand courage, il y joignait la réputation d'un officier de mérite, et l'avait justifiée à la bataille de Charleroi.

avec la valeur nécessaire pour rendre la lutte sanglante et la chute honorable. Au milieu d'octobre, il réunit environ 45 mille hommes. On lui donna pour chef d'état-major le colonel Weyrother, qui avait rempli les mêmes fonctions près du maréchal Wurmser : officier instruit, mais trop engoué lui-même de fausses maximes pour le faire renoncer aux vieux erremens.

Chances du général français.

La position de Bonaparte devenait de plus en plus difficile. Wurmser, en parvenant à se jeter dans Mantoue, avait changé le rôle de la garnison : c'était maintenant un corps d'armée qui pouvait reprendre l'offensive, et s'il n'était pas assez fort pour tenir seul la campagne contre l'armée française, rien ne l'empêchait de seconder les efforts d'Alvinzi pour le débloquer. A peine restait-il à Bonaparte, pour faire face à l'orage, 37 à 38 mille combattans, ainsi qu'on peut le voir par le tableau ci-joint.

Avec ces faibles moyens, il fallait bloquer une place de premier rang, établir un corps d'observation sur l'Adige, et surveiller les derrières. Le prestige des exploits de l'armée française, et la terreur qu'une suite non interrompue de victoires avait répandue, pouvaient produire momentanément ce triple résultat; mais cette force morale était subordonnée à la tournure des événemens, et le moindre revers l'eût détruite. Bonaparte devait donc succomber dans cette troi-

12, page 158.

TAILLE D'ARCOLE, EN 1796.

T	OBSERVATIONS.
8,330	
8,380	
2,750	
1,600	
1,060	

ıcé-
de
·ces.

Char
du gé
franç

sième période, s'il n'avait su allier la politique à la force.

Il sollicitait en vain des renforts; toutes les troupes de la république se trouvaient employées ailleurs. Celles de l'armée des côtes de l'Océan, disponibles un instant après la pacification de Scépeaux, étaient réservées actuellement pour une expédition maritime contre l'Irlande : le directoire n'en envoya en Italie qu'un faible détachement aux ordres du général Rey, et 4 à 5 mille de l'intérieur ; encore, ces secours étaient si éloignés, qu'on devait craindre qu'ils n'arrivassent trop tard. Les généraux les retenaient d'ailleurs dans les départemens du midi, où ils ne voyaient qu'insurrections prêtes à éclater; particulièrement Willot à Marseille.

En attendant leur arrivée, le général français fit augmenter les défenses de Peschiera, de Legnago et de Pizzighetone, autant que le défaut de bras et d'argent le permettait La division Serrurier, alors commandée par Kilmaine, bloquait Mantoue et retranchait St.-Georges : la division Augereau formait réserve à Vérone; celle de Masséna était sur la Brenta vers Bassano et Trévise, vis-à-vis du corps principal d'Alvinzi; Vaubois gardait les débouchés du Tyrol sur le Lawis. (*Voyez planche XXIII.*) Emplacement de ses forces.

Cette ligne, qui paraît au premier abord un peu décousue, n'en était pas moins sagement

établie. En effet, il ne s'agissait pas de couvrir, avec cette chaîne de postes isolés, un pays ouvert par des communications faciles, mais bien d'attendre que l'ennemi eût développé ses projets; car le point de ses efforts une fois déterminé, on avait le temps de donner une direction concentrique à toutes les forces disponibles. La position d'Augereau à Vérone indique assez la pensée de Bonaparte. C'était le vrai moyen de faire face à tout; car, si on avait rassemblé les troupes du côté de Roveredo, Alvinzi, en une seule marche par Vicence sur Vérone, eût opéré sans obstacle sa jonction avec Wurmser. Si, au contraire, l'armée française s'était concentrée aux environs de Vicence, la jonction des Autrichiens n'eût rencontré aucun obstacle par Rivoli (1).

Positions des Impériaux.

A la suite des journées désastreuses de Roveredo, le corps de Davidowich s'était retiré entre Neumarck et Botzen : Quasdanowich, après l'affaire de Bassano, avait regagné Gorizia, où Alvinzi prit le commandement; le corps du Frioul, qu'il conduisait en personne, fut divisé en deux colonnes, commandées par Quasdanowich et Provera. Il

(1) J'invite mes lecteurs à faire la différence d'une position d'avertissement, où les troupes ont ordre de ne point s'engager; et d'une position étendue, où elles devraient se défendre dans des postes fixes trop éloignés les uns des autres, pour se prêter un mutuel appui.

devait s'avancer sur Bassano, y passer la Brenta, et se diriger sur Vérone; tandis que le général Davidowich, avec l'aile droite, partant de Neumarck et de Botzen à trente lieues de là, repousserait les Français de Trente et de Roveredo, emporterait les positions retranchées de Rivoli, et se réunirait à Alvinzi sur le Bas-Adige, pour marcher de concert à Mantoue, où Wurmser se trouverait ainsi à la tête de 60 mille hommes.

On voit d'abord qu'on se donnait des peines infinies pour opérer la jonction de deux corps d'armée qu'il eût été très-facile de réunir avant de commencer les opérations. Mais ce n'est pas tout, l'exécution de ce plan fut fautive, aussi les deux corps furent-ils battus l'un après l'autre sur les bords de l'Adige.

Conformément au projet arrêté, le corps d'Alvinzi étant le plus éloigné se mit en mouvement le premier, franchit d'abord le Tagliamento, puis passa la Piave le 1er et le 2 novembre. De là, il poursuivit sa marche le lendemain sur deux colonnes, chacune de 12 bataillons, et s'avança sur la Brenta le 4.

L'armée impériale s'avance sur la Brenta.

Le général Provera, avec la gauche, se dirigeant sur Citadella, prit position à Fonteniva, et poussa la brigade Liptay au-delà de la Brenta sur Carmignano. Quasdanowich s'établit en avant et à gauche de Bassano : la communication entre ces deux colonnes devait être couverte par un

bataillon à Cordigiano. La brigade Mitrouski se dirigea sur le château de la Scala, d'où elle poussa des partis sur Primolano, afin de s'assurer des débouchés de la vallée de la Brenta. Alvinzi séjourna dans ces positions, autant pour remettre ses troupes d'une marche pénible à travers les torrens débordés, que pour attendre des nouvelles de la colonne de Davidowich.

Bonaparte concentre ses forces à Montebello.

A peine Bonaparte fut-il instruit des mouvemens de l'ennemi, qu'il prescrivit à Masséna de quitter la Brenta et Bassano, et de se replier le 3 à Vicence, et le 4 sur Montebello, où Augereau eut ordre de s'avancer à son soutien. Ainsi, le gros de l'armée française se trouva réuni par ce simple mouvement.

Il était de la plus haute importance d'étonner les Autrichiens par un coup d'éclat, afin d'arrêter leurs projets dès les premiers pas. Il paraît que l'intention de Bonaparte fut d'abord de laisser Vaubois, en position défensive devant Davidowich, et de se jeter avec le gros de son armée sur Alvinzi, de chercher à le battre pour revenir ensuite par les gorges de la Brenta se joindre à sa gauche, et accabler le corps du Tyrol. Mais les événemens prirent une tournure à laquelle il ne s'attendait guère, et le forcèrent à modifier ce plan.

La division du Tyrol

En effet, en laissant à Vaubois le soin de contenir le corps de Davidowich, le général en chef

lui avait donné l'ordre de faire son possible pour empêcher cette colonne de joindre Alvinzi par les gorges de Val Sugana. Il lui avait prescrit d'attaquer les avant-postes ennemis au-delà de Trente, et de chercher principalement à les déloger des positions entre le Lawis et la Brenta, afin d'en imposer aux Autrichiens, et de les retenir sur la défensive. Si les forces avaient été en proportion, il eût convenu que Vaubois portât son effort principal par Segonzano contre l'extrême gauche de son adversaire; mais la crainte d'être accablé dans la vallée de l'Adige, et de compromettre ses propres communications, tant avec Roveredo et Rivoli, qu'avec les gorges de la Brenta, l'engagea à un parti mixte plus dangereux encore; il partagea sa division en deux colonnes, à peu près égales.

attaque les Impériaux.

La brigade Guyeux attaqua l'ennemi le 2 novembre en avant de Lawis, emporta St.-Michel, lui fit 300 prisonniers, et brûla le pont qu'il avait sur l'Adige. Davidowich, voulant faire diversion à cette attaque, porta une colonne de Cembra sur Segonzano. La brigade Fiorella, poussée à sa rencontre, se dirigea sur le château de ce dernier village dans le fond de la vallée, laissant les Autrichiens maîtres des hauteurs de Bedole, dont elle aurait dû d'abord les débusquer. Pendant que la 85e s'acharnait contre le château, le général Wukassowich descen-

Victorieuse à Lawis, elle est battue à Segonzano.

dit de Bedole et la culbuta dans un ravin, où elle éprouva une perte considérable. Sur ces entrefaites, Davidowich, parti de Neumarck avec le reste de ses troupes, s'étant réuni en face de Bedole à celles de son lieutenant, passa le ravin en avant de la Piazza, et s'étendit le 3 sur les hauteurs qui dominent Sevignano, de manière à déborder le général Vaubois: celui-ci se vit forcé par cette manœuvre à se jeter dans la position de la Pietra et de Besseno, qui domine le défilé de Calliano.

Le général français attaque Alvinzi.

Bonaparte n'en sentit que plus vivement la nécessité de se débarrasser d'Alvinzi; car en remportant une victoire complète sur lui, les petits succès de Davidowich loin de contrarier son projet, n'en rendaient la réussite que plus assurée, en l'engageant au-delà des débouchés de la Brenta, et facilitant ainsi les moyens d'arriver sur ses derrières.

En conséquence, l'armée française se mit en mouvement le 6 novembre. La division Masséna se dirigea sur Citadella, et celle d'Augereau sur Bassano. La première rencontrant l'avant-garde commandée par le général Liptay à Carmignano et Ospital, la pressa vivement. (*Pl. XXIII.*) Alvinzi, instruit de ce projet d'attaque, ordonna à Provera de marcher avec l'aile gauche par la rive droite de la Brenta sur Ospital, et recommanda à Quasdanowich de diriger une partie de l'aile

droite sur deux colonnes par Lenove et Marostica, afin de prendre en flanc et à revers les Français qui attaquaient Liptay. Mais à peine l'avant-garde de Quasdanowich entrait à Lenove, qu'elle fut assaillie par la division Augereau, et repoussée de cet endroit; toutefois, ayant été renforcée par la brigade du comte de Hohenzollern, elle y pénétra de nouveau, mais sans pouvoir s'y maintenir. Après un vigoureux engagement, ce corps se retira sur le gros de la division dans la position qui s'étend depuis les montagnes de Sette-Communi, par Marotisca, jusqu'à Punta, où il soutint plusieurs attaques jusqu'à l'entrée de la nuit. Quasdanowich se maintint à Bassano; mais Provera attaqué par toutes les forces de Masséna, fut rejeté sur la rive gauche de la Brenta, et coupa ses ponts.

Nouvelles dispositions de Bonaparte.

Cette action fut meurtrière, sans être décisive. Alvinzi se trouvait momentanément repoussé; mais les pertes avaient été balancées, et l'effectif de l'armée française ne lui permettait pas d'acheter aussi cher des avantages de cette nature. D'un autre côté, la division Vaubois courait des risques sur l'Adige. Il convenait à Bonaparte de se rapprocher de cette division et de celle de Kilmaine, afin de reprendre tous les avantages de l'initiative, et de porter ses efforts alternativement où le besoin l'exigerait. En se repliant aux environs de Vérone, il concentrait

tous ses moyens, tandis que ceux de l'ennemi restaient divisés, non-seulement par les positions centrales que l'armée républicaine occuperait, mais encore par des montagnes impraticables et d'autres obstacles du terrain. De là, rien ne s'opposait à ce qu'il réunît pour un jour de bataille la majeure partie de l'armée, sans que l'ennemi pût en faire autant; et dans la situation des affaires, ce parti valait mieux que le premier, attendu que pour l'exécuter il eût fallu absolument être maître de Bassano et des débouchés de la vallée de la Brenta, préliminaires dont le combat de la veille n'avait que trop prouvé les difficultés.

Il se replie sur Vérone pour concentrer ses forces.

Bonaparte donna donc à son armée l'ordre de se rapprocher de Vérone. Alvinzi s'en prévalut pour s'attribuer la victoire; il est cependant facile de voir que les divisions Masséna et Augereau avaient gagné le champ de bataille à Lenove et Carmignano. Le plan qu'on s'était proposé ne fut pas exécuté, il est vrai, dans toutes ses parties; mais il y a loin d'un combat indécis à un revers.

En exécution des ordres de son général, l'armée française partit le 7 novembre, au point du jour, pour se reployer sur Vicence et ensuite sur Vérone.

Davidowich bat Vaubois à Calliano.

Dans cet intervalle, Davidowich avait résolu de pousser ses succès contre le général Vaubois,

et de tenter de le déloger de la position de Calliano. Après un combat assez vif, il entra à Trente le 4 novembre, et fit jeter sur-le-champ un pont sur l'Adige : la brigade Ocskay descendit par la rive droite sur Nomi; le général Wukassowich, avec un corps considérable, s'avança par la rive gauche jusqu'à la tête des défilés de Calliano; Laudon manœuvrait sur la rive droite.

Vaubois avait tout disposé pour bien recevoir les Impériaux. Sa position était formidable : la gauche s'appuyait à l'Adige; la droite à des montagnes inaccessibles aux chamois même; un ruisseau encaissé en couvrait le front. Le 6 novembre, Davidowich chercha à se frayer un passage l'épée à la main, et attaqua les châteaux de la Pietra et de Besseno; mais tous ses efforts furent inutiles. Les Autrichiens réitérèrent le lendemain leurs attaques avec plus d'acharnenement encore : les brigades Reuss et Sporck renforcèrent le corps de Wukassowich; tandis que le général Ocskay foudroyait de Nomi, sur la rive droite de l'Adige, les positions des Français. Mais la supériorité du nombre ne servait en rien à Davidowich dans une attaque de front contre une position resserrée où il ne pouvait mettre ses troupes en action : il serait bien plus tôt parvenu à ses fins en amusant Vaubois avec quelques bataillons, tandis qu'il eût cherché un passage avec le gros de ses forces pour le couper, en se por-

tant sur Roveredo par le val de Leno, Pedaglia et Maran, ou même en gagnant Torbole par le val de la Sarca.

Soit que les Autrichiens crussent impossible de trouver ce passage, soit qu'ils comptassent sur leur nombre, ils attaquèrent le château de Besseno, l'emportèrent à cinq heures du matin, et parvinrent également à se loger dans celui de la Pietra; mais le bataillon qui défendait ce dernier, ayant été soutenu, les en chassa bientôt. Alors le combat fut des plus acharnés. Les attaques sur le Vogelberg et sur Calliano n'obtinrent pas plus de succès. Ces postes furent pris et repris plusieurs fois dans la journée. Au milieu d'efforts si violens, une terreur soudaine s'étant emparée des Français, ils s'enfuirent sur le pont dans le plus grand désordre, abandonnant le village aux Autrichiens. Cependant trois bataillons de troupes fraîches, qui arrivaient de Mori et de Roveredo, les en chassèrent, et s'y maintinrent jusqu'à la nuit, que Vaubois, de peur d'être tourné en prolongeant sa résistance, se détermina à abandonner ses positions.

Le lendemain 8, Davidowich déboucha dans la plaine de Roveredo et campa en avant de cette ville. Vaubois, de son côté, se retira sur la rive droite de l'Adige dans la position retranchée de la Corona et de Rivoli.

Alvinzi La fortune semblait sourire à Alvinzi; et aban-

donner les drapeaux français auxquels elle avait été jusqu'alors si fidèle. Aussitôt que ce général s'aperçut, le 7 novembre, que son adversaire venait de quitter les bords de la Brenta, il se mit en marche pour le suivre sur Vicence. Provera de son côté ayant rétabli le pont qu'il avait été forcé de couper, s'avança aussi sur Scalda-Ferro. Le 8, les Autrichiens entrèrent à Vicence, qu'ils trouvèrent évacué, et le lendemain, ils campèrent à Montebello. Ayant appris ici les succès de Davidowich, Alvinzi résolut de marcher le 11 à Villanova, et d'attendre que sa droite eût forcé la position de la Corona et de Rivoli, et se fût avancée sur Bussolengo ou Campara. Son intention était de passer alors l'Adige de vive force, pour se réunir à elle, et de marcher ensemble sur Mantoue. Il fit en conséquence des démonstrations contre plusieurs points à la fois, et appréciant sans doute l'importance de Vérone, il rassembla des échelles pour l'escalader.

s'avance sur Villanova.

Bonaparte, qui n'ignorait pas le danger de sa position, était déterminé à tenter un coup de vigueur pour en sortir. Il fallait déjouer le projet de son adversaire, ou perdre l'Italie; et dans ces circonstances, il valait peut-être autant la perdre par une défaite que par une retraite volontaire. D'ailleurs, l'ennemi en partant de bases aussi divergentes que le Tagliamento et le Lawis, le laissait maître de diriger à volonté ses mouve-

Le général français se décide à l'attaque.

mens contre l'une ou l'autre de ces lignes d'opérations. La situation topographique de Vérone exigeait qu'Alvinzi passât sur le corps de l'armée française pour opérer sa jonction, ou qu'il l'effectuât en arrière de sa ligne par les gorges de la Brenta. Dès qu'il ne prenait pas ce dernier parti, tout portait à croire qu'il ne frapperait que des coups successifs, à mesure que ses deux corps principaux arriveraient sur les bords de l'Adige.

Combat de St.-Michel.

Aussitôt que le général français fut instruit de la marche de son adversaire sur Villanova, il fit sortir l'armée de Vérone (11 novembre à trois heures après midi), et la dirigea sur Caldiero. L'avant-garde d'Augereau repoussa les avant-postes ennemis de St.-Michel et de St.-Martin, et de part et d'autre on s'apprêta au combat. Les Autrichiens avaient établi leur première ligne dans une position avantageuse : la gauche à Caldiero et à la chaussée; la droite sur la crête du mont Olivetto au village de Colognola, sur un amphithéâtre d'un accès difficile; leur corps de bataille, resté à Villanova, reçut ordre de se mettre en marche sur-le-champ, parce que le combat de St.-Michel témoignait assez que le projet des Français était d'attaquer le lendemain.

Combat de Caldiero.

Le 12 novembre, les divisions Masséna et Augereau se mirent effectivement en mouvement :

la première fut chargée d'attaquer la droite des Impériaux; celle d'Augereau devait agir sur leur aile gauche. On combattit de part et d'autre avec acharnement. Le général Augereau emporta d'abord le village de Caldiero, où il fit 200 prisonniers. Masséna, après avoir gagné le flanc droit des Autrichiens, par Illassi et Lavagna, était près de s'emparer de la hauteur qui flanquait leur ligne; mais la réserve arrivant sur ces entrefaites de Villanova, Alvinzi fit porter cinq bataillons aux ordres du général Schubirtz par Suave et Colognola contre la gauche de Masséna, et ordonna à Provera de marcher avec quatre bataillons contre la droite d'Augereau; tandis qu'on renforçait aussi le centre de la position par quatre autres bataillons.

Les Français sont repoussés.

La mise en action de forces si supérieures rendit vains tous les efforts des Français; pour surcroît de contrariétés, le temps était affreux, le froid, augmentant par degré, changea en grésil la pluie qui tombait à torrens depuis le matin, et qu'un vent de nord-est poussait avec violence contre la figure des soldats. Les troupes harassées de fatigue, luttaient avec peine contre tous ces obstacles : la gauche de Masséna, prise à revers par la colonne de Schubirtz, fut forcée de céder en désordre le terrain qu'elle venait de gagner avec tant de peine. A la vérité, la 75e demi-brigade, qui était restée en réserve jusque-

là, arrêta l'ennemi par sa bonne contenance, et protégea le ralliement des troupes dans leurs premières positions, où elles continuèrent à canonner; mais, à la fin de la journée, les républicains ne virent pas moins la nécessité de se retirer définitivement sous Vérone.

Dispositions d'Alvinzi pour enlever Vérone.

Le peu de succès de cette tentative devenait d'autant plus inquiétant, que Vaubois, repoussé à Rivoli, pouvait y être forcé; dans ce cas, plus d'espoir de rétablir les affaires. Certes, si le général autrichien eût passé l'Adige sur-le-champ, il eût sauvé Mantoue; mais il perdit les journées du 13 et du 14 en délibérations, et le plan auquel il s'arrêta après ces quarante-huit heures de réflexion, n'en fut pas mieux conçu: car il se proposait d'attaquer Vérone dans la nuit du 15 au 16 par 12 bataillons, tandis qu'avec 12 autres, il irait chercher un passage à Zevio; entreprise contraire à tous les bons principes, puisqu'elle lançait, sur la rive droite de l'Adige, au milieu de toute l'armée française, une faible partie des forces disponibles.

Extrême embarras de Bonaparte.

L'armée impériale s'avança le 14 dans cette vue jusqu'à Vérone; la brigade Mitrouski qui avait été détachée dans la vallée de la Brenta, eut ordre de revenir sur ses pas et de garnir le cours de l'Adige de concert avec celle du colonel Brigido. Un grand nombre d'échelles avait été préparé: tout annonçait l'approche d'un événe-

ment décisif; voyons comment Bonaparte se tira du danger.

Sa position était critique : après trois combats meurtriers, où ses combinaisons avaient été déjouées autant par les circonstances locales que par la supériorité du nombre (1), il allait voir arriver l'instant fatal de la réunion des trois corps ennemis. La possession de Vérone était le seul avantage qui lui restât, encore cet avantage se trouvait neutralisé par la position de Wurmser sous Mantoue, et par celle de Davidowich dans un pays difficile; circonstances qui eussent toujours contrarié les mouvemens stratégiques entrepris contre eux. D'ailleurs, les succès de ce dernier contre Vaubois allaient peut-être entraîner l'évacuation de cette ville, de l'occupation de laquelle dépendait le salut de l'armée française.

De tous les partis qui se présentaient, aucun ne paraissait propre à déjouer le projet des Autrichiens; puisqu'en se rabattant sur Davidowich, il était impossible d'empêcher Alvinzi de surprendre le passage de l'Adige entre Vérone et Legnago, et de parvenir à délivrer Mantoue (2).

---

(1) Les divisions Masséna, Augereau et Vaubois ne formaient pas plus de 28 à 29 mille combattans : Alvinzi en avait au moins 40 mille, en y comptant le corps du Tyrol.

(2) L'anxiété de Bonaparte, dans cette situation pénible, est assez démontrée par la lettre qu'il écrivait au directoire le 14 novembre :

« Aujourd'hui 24 brumaire, repos aux troupes; demain, selon

Projet hardi pour se jeter sur les communications d'Alvinzi.

Une seule résolution pouvait changer la face des affaires; Bonaparte la prit avec cette sagacité qui a caractérisé sa longue carrière. Sachant combien le blocus de Mantoue et la défense de

---

» les mouvemens de l'ennemi, nous agirons. Je désespère d'empêcher la levée du blocus de Mantoue, qui, dans huit jours était à nous. Si ce malheur arrive, nous serons bientôt derrière l'Adda, et plus loin s'il n'arrive pas de troupes.

» Les blessés sont l'élite de l'armée : tous nos officiers supérieurs, tous nos généraux d'élite sont hors de combat; tout ce qui m'arrive est si inepte, qu'ils n'ont pas la confiance du soldat. L'armée d'Italie, réduite à une poignée de monde, est épuisée. Les héros de Lodi, de Millesimo, de Castiglione et de Bassano, sont morts pour leur patrie ou sont à l'hôpital; il ne reste plus aux corps que leur réputation et leur orgueil. Joubert, Lannes, Lanusse, Victor, Murat, Charlot, Dupuis, Rampon, Pigeon, Menard, Chabran, sont blessés; nous sommes abandonnés au fond de l'Italie. La présomption de mes forces nous était utile, et l'on publie à Paris, dans des discours officiels, que nous ne sommes que 30 mille hommes....

» J'ai perdu dans cette guerre peu de monde, mais tous des hommes d'élite qu'il est impossible de remplacer. Ce qui me reste de braves voient la mort infaillible, au milieu de chances si continuelles et avec des forces si inférieures. Peut-être l'heure du brave Augereau, de l'intrépide Masséna, de Berthier, de...., est prête à sonner; alors! alors! que deviendront ces braves gens? Cette idée me rend circonspect; je n'ose plus affronter la mort, qui serait un sujet de découragement et de malheur pour l'objet de mes sollicitudes.

» Sous peu, nous essaierons un dernier effort; si la fortune nous sourit, Mantoue sera pris, et avec lui l'Italie. Renforcé par mon armée de siége, il n'est rien que je ne puisse tenter. Si j'avais reçu la 83e, forte de 3,500 hommes, connus à l'armée, j'eusse répondu de tout! Peut-être, sous peu de jours, ne sera-ce pas assez de 40 mille hommes.... »

BONAPARTE.

Rivoli étaient faciles, il calcula qu'il pourrait, sans grand inconvénient, confier la défense de Vérone à 3 mille hommes, tirés de la division Vaubois ou du corps de blocus, tandis qu'il viendrait manœuvrer par le Bas-Adige sur les communications des Autrichiens. Il était aisé de dérober ce mouvement au général ennemi, au moins pendant vingt-quatre heures; celui-ci ignorant ensuite la quantité de troupes laissées dans la place, devait y regarder à deux fois avant de l'attaquer de vive force, et ce délai de quarante-huit heures suffisait pour exécuter l'opération méditée. Plein de cette idée, il repassa donc l'Adige dans la nuit du 14 au 15 novembre à Vérone, avec les divisions Augereau et Masséna, pour aller traverser cette rivière à Ronco, tomber par Villanova ou San-Bonifacio sur les derrières d'Alvinzi, et lui enlever ses parcs de munitions, ses dépôts de vivres, et sa seule communication.

Ce projet était audacieux à la vérité, mais pour sortir d'un pas difficile, il faut savoir risquer à propos. Il n'y avait pas à balancer; sans doute la réussite de ce plan était subordonnée à des chances douteuses; si Alvinzi avait eu le coup-d'œil et l'énergie de son adversaire, rien ne l'eût empêché de former ses divisions en masse, et d'enlever Vérone d'assaut pour se réunir avec Davidowich vers Polo ou Campagna; il était libre même d'éviter cet assaut en passant

l'Adige entre Ste.-Marie et Zevio pour se diriger sur Mantoue. Mais depuis un mois, Bonaparte avait démêlé son caractère; les événemens antérieurs venaient de lui prouver que brave, ferme et doué de toutes les autres qualités qui constituent un bon officier, son antagoniste n'entendait rien à la stratégie. Le général français supposa qu'Alvinzi ne verrait dans ce mouvement sur San-Bonifacio que ses communications menacées, et la nécessité de voler à leur défense. Enfin, c'était dans la conjoncture, l'opération qui offrait les chances les plus favorables aux républicains; la seule qui pût éviter à l'armée une retraite désastreuse jusqu'aux Alpes.

En exécution des mesures concertées, le général Vaubois dût envoyer Guyeux à l'armée, et détacher quelques bataillons à Vérone dont la garde fût confiée à Kilmaine et à 3 mille hommes; le reste des troupes de Vaubois se maintint encore dans l'excellente position de Corona. Les divisions Masséna et Augereau cheminèrent vers Ronco. Dès qu'elles commencèrent à y arriver, on jeta un pont sur l'Adige; Augereau passa le premier à la tête de ses troupes (1); et, après

(1) Les divisions avaient éprouvé quelques changemens dans leur formation.

Augereau commandait 2 bataillons de la 5e légère; 2 de la 12e; 3 de la 4e de ligne; 3 de la 12e *id.*; 3 de la 40e; 3 de la 51e. En tout 16 bataillons et 3 escadrons du 19e de dragons.

Masséna avait 3 bataillons de la 11e légère; 3 de la 18e; 3 de la

avoir laissé la 12e légère à la garde du pont, il se dirigea de suite vers Arcole. Ce village était défendu par un petit corps de flanqueurs Croates et Hongrois, chargé de surveiller le cours de la rivière sur ce point et à Albaredo.

Masséna, qui le suivit de près, jeta la 75e de ligne dans le bois à droite du pont pour servir au besoin de réserve, et marcha contre Porcil.

La réserve de cavalerie, aux ordres du général Beaurevoir, formant à peu près 16 à 1700 chevaux, resta en bataille sur la rive droite de l'Adige, prête à passer lorsque le terrain et les circonstances le permettraient.

Pour bien juger cette action, il faut non-seulement étudier la nature du champ de bataille dont la planche 25 offre un tracé exact, il convient encore de porter des regards attentifs sur le terrain qui l'environne à six et sept lieues à la ronde. (*Pl. XXIII.*)

Topographie du champ de bataille.

L'Alpon, ruisseau torrentueux dans la partie supérieure de son cours, comme presque tous ceux qui s'échappent des montagnes de Sette-

---

14e de ligne; 3 de la 18e; 3 de la 32e; 3 de la 75e. En totalité 18 bataillons et 12 escadrons des 7e de hussards, 10e de chasseurs; 5e et 15e de dragons.

La réserve de cavalerie sous Beaurevoir était composée de détachemens des 1er de hussards, 22e, 24e, 25e de chasseurs; des 8e, 18e, 20e de dragons; 1er et 5e de grosse cavalerie; mais ces corps étaient si faibles, qu'elle comptait à peine 1,700 chevaux.

Comuni, perd ensuite toute sa vélocité dans les plaines basses où il serpente et déverse ses eaux lorsqu'il est gonflé par les pluies. Vers son confluent dans l'Adige, entre Arcole et Albaredo, le terrain se trouvant plus bas que les deux rivières, il est impraticable, même en été; il n'y a d'espaces solides d'un développement un peu considérable qu'aux environs des villages et des fermes. Pour y arriver comme pour en déboucher, il faut suivre des digues pratiquées dans le marais; l'une d'elles mène de Ronco à droite sur Arcole, et de là à San Bonifacio; l'autre part de Ronco et passe à gauche par Porcil et Caldiero, où elle joint la grande route de Vérone à Vicence.

La digue qui conduit à Arcole est coupée par l'Alpon, que l'on traverse sur un pont de bois étroit et assez élevé, près duquel les Autrichiens crénelèrent quelques maisons. Ils n'avaient sur ce point qu'un détachement, mais il fut assez tôt renforcé pour soutenir une première attaque où les pelotons de la tête des divisions pouvaient seuls prendre part; ils avaient du canon, et l'issue du pont d'Arcole était barricadée (1). Ces précautions, qui paraissaient inutiles dans l'hypo-

(1) Il paraît que ce furent les brigades Mitrousky et Brigido, dont nous avons parlé plus haut, qui arrivèrent sur ce point fort à propos pour le défendre.

thèse d'une attaque sur Caldiero et Vérone, devinrent d'une importance majeure; car elles apportèrent les plus grands obstacles à l'exécution du plan de Bonaparte, et sauvèrent l'armée d'Alvinzi.

Motifs qui déterminèrent le choix de ce terrain.

Il serait assez difficile de juger le motif qui détermina le premier à s'enfoncer dans un terrain semblable : bien des personnes ont prétendu, qu'inférieur en nombre, il cherchait ces difficultés comme un moyen de rétablir l'équilibre des forces, attendu que, dans un combat de chaussée, les têtes de colonnes seules sont engagées, et que la supériorité du nombre devient inutile. Ce raisonnement acquerrait quelque poids, si l'armée française sûre de prévenir l'ennemi à Villanova, eût été à même de rester sur la défensive. Dans tout autre supposition, et celle-là est bien gratuite, il est bien avéré que le mouvement de cette armée étant offensif, les marais de l'Alpon formaient des obstacles pour elle, et qu'il eût été beaucoup plus convenable d'aller jeter un pont à Albaredo, et de remonter par la rive gauche du ruisseau sur Arcole et San-Bonifacio. La crainte d'être obligé à un mouvement trop long qui laissât à Alvinzi le temps de forcer Vérone, un trop grand mépris des obstacles, ou peut-être aussi le défaut de connaissance du terrain, sont, avec plus de

vraisemblance, les motifs de cette faute qui faillit devenir fatale.

Dispositions d'Alvinzi.

Cependant Alvinzi attendait avec impatience, à son quartier-général de Gambione, l'arrivée de la nuit pour tenter l'escalade de Vérone, et n'attacha pas d'abord beaucoup d'importance à la canonnade qu'il entendit derrière lui; mais le rapport du brigadier Brigido, lui ayant fait connaître le danger dont il était menacé, le régiment de Spleny, campé aux environs de Porcil, fut envoyé sur-le-champ au-devant des Français sur Bionde et la Zerpa.

Jusques-là il n'y avait rien que de prudent; mais Alvinzi conçut bientôt sur ses flancs, et ses derrières, ces craintes exagérées qui déroutent toujours les généraux médiocres; et au lieu d'attaquer Vérone ou de passer l'Adige à Zevio, il s'arrêta comme on l'avait bien prévu, et changea ses dispositions en détachant à la hâte des renforts sur Arcole, et donnant ensuite à son armée l'ordre d'exécuter un changement de front en arrière. Une colonne de 6 bataillons, sous la conduite de Provéra, se dirigea sur Porcil; 14 bataillons, 22 escadrons, commandés par Mitrousky, durent se porter sur San-Bonifacio et Arcole; les parcs filèrent à Montebello.

Augereau est repoussé à Arcole.

Sur ces entrefaites, la division Augereau s'approchait d'Arcole, et celle de Masséna de Porcil,

comme nous l'avons dit plus haut. La tête de colonne de la première éprouva la plus vive résistance et ne put déboucher; les troupes impériales qui tenaient le village, y firent une résistance des plus opiniâtres. Il fallait pourtant forcer ce passage à quelque prix que ce fût; car il était déjà trop tard pour aller passer l'Adige à Albaredo. Le succès de la manœuvre dépendait d'un instant; les généraux, bien pénétrés de cette vérité, firent les plus grands efforts, et comme en pareil cas il n'y a pas de disposition qui tienne, chacun paya de sa personne; tous se précipitèrent à la tête de la colonne : la fortune trahit leur courage, et leur dévouement n'avança pas les affaires; l'ennemi continuait un feu meurtrier; les généraux Lasnes, Verdier, Bon et Verne furent mis hors de combat; Augereau se porta à la tête du pont; tout cela fut inutile : le feu était si violent que les pelotons de la tête se trouvaient écrasés avant d'arriver à portée.

Efforts de Bonaparte.

Alors Bonaparte courut lui-même avec son état-major devant la colonne, encourageant les soldats, leur demandant s'ils n'étaient plus les mêmes qui avaient emporté le pont de Lodi. Cependant comme il s'était aperçu de l'impossibilité de déployer sur cette digue étroite, il avait déjà détaché Guyeux, vers Albaredo, avec l'ordre d'y passer l'Adige au bac, afin de tourner Arcole et de faciliter son attaque de front. La

présence du général en chef ayant rendu aux soldats tout leur enthousiasme, et le temps devenant de plus en plus précieux, il résolut de faire une troisième tentative sur ce malheureux pont. Mais tous ces délais avaient donné le temps aux Autrichiens de soutenir les troupes qui le défendaient : la colonne fut encore une fois arrêtée, malgré les efforts et l'exemple de Bonaparte même, qui mit pied à terre et marcha à la tête des grenadiers. Le général Lasnes déjà blessé, accourut à cette nouvelle attaque et y reçut un troisième coup de feu. Vignole fut également blessé, et Muiron, aide-de-camp du général en chef, tomba mort à ses côtés (1). La division fit un mouvement rétrograde ; le cheval de Bonaparte entraîné par le désordre inséparable d'un tel événement sur une chaussée, fut jeté dans le marais. Les Autrichiens en poursuivant les troupes en retraite sur la digue, dépassèrent de plus de 50 pas le général en chef. S'ils avaient su qu'ils tenaient pour ainsi dire l'homme qui devait leur causer tant de mal, ils eussent sans doute redoublé d'efforts, pour s'emparer de sa personne. Mais les troupes françaises, voyant le danger de

(1) Bonaparte s'exposa si fort, que l'adjudant-général Belliard et quelques officiers d'état-major se placèrent devant lui pour le couvrir contre les tirailleurs ennemis, et firent ensuite filer quelques grenadiers pour remplir cet objet.

leur général, et encouragées par l'adjudant-général Belliard, firent volte-face, et repoussèrent l'ennemi avec vigueur. Cet effort fut le dernier; il fallut renoncer à forcer le passage du pont, et attendre le résultat de l'attaque de Guyeux.

Masséna s'empare de Porcil.

Tandis que la droite des Français éprouvait une résistance aussi vive, et faisait de généreux efforts pour seconder les projets de son chef, la division Masséna plus heureuse, ayant assailli la colonne ennemie qui débouchait de Bionde, la culbuta au-delà de ce village, attaqua ensuite Porcil, avec la plus grande impétuosité, et parvint à l'en chasser également.

Sur ces entrefaites, les Impériaux avaient continué leur mouvement, Mitrousky formait sa division en bataille entre San-Bonifacio et San-Stephano. Guyeux, de son côté, après avoir réussi à passer l'Adige près d'Albaredo, sous la protection de quelques pièces d'artillerie, repoussa les tirailleurs ennemis, et se dirigea sur Arcole pour l'attaquer vers la gauche, pendant que la colonne d'Augereau l'aborderait par le pont. Les troupes qui tenaient ce village, l'abandonnèrent un instant et se retirèrent sur le gros de l'armée.

Retraite des Français.

Cependant, comme les Autrichiens faisaient mine de vouloir reprendre Arcole avec des forces considérables, il devenait dangereux de passer la nuit dans la position où l'on se trouvait. Enga-

gée sur des digues et avec l'Adige à dos, l'armée française avait à craindre à la moindre alerte d'être précipitée dans les marais, sans espoir de salut. Bonaparte résolut donc de la retirer sur la rive droite de l'Adige, et la forma autour de Ronco, en ne laissant que les 12e et 75e demi-brigades dans leur position d'observation sur la rive gauche pour la garde du pont. Le gros des Impériaux resta toujours, entre San-Stephano et San-Bonifacio. La division de Provéra, derrière un canal, entre Porcil et Caldiero : les avant-gardes réoccupèrent Porcil et Arcole.

Leur embarras redouble dans cette seconde journée.

Quoique la résistance de l'ennemi et des obstacles inattendus vers Arcole, eussent déjoué le projet de Bonaparte, et empêché d'enlever ses parcs et de s'établir sur ses communications, on avait pourtant réussi à changer le théâtre des opérations, à sauver le point important de Vérone, et à retarder la jonction des colonnes d'Alvinzi et de Davidowich. Mais ces demi-succès ne pouvaient satisfaire le général français : il était bien résolu de ne pas s'en tenir là, et toutes les dispositions furent faites pour livrer bataille le lendemain. La situation était plus embarrassante que le premier jour : il ne suffisait plus de prévenir Alvinzi à Villanova ; et le mouvement étant démasqué on ne devait compter que sur la force des armes pour en assurer le succès. On a cru que Bonaparte com-

mit une faute moins excusable que la première, en ne faisant pas descendre son pont vers Albaredo, ou même en ne le levant pas tout à fait pour aller en une marche de nuit franchir l'Adige à Legnago. Il semble même qu'il aurait pu dès le 15 s'assurer les moyens de jeter de nuit un pont de chevalets sur l'Alpon, dont le lit est étroit; car on n'aurait eu alors que ce petit bras à franchir, et l'on se serait épargné le grand mouvement par Legnago. Bien que ces reproches paraissent fondés, nous nous abstiendrons de prononcer, attendu que nous ignorons absolument toutes les circonstances qui ont déterminé la conduite du général en chef.

Bonaparte persista donc à marcher de rechef sur Arcole et Porcil. Dans un terrain différent, il eût été convenable de porter l'effort principal sur San-Bonifacio et Villanova contre la droite des Autrichiens, afin de les couper de Montebello de leurs communications avec Davidowich et de la route de Vicence. Mais, pour exécuter ce mouvement, il aurait fallu remonter entre l'Alpon et des marais impraticables, par une digue non moins étroite que celle d'Arcole, en laissant le flanc droit et le pont de Ronco totalement à découvert; or, si dans une semblable situation les Autrichiens avaient marché d'Arcole ou de Porcil contre le pont pour le détruire, et que l'armée française n'eût pas réussi à déboucher sur

Ils attaquent de rechef Arcole et Porcil.

San-Bonifacio, elle eût été perdue. Un résultat moins brillant, mais plus certain, s'offrait en portant les efforts contre la gauche des Impériaux, et l'on prit ce parti.

Le 16 novembre, au point du jour, les divisions repassèrent l'Adige; à peine eurent-elles débouché qu'elles rencontrèrent l'armée autrichienne, en marche de Porcil et d'Arcole, pour attaquer le pont de Ronco. La cavalerie d'Alvinzi s'avançait en même temps sur Arcole, une brigade se portait vers Albaredo pour garder ce passage. La division Masséna attaqua sur-le-champ la colonne de Provéra, la rejeta dans Porcil, lui fit 7 à 800 prisonniers et lui prit 6 pièces de canon et 3 drapeaux. Le général Robert avec la 75e culbuta les Autrichiens à la baïonnette sur la chaussée du centre. De son côté, Augereau repoussa aussi leur avant-garde sur Arcole; mais ici se renouvela la scène de la veille; la majorité des forces d'Alvinzi soutenait alors ce village d'un abord si difficile, et il n'était pas probable qu'on l'emporterait de front.

Tentatives infructueuses pour franchir l'Alpon.

Bonaparte sentit que le seul moyen de réussir était de passer l'Alpon vers son embouchure; il se porta lui-même sur ce point pour y ordonner la construction d'un pont de fascines; il espérait tourner ensuite la gauche de l'ennemi, que la garnison de Legnago inquiéterait, en remontant l'Adige. Toutes les tentatives pour établir ce pont

furent infructueuses; et l'adjudant-général Vial, chargé de longer l'Adige avec une demi-brigade pour chercher un passage, n'ayant pu en trouver quoiqu'il se fût jeté à l'eau jusqu'au col, il fallut se décider à attendre qu'on construisît un pont de chevalets. Le feu de l'ennemi était vif, plusieurs officiers d'état-major périrent; entre autres Elliot, aide-de-camp du général en chef.

Dans cet intervalle, Augereau renouvelait ses efforts sur Arcole. Alvinzi, voulant enfin se débarrasser des attaques réitérées et meurtrières dont son avant-garde et sa gauche souffraient dans ce village, ordonna à son centre placé à San-Bonifacio, de passer en partie sur la rive droite de l'Alpon, et de marcher par les digues qui longent le cours de ce ruisseau; ce mouvement aurait eu des suites fâcheuses si Bonaparte ne l'avait prévenu en faisant avancer une compagnie et quatre pièces d'artillerie légère dont le feu arrêta tout court les têtes de colonnes ennemies. Alvinzi prend l'offensive.

Les ombres de la nuit commençant à s'étendre, sans que les affaires fussent plus avancées que la veille, le général français jugea prudent de reprendre les positions de la nuit précédente à la rive droite de l'Adige, et laissa la 12e demi-brigade à la garde de la tête du pont. Les Autrichiens de leur côté revinrent derrière Arcole. Retraite des Français.

Cependant Bonaparte convaincu désormais Dispositions

pour la troisième journée.

que le succès de l'affaire dépendait du passage de l'Alpon vers son confluent, hâta dans la nuit toutes les dispositions pour y jeter un pont. Cette résolution qui procura la victoire, prouve assez qu'il eut tort de ne pas la prendre dès la fin de la première journée.

Le 17 novembre, au point du jour, commença le troisième acte de cette terrible lutte. L'armée française s'ébranlait pour passer l'Adige, lorsqu'un des bateaux du pont s'enfonça. Cet accident, pouvait avoir des suites d'autant plus fâcheuses, que dans le même instant les Autrichiens s'avancèrent pour attaquer la brigade chargée de la garde du pont; mais l'artillerie, placée sur la rive droite, fit un si grand effet, en les prenant d'écharpe, qu'elle les arrêta. Cette canonnade donna le loisir de raccommoder le pont. Aussitôt qu'il fut en état, les divisions passèrent le ruisseau, attaquèrent l'ennemi et le repoussèrent jusqu'à Porcil et Arcole. Masséna suivit à gauche avec la 18e de ligne sur Porcil; mais comme l'effort principal devait avoir lieu par la droite au confluent de l'Alpon, une partie de sa division demeura en intermédiaire. La 32e demi-brigade fut embusquée dans le bois à la droite de la digue. La 18e légère se mit en bataille près du pont que la 12e de ligne devait toujours défendre. Robert, avec la 75e, fut placé au centre devant Arcole. La division Augereau se disposait

à passer l'Alpon à son confluent et à se lier avec les deux bataillons de la garnison de Porto-Legnago, qui commençaient à paraître sur la rive gauche pour attaquer et tourner la gauche de l'ennemi; elle devait être soutenue dans ce mouvement par toute la cavalerie de Beaurevoir.

Les Autrichiens repoussent le centre jusque sur les ponts.

Robert suivit vivement les Impériaux jusqu'à Arcole; mais là, le gros de leurs forces le ramena plus vite, de sorte qu'il fut contraint de se réfugier derrière la division Augereau; quelques pelotons s'étant repliés sur le pont, les Autrichiens s'avançaient déjà sur l'Adige à leur poursuite, et les eussent sans doute enlevés, si Bonaparte qui avait disposé en intermédiaire, comme nous l'avons dit, une partie de la division Masséna, n'avait paré à cet accident. Au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, ils se voient assaillis de toutes parts. La 18e légère marche à leur rencontre et les aborde de front sur la digue, la 18e de ligne, revenant sur ses pas du côté de Porcil, les attaque en queue, et la 32e, embusquée dans un taillis, tombe à l'improviste sur leur flanc et les jette dans le marais. La déroute de ce corps fut totale, comme elle devait l'être dans une situation pareille; on lui fit 2 ou 3 mille prisonniers.

Ils sont entourés et accablés.

Augereau passe enfin l'Alpon.

Tandis que par ces dispositions Bonaparte assurait sa gauche, son centre et ses ponts de l'Adige, contre toutes les tentatives de l'ennemi;

sa droite renforcée jetait enfin son petit pont sur le ruisseau, et le passait; le combat s'engagea bientôt avec vivacité sur ce point où les Autrichiens avaient eu le temps de faire filer des renforts. Leur flanc gauche était couvert par un marais : la faiblesse des troupes disponibles ne permettait pas de le tourner, sans tenter un mouvement décousu, d'autant plus dangereux que le corps qui l'eût exécuté aurait cheminé entre ce marais même et l'Adige. Dans cet état des localités, Bonaparte se rappelant que le simulacre d'une attaque sur le flanc d'une troupe qui n'y est pas préparée, l'ébranle presque toujours, ordonna au lieutenant Hercule de descendre l'Adige avec 25 de ses guides, pour tomber avec impétuosité sur l'ennemi en faisant sonner la charge par plusieurs trompettes. Ce stratagème réussit complètement; il causa un moment d'hésitation dans l'infanterie autrichienne. Le général Augereau en profita pour l'attaquer, et parvint à la faire ployer; elle se défendit néanmoins avec vigueur, et se retirait en bon ordre lorsque la garnison de Porto-Legnago débouchant sur San-Gregorio, menaça de la déborder et de la prendre à revers, ce qui lui fit accélérer sa retraite.

Masséna tire à sa gauche.

Dans ces entrefaites, Masséna avait reporté une de ses brigades, soutenue de plusieurs escadrons, sur Porcil, pour en chasser l'ennemi et

couvrir les communications des ponts, pendant qu'il se dirigeait avec le reste de ses troupes vers Arcole, afin de se lier à l'armée. Dès que le mouvement de retraite des Autrichiens fut prononcé, il déboucha de ce village, les poursuivit dans la direction de San-Bonifacio, et se lia ensuite par sa droite avec la division Augereau. L'armée s'établit, la gauche en avant d'Arcole, la droite à San-Gregorio où elle passa la nuit.

Retraite d'Alvinzi.

Alvinzi, fatigué d'une lutte aussi longue et aussi pénible, forcé dans cette dernière journée à quitter le champ de bataille après avoir perdu beaucoup de monde, désespérant de forcer jamais l'armée française dans un terrain si favorable à la défensive, prit enfin la résolution de se retirer le 18 à Montebello. Il paraît que le manque de nouvelles sur l'issue des attaques de Davidowich, fut un des principaux motifs qui le déterminèrent à la retraite.

Cette bataille de soixante-douze heures est sans contredit une des plus remarquables de la guerre. Les efforts furent également honorables pour les deux partis, et leur perte grande; on estima celle des Autrichiens de 7 à 8 mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Celle des Français n'a pas été indiquée; on l'a exagérée en la calculant d'après le nombre des officiers-généraux qui s'y sacrifièrent pour enlever les troupes, et qui se trouvant à leur tête dans un combat de chaussée, devaient

nécessairement être les premières victimes. Outre ceux dont nous avons fait mention, dans cette troisième journée, les généraux Robert et Gardanne furent blessés, et l'adjudant-général Vandelin tué.

A peine Bonaparte eut-il la certitude qu'Alvinzi se retirait sur Vicence, pour se lier sans doute par les gorges de la Brenta, avec Davidowich, qu'il résolut de se porter sur ce dernier afin de l'accabler. Mais tandis que les deux armées principales se battaient avec tant d'acharnement dans les marais d'Arcole, les affaires avaient pris une tournure différente sur les bords du lac de Garda, et la présence de Bonaparte y devenait très-nécessaire.

Opérations en Tyrol.

Dès le 10 novembre, Davidowich se trouvait en mesure d'attaquer le général Vaubois avec toutes ses forces; loin de profiter de cette circonstance, il les divisa sans aucun but raisonnable : le corps de Laudon s'étendait à droite vers Condino et Tione; la brigade Ocskay était en intermédiaire vers Brentonico et Mori, pour communiquer avec lui; il occupait aussi Avio, Valfreddo et Lessago. Le corps de bataille campait vers Seravalle, et l'avant-garde près d'Alla.

La droite des Autrichiens s'empare de Rivoli.

Enfin, après huit jours d'une inaction inexcusable, Davidowich attaqua le 16 novembre la division Vaubois sur les hauteurs de Ferrara et de la Corona : après deux engagemens assez vifs,

les brigades Laudon et Reuss débouchèrent le 17 dans la vallée de Caprino, tandis qu'une troisième colonne passait l'Adige vers Croara, pour enlever le plateau de Rivoli. D'un autre côté, Wukassowich s'avançait avec une 4e brigade par la grande route de Vérone, sur la Chiusa. Les Français menacés d'être tournés, et forcés à la retraite, d'abord sur Rivoli, puis ensuite sur Campara, ne l'exécutèrent pas sans quelque perte : leur arrière-garde fut entamée, et le général Fiorella fait prisonnier avec 7 à 800 hommes.

Elle débouche contre Vérone et Peschiera.

A la suite de ce succès qui eût été décisif le 13 ou le 14 novembre, et ne servait plus qu'à compromettre le corps victorieux, Davidowich s'avança le 18 jusqu'à Castel-Novo et Passago, poussant des partis jusqu'à Vérone : il resta deux jours dans cette position, sans doute de crainte de s'engager avant d'avoir des nouvelles de son général en chef. Vaubois se retira derrière le Mincio, en passant par Campara et Peschiera.

Bonaparte se jette sur elle.

Dès que Bonaparte fut informé de cet événement, il résolut de profiter de la faute des généraux ennemis, pour accabler le corps de Davidowich avec toutes ses forces, s'il osait tenir dans sa position. On se contenta donc de faire suivre Alvinzi sur Vicence, par la réserve de cavalerie. Masséna repassa le 18 novembre sur la rive droite de l'Adige, et prit la route de Villa-

Franca, pour s'y rallier à Vaubois, qui reçut l'ordre de s'y rendre en traversant le Mincio à Borghetto. Leurs divisions devaient attaquer l'ennemi de front, tandis qu'Augereau déborderait sa gauche en se portant de Vérone sur San-Martin et la vallée de Panthena, par laquelle il devait gagner ensuite les hauteurs de Santa-Anna, et descendre dans la vallée de l'Adige vers Dolce, pour couper toute retraite aux Autrichiens.

Davidowich accablé à son tour rentre en Tyrol.

La mise en action du gros de ses forces sur cette partie isolée de l'armée ennemie, aurait procuré au général français un succès éclatant, si la division autrichienne informée dans la journée du 19, de la retraite d'Alvinzi, ne s'était hâtée de regagner les montagnes; mouvement qu'elle n'exécuta pas sans une perte très-sensible; les régimens de Lehrbach et de Lattermann furent atteints à Campara, et en partie détruits, surtout le premier, dont un bataillon entier fut coupé.

Le général Joubert poussa jusqu'auprès de la Corona et de Preabocco; Masséna et Vaubois s'arrêtèrent à Castel-Novo. De son côté, Augereau ayant chassé un parti des hauteurs de Santa-Anna, lui fit quelques centaines de prisonniers, brûla deux équipages de ponts, et occupa la position importante de Dolce.

La prompte retraite de Davidowich dans les montagnes, ôta tout espoir de l'entamer plus

sérieusement. D'un autre côté, Alvinzi, informé des succès que son lieutenant avait obtenus le 17, sur la division Vaubois, et de la marche de celle d'Augereau, craignit avec raison de voir sa droite bientôt accablée; résolu de la soutenir, il détacha quelques bataillons dans les montagnes de Molare, et s'avança de nouveau jusqu'à Villanova : mais Bonaparte revint aussitôt sur ses pas, et se disposa à déboucher de Vérone.

Alors Alvinzi, dont tous les mouvemens étaient déjoués par la rapidité de son adversaire, se décida à rester sur la Brenta, où son armée prit des cantonnemens pour se refaire. La gauche s'établit à Padoue, le quartier-général à Bassano, la droite se prolongeant vers Trente, se lia au corps de Davidowich.

Wurmser tente une sortie tardive.

Par suite du défaut d'ensemble, inévitable dans toutes les entreprises compliquées et exécutées par des parties isolées qui n'ont aucune communication directe entre elles, Wurmser était resté tranquille dans Mantoue, quand on se battait pour le délivrer, et tenta, comme il en était convenu, une sortie le 23 novembre, lorsque la retraite de toutes les colonnes d'Alvinzi ne pouvait que rendre cette opération désastreuse. En effet, le général Kilmaine, dont la présence devenait inutile à Vérone, était déjà retourné devant Mantoue avec les troupes momentanément retirées du blocus, et après un

combat assez vif, il obligea les Autrichiens à rentrer dans la place.

Observations.

On voit par le récit de ces événemens de quel prix le temps est à la guerre, et combien le retard des attaques de Davidowich fut fatal aux Autrichiens. Il est inconcevable en effet que ce général soit resté huit jours dans l'inaction devant Vaubois à Rivoli. Il n'avait rien à espérer de ce délai; car il ne pouvait qu'accroître les obstacles, en donnant aux Français le temps d'améliorer leurs moyens de défense. Sa grande supériorité numérique lui faisait une loi de poursuivre ses attaques sans relâche; car, enfin il n'ignorait pas qu'il ne faut jamais renvoyer au lendemain lorsqu'il s'agit de profiter d'un succès. S'il avait forcé Rivoli et débouché par Polo sur Vérone le 12, tandis qu'Alvinzi y marchait par Villanova et Caldiero, il est probable que les affaires eussent pris une tournure toute différente.

Finalement, le défaut de concert entre des corps partant de bases différentes, pour marcher vers un point central occupé par une masse ennemie supérieure à chacun d'eux, fut la cause première des désastres qui accablèrent les Autrichiens, en fournissant à Bonaparte l'occasion d'employer avec succès sa manœuvre favorite.

Après ces sanglans combats, les armées prirent un repos dont elles avaient également be-

soin, mais qui n'était que le précurseur des efforts qu'on allait faire de part et d'autre pour décider enfin du sort de Wurmser et de l'Italie. Avant d'en rendre compte, nous allons nous reporter un instant sur le Rhin, et examiner les opérations qui terminèrent la campagne sur cette ligne.

CHAPITRE LXVI.

Fin de la campagne sur le Rhin. — Moreau défend avec vigueur Kehl et la tête de pont d'Huningue; tandis que l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Beurnonville, reste dans l'inaction.

Situation des deux partis.

Aussitôt que l'armée républicaine eut repassé le Rhin, l'Archiduc laissa le prince de Furstemberg avec 13 bataillons et 12 escadrons devant la tête du pont d'Huningue, et dirigea le reste de ses forces sur Kehl. La droite des Français, aux ordres de Férino, couvrit cette première place; St.-Cyr conduisit le centre à Strasbourg, où Desaix avait déjà ramené l'aile gauche.

La campagne semblait terminée; les fatigues et les combats avaient également affaibli les deux partis: l'armée autrichienne ne pouvait aisément conserver l'offensive; et celle de Moreau n'était pas en mesure de la ressaisir. Cependant, les troupes restant en présence, il fallait bien que les hostilités continuassent jusqu'à ce qu'une trêve permît de prendre des cantonnemens.

Chances des Autrichiens

Quatre partis se présentaient aux Autrichiens:

ils pouvaient, 1° diriger leurs efforts contre Kehl et Huningue, pour enlever les têtes de pont qui permettaient aux Français de déboucher de nouveau en Allemagne, dès que leurs armées seraient réorganisées; 2° se contenter de les masquer par des camps volans; passer le Rhin vers Manheim et reprendre l'exécution du premier plan de campagne; 3° conclure un armistice comme en 1795, et en profiter pour détacher un corps considérable au secours de Mantoue; 4° enfin, se décider à faire ce détachement avant tout, et se borner à observer les Français sur la rive droite du Rhin, jusqu'au retour du printemps.

Si la cour de Vienne préférait sauver Mantoue au risque de voir les républicains s'avancer de nouveau sur le Danube, on ne saurait nier que l'armistice ne fût le plus sage de tous ces partis: mais si l'Autriche avait encore assez de moyens pour délivrer Wurmser sans trop affaiblir l'armée du Rhin, ou qu'elle fût certaine de prendre Kehl et la tête de pont d'Huningue assez tôt pour envoyer à temps des renforts en Italie, on ne disconviendra pas que la résolution de s'emparer de ces débouchés ne fût plus convenable.

Le projet de passer le Rhin vers Manheim, pour s'avancer sur la Sarre et la Moselle, comme il en avait été question à l'ouverture de la campagne, n'était plus praticable alors. Les Autri-

chiens, affaiblis de 50 mille hommes par l'envoi successif de détachemens en Italie, et par la défection des contingens de tous les princes de l'Empire, n'avaient plus les mêmes chances en leur faveur. L'armée de Sambre-et-Meuse, au contraire, grossie par des renforts considérables de la Hollande et de la Belgique, opposait une masse hors de proportion avec le corps de Werneck. Enfin, l'armée de Moreau, bien qu'assez mal équipée, était animée du meilleur esprit, et n'aspirait qu'après le moment de se mesurer de nouveau avec l'ennemi.

Dans un tel état de choses, une pointe sur la Sarre ou la Moselle eût été téméraire. L'Archiduc, en passant le Rhin, n'eût point forcé Moreau, comme on l'a dit, à jeter son armée dans les places: les garnisons françaises étaient faibles, à la vérité; mais, comme l'invasion d'une armée inférieure en nombre à celle qui se tient sur la défensive, n'est pas beaucoup à craindre, les bataillons de dépôt et les gardes nationales eussent suffi pour garder les forteresses pendant le blocus. Ainsi, Moreau, après avoir pourvu à la défense de celles de première ligne, aurait eu 40 à 45 mille hommes en campagne; tandis que l'armée de Sambre-et-Meuse, forte de 70 mille combattans, se serait avancée sur le Meyn et même sur le Necker, avec d'autant plus de sécurité, qu'en cas de revers elle avait une retraite

assurée sous le canon de Dusseldorf ou de Neuwied. Outre l'infériorité du nombre, le prince Charles avait encore un autre désavantage; Beurnonville ne comptait dans ses rangs que des troupes fraîches, bien reposées et parfaitement équipées; celles de l'Archiduc, au contraire, à l'exception de la cavalerie, abîmées de fatigues, étaient hors d'état d'opérer au-delà du Rhin, sans être, avant tout, pourvues des effets dont elles manquaient. D'ailleurs, quoique victorieuses, elles n'avaient pris aucun ascendant sur les républicains, qui, malgré leur retraite, conservaient, dans les têtes de pont d'Huningue, Kehl, Neuwied et Dusseldorf, les plus belles chances pour reprendre l'offensive.

Ces diverses considérations font mieux ressortir l'impossibilité d'appliquer le quatrième parti, qui consistait à voler au secours de Mantoue, sans conclure d'armistice. En effet, ne devait-on pas craindre que Beurnonville et Moreau ne profitassent du départ de l'Archiduc, pour enfoncer ou détruire le rideau laissé devant eux, et se réunir sur les bords du Danube?

Propositions d'armistice.

De son côté, le directoire, qui commençait à sentir la nécessité de renforcer Bonaparte aux dépens des armées du Rhin, ne le pouvait sans danger qu'à la faveur d'un armistice, et chargea Moreau d'en proposer un semblable à celui qui avait terminé la campagne précédente. Le Rhin

eût séparé les deux armées; les Français eussent conservé leurs têtes de pont sur la rive droite; mais les Impériaux, maîtres du riche margraviat de Bade, en eussent tiré une partie de leurs subsistances.

L'Archiduc accepte, mais le cabinet de Vienne ordonne le siége de Kehl.

Le prince Charles, convaincu que les grands coups allaient se frapper sur les bords de l'Adige, reçut cette proposition avec un plaisir secret, parce qu'elle semblait lui offrir l'occasion de sauver la monarchie autrichienne. Déjà, même, en la transmettant au cabinet de Vienne, il avait fait filer en toute hâte 10 mille hommes de sa gauche vers le Tyrol; mais le conseil aulique n'envisagea point les choses du même œil que lui. Se flattant qu'Alvinzi était assez fort pour délivrer Wurmser, il rejeta la proposition de Moreau; ordonna au prince Charles de rappeler la division qui marchait sur le Vorarlberg, et de terminer la campagne par le siége de Kehl et de la tête de pont d'Huningue.

Difficultés pour ce siége.

Les préparatifs d'un siége sont immenses et toujours très-difficiles, lorsqu'ils se font à un grand éloignement des frontières, et que des communications par eau ne facilitent pas l'arrivage de munitions. Or, celle du Meyn, très-loin de Kehl et d'Huningue, ne pouvait servir qu'aux transports de munitions tirées de Prague et envoyées par Bamberg à Mayence; encore n'était-elle praticable que sur la moindre partie

de la route ; les sinuosités de la rivière qui allongent le chemin, et l'embarras d'un double déchargement, équivalaient d'ailleurs aux avantages qu'on en aurait tirés. On ne devait donc compter que sur les approvisionnemens qui existaient dans les places de Mayence, Manheim et Philipsbourg; et ce fut aussi la ressource à laquelle on eut recours. Tous les chevaux du pays furent mis en réquisition, pour amener de ces trois places l'artillerie nécessaire au début de ces opérations ; mais, quelque diligence que l'on mît à former l'équipage de siége, l'on ne put commencer les attaques régulières de Kehl avant les premiers jours de novembre.

Le fort de Kehl, proprement dit, est un carré bastionné avec deux ouvrages à corne, élevé sur les dessins de Vauban. Démoli après sa cession à l'Empire en 1738, ses fossés étaient comblés, et ses revêtemens, détruits jusqu'au niveau du terrain, à l'exception du bastion qui regarde le Rhin, dont l'angle flanqué tombait en ruines, à l'époque du passage de ce fleuve. On s'était occupé depuis, comme nous l'avons dit, d'en rétablir non-seulement les reliefs; mais encore, d'y ajouter un vaste camp retranché. (*Voy. Pl. XX.*) Description du fort et du camp.

Il n'entre pas dans mon plan de donner une description détaillée de ce camp, ni une relation des attaques et de la défense : c'est une tâche dont le général Dédon s'est fort bien acquitté.

Je me bornerai à donner une idée succincte des principaux ouvrages dont il se composait :

1° Le premier des ouvrages à corne de l'ancien tracé, en remontant le Rhin, défendait les approches des ponts, et battait, d'un côté, le rentrant de la Kintzig; et, de l'autre, la plaine en avant du camp. Le second couvrait les approches du côté des îles de la Kintzig, en aval : une lunette avait été élevée entre ces deux ouvrages, dans le rentrant formé par la rivière ;

2° A l'extrême droite, se trouvait un ouvrage à corne et plusieurs flèches pour la défense de l'île d'Erlenrhin, qui formait en quelque sorte de ce côté l'appui du camp dont le fort de Kehl couvrait la gauche ;

3° Le camp retranché se composait d'une première ligne, appuyant sa droite au bras d'Erlenrhin; sa gauche vers l'ouvrage à corne du fort, près du village de Kehl qui était rasé. Au centre, s'élevait une forte redoute avec des fougasses, nommée Redoute des Trous-de-Loup, par les Français, et par les assiégeans, Redoute de Souabe. En avant de la gauche, on avait retranché la maison de poste et le cimetière de Kehl, comme postes avancés. Une espèce de seconde ligne était formée par les retranchemens qui liaient la redoute des Trous-de-Loup avec celle du cimetière. Une autre grande redoute, fraisée et palissadée, couvrait le petit pont de

communication qui conduisait de l'île d'Erlenrhin à la droite du camp : enfin les approches de cette île étaient défendues par une redoute nommée le Bonnet-de-Prêtre, à cause de sa forme bizarre; elle ne fut, au reste, jamais terminée.

Un pont sur pilotis et un second de bateaux, jetés très-près l'un de l'autre, assuraient la communication de Strasbourg avec le fort de Kehl : afin de mettre ces ponts à l'abri des tentatives incendiaires, on avait construit une estacade vis-à-vis l'ouvrage à corne d'Erlenrhin. La communication de la rive gauche du fleuve à cette île, et à la droite du camp retranché, n'était assurée que par un pont volant : faute incompréhensible, puisqu'on avait à Strasbourg tous les matériaux nécessaires pour faire un pont de bateaux, bien plus sûr et plus commode pour le débouché des troupes. Au reste, ce pont volant fut couvert d'une lunette pour protéger l'embarquement.

Quarante bataillons, aux ordres des généraux Desaix et St.-Cyr, furent destinés à la défense de ces ouvrages. On en plaçait ordinairement 15 de service; savoir 6 à Kehl, 3 au camp retranché, 3 à l'île d'Erlenrhin, et 3 sur la gauche, dans les îles de la Kintzig. Outre cela, une réserve de 6 bataillons campait dans l'île du Rhin. Ces troupes se relevaient par tiers tous les jours, afin que ce

Mesures pour la défense.

qui n'était pas de service pût reposer dans ses cantonnemens.

La position de Kehl, relativement à Strasbourg, rendait pour ainsi dire son investissement impossible. La faculté que les Français avaient de renouveler les troupes employées à sa défense, de les renforcer dans les occasions extraordinaires et de les pourvoir de tout, faisait présumer avec raison que sa résistance serait longue; surtout, si l'attaque n'était pas brusquée dès le commencement. Bien des critiques ont pensé que si l'Archiduc n'était pas en mesure d'entreprendre des opérations sérieuses sur la rive gauche du Rhin, rien ne l'empêchait du moins d'enlever aux Français les avantages de la défense de Kehl, en transportant le théâtre de la guerre de Manheim sur la Speyerbach ou la Queich, afin d'attirer Moreau vers Spire ou Frankenthal, et de l'obliger d'abandonner Kehl aux soins de la garnison du fort. Si les armées impériales avaient une supériorité bien décidée sur les Français, c'eût été en effet une manœuvre sage : mais il n'en était pas ainsi; et l'Archiduc, forcé de laisser la moitié de son armée devant les débouchés d'Huningue, de Kehl et de Neuwied, n'aurait eu que fort peu de monde à porter sur la rive gauche du Rhin : Beurnonville lui eût facilement tenu tête; et Moreau aurait accablé les détache-

mens compromis devant Kehl. D'autres avis, peut-être mieux fondés penchaient à tenter un coup de vigueur pour enlever Kehl d'assaut avant que les ouvrages fussent entièrement terminés et armés.

Le gros des forces de l'Archiduc se rend devant Kehl.

Depuis la fin de septembre, il n'y eut qu'un corps d'observation autrichien devant ce fort: ce ne fut qu'à la fin du mois d'octobre, que la majeure partie de l'armée de l'Archiduc s'y trouva rassemblée sous les ordres de Latour. On destina à faire le siége, d'abord 43 bataillons et 46 escadrons; mais on y ajouta, bientôt après, 12 autres bataillons. Le reste de l'armée impériale cantonnait dans la vallée du Rhin ou observait la tête de pont. Le quartier-général s'établit à Korck. Le parc de siége fut placé à Rappenhof; le grand parc, à Eckertsweyer.

Longs travaux de contrevallation.

Les assiégeans employèrent presque tout le mois de novembre à élever des lignes de contrevallation: elles consistaient en quinze grosses redoutes, liées par des espèces de courtines. Le camp français se trouva ainsi entouré de retranchemens, presqu'aussi forts que ceux dont on voulait faire le siége: les villages de Sundheim, Neumuhl, Auenheim et Bottersweyer, furent fortifiés et compris dans cette ligne.

Les Autrichiens négligent l'occasion.

Ces longs travaux et la lenteur de la formation de l'équipage de siége, laissèrent le temps à l'infatigable Desaix d'achever les ouvrages, qui n'é-

de brusquer l'attaque.

taient pour ainsi dire qu'ébauchés à la fin d'octobre; et dont l'enlèvement de vive force n'eût pas coûté autant de monde à cette époque, que le siége régulier en coûta depuis. Le camp retranché, adossé au Rhin, n'avait pas de communication directe avec Kehl : il fallait rentrer par l'extrême gauche dans le fort; ou en longer le glacis, pour aller aux deux grands ponts. Les ouvrages de ce camp n'étant pas plus forts que les lignes de Turin enlevées par le prince Eugène en 1707, ni que celles de Mayence escaladées tout récemment par Clairfayt, il paraît qu'une attaque de vive force aurait réussi : en effet, les trois bataillons employés à la garde journalière du camp n'auraient pas été soutenus à temps pour le sauver; et des troupes ainsi adossées au fleuve eussent été fort compromises.

Les républicains perdent celle de troubler leurs préparatifs.

Les Français, de leur côté, échappèrent l'occasion d'empêcher le siége, en se laissant environner de retranchemens, sans faire la moindre tentative pour les détruire. Ce n'est que lorsqu'ils furent achevés et armés, qu'ils songèrent à les attaquer. Il est de fait que, laissant moins de troupes en cordon sur le haut du Rhin, et jetant un pont de plus vis-à-vis d'Erlenrhin pour faciliter ses débouchés, Moreau aurait attaqué avec toutes chances de succès le camp des Autrichiens, avant que la ligne de contrevallation fût terminée. Si, de son côté, l'armée de Sambre-et-

Meuse avait attaqué Werneck sur le Meyn pour forcer l'Archiduc à de grands détachemens, il est plus que probable qu'on aurait retardé long-temps le siége de Kehl, peut-être même l'eût-on tout-à-fait empêché. Mais Beurnonville, au lieu d'agir avec énergie, passa six semaines, ainsi qu'on l'a déjà dit, à prouver qu'il ne pouvait rien entreprendre.

Enfin, la tranchée fut ouverte dans la nuit du 21 novembre, et l'on poussa les travaux avec assez de vivacité pour creuser 2,600 toises de tranchée. Dans le même instant, Moreau combinait à Strasbourg, dans le plus profond secret, une sortie générale pour détruire les travaux des assiégeans. Ouverture de la tranchée.

Le 22, au point du jour, plusieurs colonnes, formant ensemble 16 mille hommes d'infanterie et 3 mille chevaux, débouchèrent de l'île d'Erlenrhin et de la gauche du camp, et dirigèrent leurs plus grands efforts contre la gauche des lignes de contrevallation, entre la Kintzig et le Rhin. Une des colonnes força les deux premières redoutes qui appuyaient les lignes au bras du Rhin. Une autre pénétra vers le centre, et s'empara de Sundheim et des deux redoutes contiguës à ce village; mais les Autrichiens s'étant maintenus dans trois redoutes entre ces deux trouées, et les troupes destinées à soutenir celles qui avaient obtenu ces premiers succès, n'ayant pu Grande sortie des Français.

se déployer à temps, on fut obligé d'abandonner les lignes de l'assiégeant.

Ils risquent d'enlever le parc de siége.

Cette sortie causa les plus vives alarmes aux Autrichiens, et faillit avoir les suites les plus graves. Les Français, maîtres de Sundheim, n'avaient plus qu'un pas à faire pour tomber sur le grand parc d'artillerie à Rappenhof, et détruire d'un seul coup toutes les ressources réunies pour le siége. Si Moreau n'obtint pas ce brillant résultat, c'est que probablement il ne calcula pas avec assez de précision les mouvemens de ses colonnes, faute de bien connaître l'emplacement du parc de siége. Il faut convenir aussi que plusieurs circonstances fortuites contribuèrent à sauver ce précieux dépôt.

L'Archiduc les repousse.

Latour, et l'Archiduc, en personne, se portèrent à la trouée que les Français avaient faite: six bataillons de travailleurs armés, qui revenaient de la tranchée sur la droite de la Kintzig, se trouvèrent heureusement vers Neumuhl prêts à marcher à l'ennemi, en attendant que le reste des troupes pût prendre part à l'action. Latour reprit avec eux la partie des lignes déjà forcée; et fut favorisé par un brouillard épais, qui lui permit d'en arriver très-près sans être aperçu. Ajoutez à cela, que les colonnes françaises ayant à traverser une plaine marécageuse, devenue presque impraticable par les pluies, n'arrivèrent que très-tard sur les points d'attaque, en sorte

que tout l'avantage fut bientôt du côté des Impériaux. Toutefois, les assiégés se retirèrent en bon ordre dans leur camp (1) : quoiqu'ils eussent enlevé neuf pièces de canon et fait quelques centaines de prisonniers, la perte fut assez considérable pour balancer le succès. Si Moreau avait exécuté cette attaque vingt-quatre heures plus tôt ; qu'il eût rassemblé la veille 25 mille hommes dans le camp retranché, pour en déboucher, avant le point du jour, sur trois colonnes ; nul doute qu'il ne fût parvenu à culbuter les Autrichiens : et alors, c'en eût été fait du siége de Kehl.

Direction fautive des travaux.

Après cette sortie, les travaux se poursuivirent, sans éprouver d'autres obstacles qu'une vigoureuse résistance locale et le mauvais temps. L'attaque principale chemina sur la gauche de la Kintzig, et trois autres furent dirigées contre le camp et l'île d'Erlenrhin. Il paraît qu'on multiplia trop les attaques vers cette île ; car, lorsque le camp fut pris, on ne se trouva pas plus avancé contre le fort qu'auparavant : il faut que la crainte d'être enfilé par la gauche dans les cheminemens contre cet ouvrage, ait déterminé les

(1) Moreau fut atteint d'une balle morte à la tête : son aide-de-camp Lélée, fut dangereusement blessé. Le général Desaix eut un cheval tué sous lui, et reçut une forte contusion à la jambe. Le comte de Latour eut aussi un cheval tué sous lui.

ingénieurs autrichiens à attaquer d'abord l'île d'Erlenrhin; mais cette crainte était-elle bien fondée? c'est ce qu'il convient d'examiner. En jetant un coup-d'œil sur le plan, on voit que le camp retranché n'offrait pas un système bien imposant de défense : en effet, la vaste étendue de son front n'était couverte que par la redoute des Trous-de-Loup. Celle-ci prise, le camp n'était plus tenable : sa communication avec l'île d'Erlenrhin se trouvait rompue, et rien n'était plus facile que de conduire une attaque au milieu des ruines du village de Kehl, contre l'ouvrage à corne du fort. Si l'on avait donc poussé plus vivement la tranchée le long de ces ruines, la redoute des Trous-de-Loup eût été enlevée dès la fin de novembre, ainsi que les retranchemens du cimetière. Alors, les défenses du camp tombées, et l'île d'Erlenrhin isolée; l'ouvrage à corne supérieur eût été attaqué avec succès : il est probable même que la garnison, n'ayant plus de communication avec la rive droite, n'aurait pas voulu se sacrifier pour la défense d'un fort dont toute l'importance se rattachait à celle du camp, et qu'elle aurait pris le parti de l'évacuer.

Combats divers qui en résultent.

Nous ne retracerons pas ici les détails des combats opiniâtres auxquels la marche du siége donna lieu, et dont les plus remarquables furent celui de l'Ile-Touffue, le 5 décembre; les trois tentatives infructueuses des 10, 11 et 12 décem-

bre sur la maison de poste de Kehl; ni l'assaut, à la suite duquel elle tomba le 19 au pouvoir des Autrichiens.

Les pluies continuelles contrarièrent beaucoup les travaux dans ce terrain bas et marécageux. Les tranchées furent inondées durant une partie du mois de décembre : la pluie devint si violente, du 20 au 26, qu'il fut question de lever le siége, et d'abandonner le matériel dans la tranchée.

Le feu des batteries commença dès le 28 novembre, et les ouvrages du camp étaient fortement endommagés, lorsque les Autrichiens l'attaquèrent de vive force, le 1er janvier, à cinq heures du soir. Le général Staader emporta la redoute des Trous-de-Loup, avec une facilité qui prouva que cette tentative était beaucoup trop tardive. Les réserves des assiégés voulurent reprendre cette redoute; mais elles n'arrivèrent pas à temps : le feu des batteries autrichiennes, qui portait déjà au-delà du fort, coula un des bateaux du pont. Assaut livré au camp retranché.

Dans la nuit suivante, une attaque fut dirigée contre l'île d'Erlenrhin; tous les petits ouvrages avancés furent emportés, et les assiégeans pénétrèrent dans l'ouvrage à corne. A la vue des succès des Impériaux, le général Lecourbe se mit à la tête d'un bataillon, renvoya son pont volant pour lui ôter tout espoir de retraite, et se

précipita sur l'ennemi qu'il chassa de l'ouvrage. Ce trait de dévouement fut au reste inutile : les Autrichiens, maîtres de la redoute des Trous-de-Loup et des lignes du camp, ayant poussé la tranchée jusqu'auprès du Rhin et de l'ouvrage à corne, l'île d'Erlenrhin se trouva isolée, et St.-Cyr en ordonna l'évacuation le 5 janvier, pour ne pas sacrifier inutilement les braves chargés de sa défense : les assiégeans occupèrent de suite ce poste important.

Dans la nuit du 5 au 6, les Autrichiens attaquèrent enfin la seconde ligne de retranchemens du camp; c'est-à-dire ceux qui se trouvaient entre l'ouvrage à corne supérieur et la redoute des Trous-de-Loup. Le combat fut vif et meurtrier; tous les ouvrages furent emportés, et les assaillans pénétrèrent dans le chemin couvert de l'ouvrage à corne où des travailleurs se logèrent aussitôt. Cette opération, exécutée malgré la résistance de six bataillons français et du feu du fort, fit honneur à ceux qui la conduisirent : elle n'eût pas été plus sanglante, si on l'avait entreprise au mois de novembre.

Kehl est évacué après la plus glorieuse résistance.

Cette journée fut décisive. Les Autrichiens pouvaient désormais réunir tous leurs moyens contre le fort, livré dès ce moment à ses propres forces : toute résistance ultérieure n'en eût pas retardé la prise au-delà de deux jours. Depuis six semaines, 43 batteries et 25 mille toises de

tranchée avaient été construites; près de 100 mille coups de canon et 25 mille bombes avaient sillonné les ouvrages : les Impériaux, maîtres du camp retranché, enveloppaient le fort par trois attaques; les batteries de celle de gauche enfilaient déjà les ponts de communication. Moreau, ne voulant pas exposer la garnison à un assaut, crut devoir alors abandonner un poste qui n'avait plus rien de sa première importance : Kehl fut évacué, en vertu d'une convention signée le 9 janvier. L'armée impériale n'y trouva plus que des remparts renversés, des palissades brisées, et un poste à peu près inutile pour elle.

Ce siége, considéré, soit en lui-même, soit seulement dans ses résultats, fut un événement mémorable de la campagne; il fit le plus grand honneur aux généraux Desaix, St.-Cyr et Lecourbe.

Lorsqu'après les combats de l'Eltz et de Schliengen, l'armée impériale se trouva réunie devant Kehl, sa tâche paraissait remplie. Cependant, sa marche victorieuse fut arrêtée tout à coup devant des retranchemens informes; et c'est-là que commencèrent pour elle de véritables travaux; il ne lui restait plus qu'un coin de terre à gagner, pour délivrer l'Allemagne de la présence des républicains; mais que de peines et de combats ne lui coûta-t-il pas? Chaque ouvrage exigeait un assaut; et tel mauvais retranche-

ment en exigea plus de deux. Enfin, après 50 jours de tranchée ouverte; après avoir perdu plus 5 mille hommes, et consommé autant d'artillerie et de munitions qu'en eût exigé le siége d'une place de premier rang, cette armée entra dans Kehl : triste conquête, qui la dédommagea bien peu de la perte d'un temps précieux, des sacrifices immenses qu'elle avait faits, et des revers accablans essuyés au même instant en Italie!

Observations sur ce siége.

Si l'on ne peut refuser des éloges à la défense d'un fort construit à la hâte, dont quelques parties seulement étaient revêtues; dénué de magasins ou de bâtimens à l'épreuve de la bombe; lié à un camp retranché dont les principales défenses consistant en flaques et en marais, étaient précaires et subordonnées aux gelées; il faut pourtant observer qu'on eût pu faire des retours offensifs plus fréquens. Un camp retranché qui communique avec une armée, et dont on peut déboucher à volonté avec 40 mille hommes, offre bien des avantages pour une guerre de chicane : on a vu quel parti des garnisons entièrement investies en ont tiré; et Masséna en a fourni un grand exemple à Gênes.

Les détails dans lesquels nous sommes entrés, sont suffisans pour donner lieu aux remarques suivantes : 1° Moreau, pouvant déboucher avec toutes ses forces sur des parties de la ligne en-

nemie, devait le faire aussi souvent que possible, dès les premiers jours de novembre; 2° l'Archiduc, mieux convaincu de la facilité qu'avait son adversaire de déboucher à volonté avec 40 mille hommes sur une des extrémités de sa ligne ou sur son centre, n'aurait pas dû s'exposer à faire un siége régulier de Kehl, en sa présence; 3° le meilleur moyen de rétablir l'équilibre des deux armées, était d'enlever de vive force la première enceinte du camp, qui n'avait que des retranchemens d'un faible relief; puis de diriger de la redoute des Trous-de-Loup une attaque contre l'ouvrage à corne, et les retranchemens qui couvraient le pont, afin de réduire de bonne heure la garnison du fort à ses propres forces.

Au surplus, ces observations, faites dans l'intérêt de l'art, ne diminuent en rien la gloire que les deux partis se sont acquise. Elles tendent seulement à démontrer qu'on atteint rarement la perfection à la guerre; et qu'il n'est général si habile, sur la conduite duquel la critique ne trouve à s'exercer.

Siége de la tête de pont d'Huningue

Les Autrichiens, n'ayant pas les moyens d'entreprendre deux siéges en même temps, restèrent en observation devant la tête de pont d'Huningue. Cet ouvrage, construit par Vauban et détruit en exécution du traité de Baden, avait été relevé sur les fondemens qui existaient encore, et l'on y avait ajouté quelques ouvrages

avancés. Ces travaux n'étaient pas terminés, lorsque l'armée exécuta sa retraite. Le prince de Furstemberg les laissa achever complaisamment, et crut sans doute bien faire, de se couvrir lui-même d'une ligne de contrevallation sur les hauteurs d'Altingen, qui se prolongent parallèlement au Rhin, à un quart de lieue de ce fleuve : position excellente, qui domine la plaine, et où Villars gagna, en 1702, la bataille de Friedlingen.

Nous avons dit que Moreau, en dirigeant le gros de ses forces sur Kehl, après avoir repassé le Rhin, laissa la division Férino vers Huningue, pour protéger la défense du pont. Ce soin fut confié alternativement aux 3e légère, 56e et 89e de ligne, sous les ordres du général Abatucci.

Le pont de communication est détruit.

Le corps du prince de Furstemberg, qui était en présence depuis le 28 octobre, d'abord uniquement occupé du soin de se retrancher, n'ouvrit qu'au milieu de novembre un boyau de tranchée pour descendre des hauteurs dans la plaine et y établir quatre batteries de gros calibre. Le 28, le feu de ces batteries rompit le pont; et 21 bateaux, entraînés par le courant sur la rive droite, furent pris par les troupes impériales : cette circonstance engagea les assiégeans à faire une seconde sommation, à laquelle Abatucci répondit avec fermeté.

Le 30 novembre, le prince de Furstemberg

résolut enfin de tenter l'attaque qu'il aurait dû faire un mois plus tôt, quand les ouvrages étaient imparfaits. Il fut sans doute déterminé par la rupture du pont, qui livrait en quelque sorte la garnison à elle-même. C'était, il est vrai, un grand avantage; mais si, dès le principe, on avait formé une pareille tentative avant le point du jour, il est probable que ces ouvrages eussent été enlevés avant l'arrivée des renforts; car, à cette époque, ils n'étaient guère défendus que par le canon d'Huningue, lequel ne battait que dans la plaine située entre les retranchemens français et la position autrichienne, et qu'on eût évité, en se portant avec vivacité au pied des retranchemens.

Quoi qu'il en soit, le 30 novembre, à onze heures du soir, le prince de Furstemberg se mit en mouvement, avec 5 mille hommes divisés en trois colonnes. Il est rare qu'une attaque de nuit, combinée sur plusieurs points, réussisse, à moins que l'ennemi ne perde toute contenance. La colonne de gauche s'égara et se dispersa; celle de droite aborda la grande lunette par la gorge, tandis que celle du centre en attaquait le saillant, et escaladait ses faces. Cette lunette fut emportée, et les troupes qui la gardaient, forcées à se retirer dans l'ouvrage à corne; lequel, n'ayant pu tirer tant que la lunette était disputée par les troupes des deux partis, commença alors un feu violent sur les Autrichiens. Malgré cela,

Les Autrichiens livrent l'assaut au fort.

Abatucci est repoussé.

ils se maintenaient dans la lunette, et paraissaient occupés à s'y loger, lorsqu'Abatucci sortit de l'ouvrage, se jeta sur eux, et les en expulsa. Les colonnes impériales se retirèrent sur le plateau après avoir perdu plus de mille hommes. Les Français qui n'en eurent pas moins de 800 hors de combat, regrettèrent surtout le brave Abatucci, officier-général de la plus haute espérance, qui mourut des suites d'un coup de feu.

Dès-lors, l'ennemi se borna à canonner la tête de pont jusqu'au 16 décembre; enfin il cessa de tirer, faute de munitions. Depuis la rupture du pont, la communication se faisait encore en bateaux, pour relever les troupes et leur porter des vivres ou des munitions. Le feu des assiégeans rendant ce trajet dangereux, on éleva une grande batterie sur la rive gauche du Rhin, en avant de la digue qui va d'Huningue à Neudorf; et les convois naviguèrent sous sa protection.

Le siége en règle commence.

Les assiégeans, ayant reçu, au milieu du mois de janvier une partie de l'artillerie qui avait servi au siége de Kehl, commencèrent alors à presser plus vigoureusement celui de la tête de pont.

Le 25 janvier, ils se portèrent en avant de leur première parallèle. Deux sorties furent exécutées par les assiégés, dans les nuits du 29 et du 31 : elles eurent un premier succès, comme cela arrive toujours; mais l'arrivée des réserves ennemies les obligea de rentrer, après avoir encloué

quelques pièces. Enfin, la résistance de ce fort n'étant plus qu'une opération partielle, qui n'avait point une importance proportionnée aux sacrifices qu'elle exigeait, on proposa aux Autrichiens de leur en faire la remise. Une convention fut conclue le 1er février, et on obtint jusqu'au 5, pour en achever l'évacuation : la garnison se retira couverte de gloire, ne laissant aux assiégeans que des monceaux de terre.

Résultats et fin de la campagne sur le Rhin.

Cet événement termina la campagne sur le Rhin, qui fut honorable pour les armées des deux nations. Cependant, si l'on en excepte le mouvement de l'Archiduc contre Jourdan, et la bataille de Biberach gagnée par Moreau, elle ne fut signalée par aucune grande manœuvre. De part et d'autre on s'étendit beaucoup et on forma une double ligne d'opérations; mais, dans le choix des positions et l'ordonnance de combat, l'armée de Rhin-et-Moselle se fit remarquer par un aplomb inconnu des troupes françaises, depuis le commencement de la révolution.

Desaix se couvrit de gloire à toutes les affaires, surtout à Geisenfeld, à Biberach, et à Heydenheim. St.-Cyr en acquit aussi dans plusieurs occasions : les officiers-généraux y rivalisèrent de zèle et de courage. Dans l'armée impériale, Nauendorf déploya une activité et une intelligence qui lui firent une juste réputation. Kray se distingua par une vigueur peu commune et

une présence d'esprit, qui le placent au rang des meilleurs généraux d'exécution.

L'armée française avait été ramenée, il est vrai, au point d'où elle était partie : cependant, elle avait fait beaucoup de mal à l'ennemi, et rapportait des trophées; les cadres de ses corps étaient intacts, aguerris, et mieux organisés qu'auparavant; elle avait détaché la Souabe et la Bavière de la coalition. Enfin, la belle défense de Kehl et d'Huningue, prouvant au directoire toute la solidité de la ligne du Rhin, lui permit de songer à de plus vigoureux efforts du côté de l'Italie. En conséquence, il ordonna aux divisions Bernadotte et Delmas de franchir les Alpes, malgré l'approche de la mauvaise saison. Ce mouvement, exécuté dans le plus grand secret, fut dérobé assez long-temps aux Autrichiens, pour les mettre hors d'état de lui en opposer un semblable. On assura sa réussite, en rassemblant d'abord la division Bernadotte à Metz, sous prétexte de former un camp de réserve, et en la faisant filer avec précaution sur Lyon, où Delmas se portait en même temps de Besançon. Les deux divisions étaient près d'atteindre Chambéry, avant que le bruit de leur marche ne transpirât en Allemagne. Nous ne tarderons pas à les retrouver dans le chemin de la victoire, sur les rives du Tagliamento; mais avant de retracer les glorieux travaux de l'armée d'Italie, qui leur ou-

vrait la carrière par un des faits d'armes les plus extraordinaires, il convient de rendre compte des événemens maritimes.

CHAPITRE LXVII.

Affaires maritimes et coloniales. — Expédition d'Irlande. — Le cabinet de St.-James envoie lord Malmesbury à Paris, et le Directoire donne au général Clarke la mission de négocier à Vienne. — Mauvaise issue de ces tentatives.

Trois ans de succès, faiblement obscurcis par un revers dans les petites Antilles, avaient doublé l'orgueil de la marine britannique. Le Léopard se promenait avec arrogance sur toutes les mers; certain qu'il devenait de plus en plus difficile de lui contester sa supériorité. Tout semblait désormais permis aux marins anglais : peu satisfaits d'exercer leur despotisme sur les neutres, ils venaient braver la France jusque dans ses ports. Déjà l'incendiaire de Toulon, Sidney Smith venait d'être fait prisonnier, en reconnaissant sur une chaloupe les moyens de détruire le Havre. Les rades de Toulon, Rochefort, Brest, Cherbourg et le Texel, étaient surveillées ou bloquées par autant d'escadres; tandis que d'autres portaient la terreur du nom britannique depuis le détroit du Sund jusqu'au fond du golfe de Naples.

Projet pour un nouveau système d'administration maritime.

Le directoire, au milieu des fautes qu'on lui reproche en politique et en finances, ne se montra pas aussi étranger à la direction de la marine qu'on pourrait le supposer. Guidé, dès les premiers jours de son installation, par le ministre Truguet, il avait proposé au corps législatif un système propre à imprimer plus d'unité et de force aux administrations des ports, en réunissant dans une seule main l'autorité militaire qui s'étend sur le personnel de l'armée navale, et la direction du matériel, des approvisionnemens, des constructions et des dépenses. « L'état déplorable dans lequel se trouve la marine, di-
» sait-il, est connu de nos ennemis qui nous
» bravent jusque sur nos côtes.... Nos flottes hu-
» miliées, battues, bloquées dans nos ports,
» dénuées de ressources en vivres et en matières
» navales, déchirées par l'insubordination, avi-
» lies par l'ignorance, ruinées par les déser-
» tions : tel est l'état dans lequel les hommes à
» qui vous avez confié le gouvernement, ont
» trouvé la marine française.........

» La tâche qui leur est imposée, ne les effraie
» pas. Déjà des ordres sont donnés pour réunir,
» dans nos ports, tous les élémens d'une puis-
» sante marine; pour rattacher au travail des
» individus qu'une longue licence avait rendus
» sourds à la voix du devoir; pour purger la
» marine des royalistes, des ignorans et des

» lâches qui la déshonorent. Le directoire n'a » pas borné ses efforts à de simples mesures de » gouvernement; il a cherché de nouvelles res- » sources dans l'organisation maritime, décrétée » récemment par la Convention nationale; mais » il a reconnu avec regret que cette organisa- » tion, l'ouvrage de ses derniers momens, dé- » crétée au milieu des orages, des événemens » et des travaux de tous genres qui l'ont as- » saillie au terme de sa session, ne présentait » au gouvernement que des entraves, et l'en- » chaînait dans tous ses moyens d'exécution....

» Les législateurs se convaincront sans doute, » que le principe d'unité doit être conservé dans » l'autorité des ports : qu'en conséquence, un » ordonnateur général peut être choisi dans tous » les grades administratifs ou militaires, mais » doit essentiellement avoir de longues années » de navigation, dont dix au moins sur les vais- » seaux de l'Etat.

» Cet ordonnateur correspondrait avec le mi- » nistre de la marine, et il aurait l'autorité sur » tous les fonctionnaires. Le service serait sim- » ple, actif, uniforme; et cet ordonnateur n'é- » tant point étranger au métier de la mer, pré- » senterait sur l'administration des ports, l'é- » quipement des vaisseaux et les travaux im- » menses qui en dépendent, une responsabilité » qui ne serait point illusoire.

» Pour éviter la confusion des pouvoirs et
» laisser à chacun le détail qui lui est propre, il
» faudrait diviser ensuite l'administration sou-
» mise à l'ordonnateur général, en deux grandes
» directions : l'une sous un *directeur militaire*,
» et l'autre sous un *directeur civil*.

» La direction militaire comprendrait les of-
» ficiers, les troupes, la police et la garde du
» port, la construction, l'entretien et le ra-
» doub des vaisseaux, leur armement et leur
» équipement, la fabrication des câbles, ma-
» nœuvres et autres ouvrages, et généralement
» tous les mouvemens du port. L'artillerie et
» tout ce qui en dépend, lui seraient également
» soumis.

» La direction civile comprendrait les appro-
» visionnemens, la comptabilité de l'arsenal en
» journées et matières, le bureau des armemens
» et répartition des prises, les revues des em-
» ployés civils et militaires, l'administration et
» la police des bagnes et hôpitaux, la comptabi-
» lité, le contrôle des fonds et l'inspection des
» vivres.

» En vous adressant, dès le principe de ses
» travaux, des observations sur l'état de la ma-
» rine, et sur les moyens de rectifier ce qui lui
» paraît défectueux dans son organisation, le
» directoire exécutif a cru toucher au point

» capital, dont dépendent le bonheur et la gloire
» de la France »....

Il est malheureusement combattu dans les conseils.

Malgré les puissans motifs dont le gouvernement étaya ce message, le rapport du comité de la marine ne lui fut point favorable : on lui opposa l'exemple de l'Angleterre, où, de temps immémorial, les deux branches avaient été séparées. Bergevin, passant en revue les différens systèmes suivis depuis Colbert, et forcé d'avouer que l'unité d'administration avait créé pour ainsi dire les belles escadres sorties des ports français dans la guerre d'Amérique, ne réussit pas moins à faire prononcer le rejet de la proposition, sous prétexte que le mode d'administration proposé avait produit la pénurie et le désordre dont on s'était plaint à la suite de ces glorieuses campagnes. Au conseil des Anciens, on alla plus loin. Des orateurs présentèrent le projet du directoire comme une preuve de sa soif de pouvoir; ils affectèrent de n'y voir que l'occasion de créer de nouveaux emplois pour y placer ses créatures; raisonnement assez mal fondé, puisque les différentes branches de ce service, réunies ou séparées, n'en restaient pas moins subordonnées au pouvoir exécutif. Ces faibles argumens, indices de l'inquiétude et de l'ombrage des conseils, furent puissamment secondés par les motifs spécieux déduits par Barbé-

Marbois. Cet ancien administrateur de St.-Domingue, cita l'opinion même du comte d'Estaing, qui, investi d'une dictature absolue durant la guerre d'Amérique, blâmait la concentration de tant d'autorité dans une seule main, comme source de mille abus, aussi contraires au bien du service sous le rapport de l'économie, que de la direction des opérations maritimes. Privé à cette époque de commissaires pour défendre ses projets à la tribune, le gouvernement eut la douleur de voir celui-ci rejeté, bien qu'il eût été facile de détruire les objections de ses adversaires. Il ne s'agissait point en effet, de conférer à un même amiral le commandement des flottes et celui des ports. L'administration proposée différait peu des préfectures maritimes, dont on reconnut l'efficacité quelques années après; et l'on peut dire qu'en y ajoutant un conseil d'amirauté sous la présidence du ministre, et s'attachant à faire de bons choix, le directoire eût fait tout ce qui dépendait de lui pour améliorer les institutions de ce département.

Efforts de Truguet.

Quoique contrarié du rejet de son système administratif, Truguet ne désespéra pas de relever la marine française de son état de nullité. Les nouvelles relations de la république avec la Hollande, celles que le directoire venait de renouer avec l'Espagne, lui laissaient entrevoir un meilleur avenir. A la vérité, l'ouverture du

port d'Anvers, formellement reconnu praticable dès le mois d'avril, par l'entrée d'un brick et de deux bâtimens d'un fort tonnage, avait mécontenté le commerce d'Amsterdam ; cependant le gouvernement batave n'en marchait pas moins d'un pas assez ferme dans la route qu'il s'était tracée. En attendant les secours qu'il promettait, on imprima aux armemens toute l'activité que l'extrême pénurie du trésor permettait d'y apporter. Richery reçut l'ordre de sortir enfin de l'engourdissement où il demeurait plongé à Cadix, et de porter l'épouvante dans les parages de Terre-Neuve. Il y détruisit les pêcheries, fit d'excellentes captures, et sema l'alarme jusqu'aux bouches du fleuve St.-Laurent, où les Français conservaient encore certain nombre de partisans.

Expédition à l'île de France.

Une escadre légère, sous les ordres de Sercey, fut envoyée à l'île de France avec les agens du directoire. Ce contre-amiral y soutint avec avantage un combat, dont on lui reprocha ensuite de n'avoir pas mieux profité. Mais la colonie, informée que les agens du gouvernement professaient les maximes de Santhonax, et songeaient à l'émancipation des noirs, les fit rembarquer pour la France, tout en donnant d'ailleurs les marques les moins équivoques de son dévouement à la métropole.

Santhonax est renvoyé

Les Antilles ne furent pas si heureuses. Les mesures proposées par le ministère pour les

à St.-Domingue.

régir, quoique motivées sur la nécessité de concilier tous les intérêts, ne répondaient point à l'attente générale. L'urgence de secourir St.-Domingue était manifeste; mais comment y parvenir sans ramener l'ordre, et quelle réunion de talens, de fermeté et de sagesse n'aurait-il pas fallu dans les chefs, pour atteindre ce but? Le ministre, en renvoyant Santhonax, crut s'attacher les noirs : on lui adjoignit Raymond, pour satisfaire les mulâtres; et en prenant dans les différens partis des blancs, trois hommes assez sages pour inspirer la confiance au commerce français et neutre, on imagina avoir rempli toutes les conditions requises par la prudence. Soins superflus, et dont le peu de succès atteste à la fois combien les passions l'emportent sur l'amour du bien public, et combien peu les partis tiennent compte des efforts qu'on fait pour les concilier!

Les opinions sont tellement partagées sur l'administration de Santhonax, qu'il serait peut-être hardi de prononcer. Flétri par les uns, du surnom odieux de Robespierre des Antilles, on lui fut redevable, selon d'autres, de l'expulsion des Anglais. On ne saurait nier que la liberté des noirs ne fournit à la métropole un moyen de recrutement formidable; mais en ébranlant tout le système colonial et en créant au centre des Antilles une puissance nuisible même à la France,

ne causa-t-elle pas plus de mal que de bien? La solution affirmative de cette question, fondée sur l'expérience, et les bons résultats de la conduite contraire tenue à l'île de France, semblent réfuter victorieusement le régime de Santhonax. En admettant même que le directoire n'entrevit d'autre moyen de défendre St.-Domingue contre les Anglais et les colons émigrés, qu'en émancipant les noirs, on ne saurait nier qu'il commit une grande faute de confier cette mission délicate à un républicain exalté, que tant de malheureux propriétaires regardaient comme l'auteur de leur ruine. A cette faute, on ajouta celle de faire précéder ce commissaire par d'odieux décrets de proscription, de confiscation et de mort. Assimiler tous les colons réfugiés aux émigrés de Coblentz; confisquer pour 2 milliards de terres, dans le fol espoir de les vendre, était en effet un étrange moyen de ramener l'ordre et la tranquillité dans ces contrées. Là, plus que partout ailleurs, l'union et l'oubli devaient être les bases du système réparateur.

St.-Domingue se relève un peu de ses ruines.

Cependant, par un bonheur inespéré, St.-Domingue commençait à sortir un peu de ses ruines, bien que les mêmes élémens de discorde subsistassent toujours. Les colons de toutes les classes, ou les agens préposés à la régie de leurs plantations, cherchaient au milieu des décombres, quelques moyens de se relever; cet éclair

passager ne fut qu'un calme trompeur, pour la métropole comme pour les anciens colons.

Les partis y conservent leur violence.

Dans les grandes révolutions, les individus se succèdent et disparaissent comme des ombres : les intérêts seuls restent aux prises, jusqu'à ce que, sapés enfin par l'inexorable main du temps, ils périssent où se fondent peu à peu dans les intérêts opposés. Ce n'était pas sous le ciel brûlant de St.-Domingue que les passions devaient prendre une marche différente; et les quatre factions qui s'y étaient formées, restaient en présence. Les hommes de couleur, toujours en proie à l'ambition et à une inquiète jalousie, se défiaient du général Lavaux et des blancs de toute condition. Ces démocrates d'une espèce toute particulière n'avaient embrassé la révolution avec tant d'ardeur, que pour se placer de niveau avec les grands blancs; dès que la république menaça de les ruiner en émancipant leurs nègres, ou de les humilier en proclamant l'égalité de ceux-ci, ils devinrent ses plus dangereux ennemis, et frémirent de l'ascendant qu'on laissait prendre aux bandes de Toussaint. Vilatte, un des plus braves mulâtres, excité par son parti, crut saisir l'autorité suprême, en faisant arrêter au Cap le général Lavaux et l'ordonnateur de la colonie : tentative fatale, qui fournit de nouveaux alimens à l'anarchie, et dont une insurrection préparée en silence assura le succès momentané.

Succès de Toussaint.

Le gouverneur ne tarda pas à être vengé. Toussaint, aussi habile que prompt à épouser les intérêts des blancs et ceux de la métropole, quand il jugeait pouvoir les faire tourner à son profit, ayant assemblé, avec la rapidité de l'éclair, 10 mille noirs sur les hauteurs du Cap, força Vilatte à se réfugier dans les Mornes. Lavaux, dans les transports de sa reconnaissance, n'eut rien de plus pressé que de proclamer Toussaint son libérateur, et de partager l'autorité avec lui. L'influence du général noir se manifesta d'abord sous les plus heureux présages. Bien qu'il sacrifiât tout à l'ambition, il aspirait néanmoins à une puissance solide : avide de pouvoir pour lui, et de droits pour sa caste, mais convaincu que la foule devait rester attachée aux travaux de l'agriculture, il encourageait le retour des noirs à la discipline et au travail. Rigaud suivant le même système dans le Sud, en peu de temps les habitations se relevèrent; et St.-Domingue, étonnée, se trouvait redevable à un mulâtre et à un vieil esclave, d'une administration qui contrastait avec les folies de ses anciens maîtres.

Arrivée des nouveaux commissaires.

Dans ces entrefaites, arriva l'expédition qui portait les commissaires, et qu'on avait prudemment divisée en deux convois, dont l'un mit à la voile de Brest, et l'autre de Rochefort. Ces petites escadres échappèrent aux croisières établies par l'amiral Parker devant le Cap, et y débar-

quèrent, comme par miracle, en même temps. Outre les agens du directoire, elles avaient à bord 25 mille fusils pour compléter l'armement des noirs, 2 mille hommes de troupes européennes, et les généraux Desfourneaux et Rochambeau. Le dernier avait la mission spéciale de prendre possession de la partie espagnole.

Projets du ministre.

Le projet du ministre était d'augmenter les forces de la république, en remplissant de nègres les cadres de 12 régimens : puissance formidable, au moyen de laquelle on eût pu jeter l'épouvante au sein des colonies de l'Angleterre, tout en se débarrassant de cette troupe mutine et dangereuse. Mais pour une telle entreprise, il fallait une escadre, et celle de Richery, destinée d'abord à cette opération, retenue maintenant à Cadix pour y vendre ses prises, laissa échapper l'occasion favorable (1).

Ce contre-temps fut d'autant plus à regretter, que les Anglais, en proie au Môle-St.-Nicolas à une épidémie horrible, n'auraient pu opposer à tant de moyens réunis que des débris de régimens. Tout portait donc à penser qu'après les avoir expulsés de cette place importante, il ne serait pas impossible de ruiner leurs propres co-

(1) On a imprimé par erreur, au chapitre 54, que l'escadre était destinée pour le Cap de Bonne-Espérance ; c'était pour le Cap français.

lonies et de leur enlever même la Jamaïque. A la vérité, le rôle que Toussaint joua depuis, a fait conjecturer, qu'il n'eût pas été aussi facile d'embarquer l'armée noire, qu'on le supposait : cependant, comme l'expédition eût offert un appât à l'ambition de ses chefs, il n'était pas hors de toute probabilité qu'on réussit à les y déterminer.

Administration de Santhonax. D'ailleurs, la mission de Santhonax fut loin de ramener le calme dans la colonie. S'il fut reçu au Cap avec acclamation par les partisans de l'émancipation, les autres colons n'apprirent son retour qu'avec effroi. S'il faut en croire des écrivains sages et modérés, il n'eut pas assez d'empire sur lui, pour oublier l'affront que les mulâtres lui avaient fait essuyer au Port-au-Prince, en le forçant à se rembarquer; ceux-ci, de leur côté, redoutant sa vengeance, se mirent en garde contre lui; aussi la lutte ne tarda pas à s'engager.

La seule garantie qu'on eut des bonnes intentions du directoire, était tout entière dans le caractère de ses collègues; mais Roume fut délégué dans la partie espagnole; Giraud n'accepta pas une mission qu'il estimait au-dessus de ses forces; et Leblanc mourut, dit-on, empoisonné. Il ne restait donc que Raymond, sur l'esprit duquel Santhonax exerçait un empire absolu.

Avancement de Toussaint; Le premier soin des commissaires fut de récompenser dans Toussaint, le héros des noirs,

le vengeur de Lavaux; on l'éleva au grade de général de division. Vilatte fut d'abord mis hors de la loi; mais on se contenta ensuite de demander son exil, pour l'exécution duquel il fallut encore recourir à la force. La guerre civile allait se rallumer, lorsque, par la fermeté et la prudence de Desfourneaux, cette opération réussit sans effusion de sang : Vilatte investi dans le fort de son nom et près d'y être assiégé, consentit à se laisser conduire en France, où il fut jeté dans les fers. Soumission de Vilatte.

Tandis que le Nord était soumis à l'autorité des commissaires par l'influence de Santhonax sur les noirs, le Sud fut ébranlé par de nouvelles commotions. Rigaud exerçait un pouvoir si étendu sur ces contrées, qu'on l'accusa généralement d'être l'instigateur des nouveaux troubles, bien qu'il n'y parût pas ouvertement compromis. Désordres dans le Sud.

Depuis la reddition du Port-au-Prince aux Anglais, on avait transféré aux Cayes le chef-lieu de la province du Sud : on voulut y établir une commission de gouvernement, subordonnée à celle du Cap. Cette mesure, toute simple en elle-même, s'exécuta d'abord sans opposition; mais lorsqu'on apprit que Pinchinat allait être arrêté, et que Desfourneaux prenait le commandement supérieur de la province, le mécontentement éclata de toutes parts, et les chefs mulâtres craignant de perdre leur influence, at- Massacre des Cayes.

tisèrent le feu de la discorde. Une expédition contre les confédérés de la Grande-Anse et le camp Raymond, mal secondée par Rigaud, venant à échouer, produisit un effet contraire à celui qu'on s'en était promis, et hâta le soulèvement. En vain les délégués Kervessau, Rey et Leborgne, crurent le conjurer, en faisant saisir les principaux meneurs. Le commandant de St.-Louis, l'un des plus dangereux, s'étant échappé des mains de ses conducteurs, donna le signal de la révolte, s'empara des forts d'Islet et de la Tourelle; et, tirant le canon d'alarme, rassembla en un clin-d'œil tous les noirs de la plaine des Cayes, sous les bannières des hommes de couleur. Les délégués, dans ce pressant danger, ont recours au général Rigaud, campé devant les Yrois : il accourt aux Cayes; alors ses partisans, enhardis par sa présence, qu'ils considèrent comme un renfort, font main basse sur les blancs. Les commissaires et le général Desfourneaux sont contraints à prendre la fuite; les insurgés égorgent tout ce qui se présente à leurs coups, et plus de 200 victimes attestent leur implacable fureur.

Rôle équivoque de Rigaud.

Cependant l'autorité de Rigaud, abrégea cette déplorable catastrophe, et ramena une espèce de calme dans la ville; mais comme il laissa ce forfait impuni, et n'en poursuivit point les auteurs, des soupçons de connivence planèrent sur sa tête : on l'accusa même de partager la haine

vouée par son parti à la commission de gouvernement. Fier, impétueux, irascible, il ne déguisait point en effet la jalousie qui le dévorait depuis qu'on lui avait publiquement préféré Toussaint; et son désespoir fut au comble, quand on voulut le réduire à obéir au général Desfourneaux. On craignait qu'il ne levât ouvertement l'étendard de la révolte, lorsque le départ de Santhonax, nommé par la colonie au conseil des Cinq-Cents, raffermit sa fidélité chancelante, et le rattacha à la France par l'expectative d'un avenir plus brillant. En effet, le commissaire Raymond restait le chef de la commission suprême, et ce fonctionnaire, mulâtre comme Rigaud, devant trouver en lui son principal appui, il était naturel de penser qu'il lui abandonnerait en retour une partie de son autorité.

Toussaint renforce et organise l'armée noire.

Toussaint, de son côté, n'était pas resté oisif. Caressé par Santhonax qui lui promettait le commandement en chef des forces coloniales, il s'appliquait à en presser l'organisation. Chaque jour lui montrait d'une manière plus évidente, qu'à l'aide de ces puissans moyens, il deviendrait incessamment l'arbitre des destinées de St.-Domingue : mais le besoin de s'étayer encore des commissaires, lui fit conserver des apparences de loyauté envers la république. Tout concourait à lui faciliter le rôle auquel il aspirait; car les blancs étant plus empressés de se déchirer

entre eux, qu'à se réunir pour combattre l'ennemi commun, l'anarchie gagnait jusqu'aux autorités civiles et militaires : Rochambeau, désapprouvant l'émancipation, en butte à la haine des commissaires, avait été embarqué de force pour être reconduit en France : Lavaux fut nommé député avec Santhonax, et bientôt le chef des noirs allait être investi du commandement en chef de la colonie.

Les plans de Truguet échouent.

A part le massacre des Cayes et une entreprise contre Jérémie et le camp Raymond qui échoua, il ne s'exécuta aucune opération dans cette campagne, que Truguet espérait rendre décisive : le temps s'écoula en funestes dissensions, et en calculs d'ambition personnelle. Les Anglais se maintinrent au Môle et au Port-au-Prince, avec la seule assistance des colons qui s'étaient si imprudemment jetés entre leurs bras, et que le directoire venait de s'aliéner à jamais, en ordonnant la confiscation et la vente de leurs biens. Richery, appelé à une autre destination, ne parut point; et les 20 mille noirs armés, au lieu d'aller conquérir les colonies anglaises, ne servirent pas même à sauver les petites Antilles.

Les Anglais reprennent les petites Antilles.

Les forces qu'Abercrombie avait conduites dans ces parages à la fin de 1795, lui assurèrent la supériorité sur tous les points : il reprit Ste.-Lucie à Goyrand; le général Wythe s'empara de Démérary et de Berbice; Nichols soumit la

Grenade et St.-Vincent; enfin Hugues, relégué à la Guadeloupe, eut peine à s'y défendre.

Non moins heureux dans l'Océan austral, l'amiral Elphingston fit capituler dans la baie de Saldanha, l'escadre hollandaise de l'amiral Lucas, venue trop tard au secours du cap de Bonne-Espérance. Le général Stuart, maître de Colombo, acheva la conquête des établissemens hollandais à Ceylan. Raynier soumit Banda et Amboine. Déjà Cochin et Malaca avaient passé sous la domination anglaise. Leurs succès contre les Hollandais dans l'Inde.

Des événemens non moins importans se préparaient dans les mers d'Europe. L'alliance de St.-Ildephonse semblait devoir former époque dans l'histoire de la marine française, et tout présageait qu'à la guerre de corsaires on allait substituer incessamment des opérations d'un intérêt majeur. Le premier résultat de cette alliance fut, comme nous l'avons déjà dit, l'évacuation de la Corse, et la retraite de l'escadre de Jervis à Gibraltar et devant Cadix, où elle se trouvait en mesure d'opérer dans les deux mers. L'amiral Langara, sorti de ce dernier port, après avoir rallié l'escadre de Carthagène, vint mouiller à Toulon avec 20 vaisseaux. Son but était de s'y réunir à l'escadre française, et de la conduire sans doute à Brest, où toutes les forces des deux nations eussent probablement risqué un engagement général, dans l'intention de re- Affaires maritimes en Europe.

prendre la supériorité sur l'Océan sans laquelle point d'indépendance maritime.

Projet d'une descente en Irlande.

Au même moment, une occasion séduisante s'offrit au directoire d'utiliser ce qui lui restait de marine, pour frapper contre l'Angleterre un coup en quelque sorte décisif, et lui arracher l'Irlande, en soutenant par un corps d'armée nombreux, les catholiques unis prêts à se soulever.

Etat de ce pays.

Depuis que lord Cambden avait succédé à Fitz-Williams, le système de modération et de justice suivi par ce dernier, fit place aux mesures les plus rigoureuses, et bientôt le régime militaire, les dragonades, réduisirent le peuple irlandais au désespoir. Mille petits soulèvemens, aussitôt comprimés qu'annoncés, indiquaient néanmoins l'existence du volcan; il ne fallait qu'une étincelle pour provoquer son éruption. Les associations secrètes se multipliaient, et si elles n'avaient pas encore causé de révolution, il ne fallait l'attribuer qu'à la difficulté de s'entendre sur le but d'une levée de boucliers. La plupart, loin de vouloir une séparation complète de l'Angleterre, se fussent estimés heureux qu'elle consentît à une transaction réclamée par l'honneur et la justice. Les autres, sûrs qu'on n'en obtiendrait jamais que des concessions partielles et peu sincères, visaient à fonder une république entièrement séparée d'intérêts. Au milieu de cette

divergence d'opinions, un comité de cinq membres, à la tête duquel figurait lord Édouard Fitz-Gérald, dirigeait les mouvemens des insurgés unis, vers un but préalable qui était de secouer le joug des Anglais.

Les victoires des Français, en 1794, avaient ranimé les espérances de tous les Irlandais, courbés sous des lois d'exception. Ils espéraient que le directoire, plus hardi et plus sage que Louis XIV, seconderait puissamment une entreprise qui devait substituer, à Dublin, l'influence française au joug de l'Angleterre. L'époque de la glorieuse invasion de la Lombardie et de la paix avec l'Espagne, parut, aux chefs de l'union, la plus propice pour tenter cette périlleuse entreprise. Wolfe-Tone et Napper-Tandy, chefs du parti républicain, vinrent promettre au directoire un soulèvement général, s'il s'engageait à les soutenir avec une petite armée. Ils reçurent un accueil d'autant plus flatteur, que le gouvernement caressait en secret ce projet. Hoche, débarrassé de la guerre civile et jaloux de cueillir des lauriers plus purs, sollicitait en effet le directoire d'utiliser sa valeur et son activité contre l'ennemi irréconciliable de la France. *Le chemin de Londres, le plus court, est par Dublin!* disait le sergent des gardes-françaises, devenu politique et guerrier.

Les mécontens députent au directoire.

Le ministre Truguet, s'il faut en croire un

Vaste plan

de Truguet contre l'Inde et l'Angleterre.

écrivain estimable (1), n'approuvait pas seulement les projets de Hoche, mais donnait à son ardente imagination la direction convenable, et en modérait l'élan. On assure que le ministre, s'élevant aux conceptions les plus hardies, voulait que la moitié de la flotte, après avoir convoyé 10 mille hommes jusqu'aux rives du Shanon, partît aussitôt sous les ordres de Villaret-Joyeuse pour l'Ile-de-France, à l'effet d'y embarquer les bataillons de noirs dont l'organisation avait été prescrite, et de les conduire à Tippo-Saïb, qui n'attendait, pour secouer le joug de l'Angleterre, que la certitude d'être soutenu par la France. On eût remplacé ces vaisseaux dans la Manche par l'escadre de Richery à son retour d'Amérique, et par celle de Villeneuve, attendue de Toulon. Les forces navales portées ainsi à 20 vaisseaux, eussent transporté en Irlande le reste de l'armée; tandis que la première escadre eût cinglé vers les mers de l'Inde. Ce plan, dont l'exécution eût incontestablement tenu du prodige, bien qu'il parût soumis à mille chances contraires, n'en fait pas moins honneur à Truguet. Cependant, comme il offrait le grave inconvénient d'exposer la moitié de l'armée durant un mois entier aux coups de l'ennemi, Hoche tenait,

(1) Le capitaine Parisot.

avec raison, à partir avec ses forces réunies, persuadé que sans cela il se compromettrait en pure perte.

Préparatifs et mesures de Hoche.

Quoique Truguet et Hoche différassent en ce point, ils mirent beaucoup d'harmonie et de zèle dans les préparatifs de l'expédition; rien de ce qui pouvait en assurer le succès, ne fut oublié par eux. Surmontant les nombreux obstacles que la pénurie des finances élevait à chaque pas, le ministre requiert sur toute la côte les matelots classés et les envoie à Brest; les approvisionnemens se forment avec célérité; les troupes se rassemblent, et font tous les apprêts pour monter à bord. Malheureusement, une funeste mésintelligence éclata entre Hoche et l'amiral Villaret-Joyeuse, qui, loin de partager les brillantes illusions de ses collègues, n'entrevoyait qu'une nouvelle défaite dans l'expédition d'Irlande, et eût préféré emmener directement dans l'Inde toutes les forces navales qu'on y destinait. L'événement prouva qu'il avait raison; cependant Hoche, soutenu par Truguet, n'eut pas de peine à l'emporter; et le directoire donna le commandement de la flotte à Morard de Galles. Ces débats causèrent un retard dont on s'aperçut moins, parce qu'on attendait l'arrivée des escadres de Villeneuve et de Richery.

Dans cet intervalle, Hoche toujours ingénieux pour tromper l'ennemi, fit rédiger avec un se-

cret affecté des proclamations aux Portugais, et parvint à les faire passer en Angleterre, par les agens même de cette puissance; tandis que tout se préparait à Angers et à Brest, pour la véritable destination.

Le cabinet de St.-James envoie Malmesbury à Paris.

Le ministère anglais se méfia de la ruse: instruit de ce qui se passait en Irlande, il craignit, avec quelque raison, d'y voir flotter l'étendard tricolore, devenu le ralliement des intérêts les plus puissans. C'est, dit-on, pour éclaircir ce mystère qui l'intéressait de si près, que Pitt envoya lord Malmesbury à Paris. Nous ne saurions affirmer ni contester le fait; mais il est notoire que la conduite du ministère britannique, dans cette circonstance, n'annonce point qu'il désirât la paix. L'alliance qu'il négociait au même instant avec Catherine, pour fournir à l'Autriche un corps auxiliaire de 60 mille hommes, donne même à croire qu'il était plus éloigné que jamais de renoncer à ses projets.

Prétentions exagérées des deux partis.

Il était ainsi bien difficile de concilier tant d'intérêts froissés et de haines exaspérées. L'Angleterre croyait faire beaucoup, en reconnaissant une république mise naguère au ban de l'Europe: elle pensait, de plus, que la remise des colonies françaises et hollandaises qu'elle venait de conquérir, serait un équivalent complet de la restitution des Pays-Bas à l'Empereur. Toutes les combinaisons du traité d'Utrecht se

reproduisirent dans les notes du plénipotentiaire du cabinet de St.-James : il ne voulait laisser à la France ni le port d'Anvers, ni une population aussi riche, aussi industrieuse et aussi brave que celle de la Belgique. En effet, ce n'était pas seulement ce surcroît de puissance positive, qui effrayait Pitt; il devait craindre que la république, maîtresse des bouches de l'Escaut et des portes de Breda, ne dominât définitivement en Hollande. Le directoire pouvait opposer à ces argumens, que la France se trouvait dans une attitude plus imposante qu'en 1709, et ne signerait point une paix plus onéreuse que celle qui termina la guerre de la succession. A cette époque pourtant, Louis XIV, en compensation de la cession des Pays-Bas à la maison d'Autriche, avait placé un prince de sa famille sur le trône d'Espagne. D'ailleurs, depuis le traité d'Utrecht, l'Angleterre avait fait dans l'Inde des progrès inouïs. Trois autres puissances s'étaient considérablement agrandies par le partage de la Pologne. Ainsi, la république seule, pour prix de ses victoires, eût été rejetée au-dessous de son ancien état relatif, dès qu'on persistait à la réduire au *statu quo* de 1792, en ne lui laissant qu'une marine détruite et des colonies bouleversées.

Le directoire, influencé par Rewbell, dénatura la bonté de sa cause, en prétendant imposer à la Grande-Bretagne par les formes d'une

diplomatie révolutionnaire. Il voulait que l'Angleterre commençât par restituer tout ce qu'elle avait pris à la France et à ses alliés dans les Deux-Indes, sous prétexte que les lois constitutionnelles ne permettaient d'aliéner aucune portion du territoire de la république, et que les traités avec ses alliés stipulaient la garantie de toutes leurs possessions. Puis, par une application outrée des mêmes maximes, il refusait de rendre à l'Empereur des provinces réunies par les derniers décrets, comme si un acte de réunion suffisait pour donner le droit de possession aux yeux d'une puissance tierce.

Le directoire envoie Clarke à Vienne.

Ce fut, selon toute apparence, pour lever ces difficultés, que le directoire prit le parti d'envoyer, le 16 novembre, le général Clarke à l'armée d'Italie, proposer un armistice à la faveur duquel il devait tâcher de pousser jusqu'à Vienne, pour traiter séparément de la paix avec l'Empereur. On se flattait en rendant à François II la Lombardie, et lui cédant quelques districts de l'Allemagne, d'obtenir de lui l'abandon des Pays-Bas (1). Dès-lors, l'Angleterre n'aurait plus le moindre droit d'intervenir dans cette cession, et le chapitre des compensations deve-

(1) Les pièces de cette négociation offrent tant d'intérêt, que nous croyons devoir les joindre à la fin de ce vol. (n°s 3 et 4.)

nait plus naturel et plus facile à arranger avec elle. Mais en calculant de la sorte, le directoire oubliait que Pitt voulait bien moins rendre la Belgique à l'Empereur, que la refuser à la France. Au reste, Clarke était à peine arrivé en Italie, que déjà l'ambassadeur anglais près la cour de Vienne proposait à Thugut, de confier à Malmesbury le soin de stipuler collectivement pour les deux puissances. Bien que ces insinuations ne fussent pas de nature à plaire à un cabinet aussi jaloux de sa dignité, elles lui firent néanmoins juger que l'Empereur traiterait plus avantageusement de concert avec ses alliés, qu'en ouvrant une négociation particulière. Aussi, se garda-t-il d'admettre le général républicain. Malmesbury, de son côté, n'en insista que plus vivement sur la restitution des Pays-Bas.

Brusque rupture des négociations

Le terme moyen entre des prétentions aussi exagérées, était très-difficile à trouver; et la négociation, entravée dès les premières conférences, ayant traîné quelques semaines, fut rompue par l'injonction faite le 19 décembre à Malmesbury de quitter Paris en 48 heures; cette manière d'agir en diplomatie, laissa l'Europe dans l'embarras de prononcer quel parti avait montré le moins de bonne foi.

Hoche avait déjà mis à la voile.

L'espoir que le directoire fondait sur l'expédition d'Irlande, contribua à cette brusque notification, car Hoche eut l'ordre de mettre à la

voile, bien avant que Malmesbury ne reçût celui de partir.

Richery venait de relâcher à Rochefort, où il était observé; Villeneuve ne paraissait pas non plus; et l'armée expéditionnaire, ne comptant plus sur leur secours, se disposa à appareiller le 14 décembre, sans égard à la saison avancée et aux inconvéniens qui pouvaient en résulter, soit pour les troupes dans l'âpre climat de l'Irlande, soit pour les vaisseaux sur une côte inhospitalière et dénuée de mouillages. Elle se composait de 15 vaisseaux de ligne portant chacun 600 hommes; de 12 frégates et 6 corvettes portant chacune 250 hommes; d'un vaisseau rasé avec 400; de 6 grands bâtimens chargés ensemble de 2,250 et de munitions; d'un navire-écurie pour 50 cavaliers; enfin d'une frégate armée en flûte, renfermant les poudres. Le débarquement de ces 16 mille hommes devait s'effectuer dans la baie de Bantry; et les mesures les plus sages furent prises, pour indiquer les mouillages de l'escadre selon la direction des vents; on poussa la précaution jusqu'à assigner à chaque capitaine, par un ordre cacheté, la place destinée à son vaisseau dans les différens cas qui se présenteraient. On n'attendait plus que le signal de mettre à la voile quand l'arrivée de Richery fit retarder le départ de deux jours, pour jeter un renfort de 1,200 hommes à bord des bâtimens capables de remettre de suite à la mer.

L'escadre est dispersée par une tempête.

Ce délai eut des suites fâcheuses, car le 16 décembre, au moment où la flotte débouchait par le passage du Raz, choisi par Morard pour mieux tromper les croisières ennemies, un vent précurseur de la tempête s'éleva. Toutefois, l'escadre républicaine, favorisée par une brume, trompa la vigilance de l'amiral Colpoys; mais à peine fut-elle hors de la rade de Brest, que les vents contraires et quelques mal-entendus dans les signaux la divisèrent en plusieurs parties. Un des bâtimens donnant sur un rocher, fut englouti; et le 17 au matin, tout était dispersé.

Le contre-amiral Bouvet en rallie une partie.

Le contre-amiral Bouvet parvint cependant à rallier 9 vaisseaux et 6 frégates, avec lequels il se dirigea sur le cap Cléar. Le surlendemain, toute l'armée fut réunie, à l'exception d'un vaisseau et de 3 frégates, sur une desquelles l'amiral et Hoche étaient montés. Ainsi, privé de ses chefs, Bouvet cingla vers la baie de Bantry : plusieurs jours s'écoulèrent en manœuvres, dont la nécessité n'a pas encore été bien démontrée; on perdit un temps précieux; les coups de vent revinrent, et l'escadre fut de nouveau séparée.

Une nouvelle tempête l'empêche de débarquer.

Le 24, le temps étant devenu plus calme, un conseil de guerre décida le débarquement. Huit vaisseaux et quelques bâtimens étaient encore dans la baie, on eût pu mettre à terre 6 mille hommes; mais au moment où la descente allait s'effectuer, malgré l'obscurité, la mer devint si

grosse et les vents si forts, que chaque navire, obligé de songer à sa sûreté, gagna la haute mer.

Découragé par tant d'obstacles et craignant de manquer de vivres, Bouvet se détermina à revirer vers les côtes de France. Il rentra le 1er janvier 1797, à Brest, où il fut suivi par plusieurs autres capitaines.

Hoche et l'amiral, séparés de l'escadre, rentrent de leur côté.

Les généraux en chef, qui montaient la frégate *la Fraternité*, entraînés d'abord loin des côtes de l'Irlande, chassés ensuite par une frégate anglaise à laquelle ils eurent le bonheur d'échapper, se dirigèrent enfin vers la baie de Bantry; mais Bouvet et l'escadre venaient d'en partir; et deux bâtimens qu'on rencontra, annonçaient qu'il n'en restait plus un seul sur les côtes de l'Irlande. La frégate amirale, gagna l'île de Rhé, où elle débarqua Hoche et Morard de Galles à travers mille périls.

Devouement du capitaine Lacrosse.

Le capitaine Lacrosse, commandant *les Droits de l'Homme*, voyant l'opération manquée, alla croiser à l'embouchure du Shanon, qu'il n'abandonna qu'après avoir eu la certitude du retour de l'armée en France. Alors, seulement, il se mit en route pour Belle-Isle; mais attaqué par deux bâtimens anglais d'un échantillon supérieur, il manœuvra si habilement, qu'il réussit, après un combat sanglant, à leur échapper. Un d'eux fut si maltraité, qu'il échoua : son équipage fut fait prisonnier. Le vaisseau français,

rasé de ses mâts, sans voilure, et criblé de coups de canon, se vit de même jeté à la côte le 14 janvier, vis-à-vis Pluzence. C'est dans cette triste position, que des dangers d'une autre espèce devaient éprouver Lacrosse et son équipage. On voulut mettre les chaloupes à la mer; mais elles furent brisées par les vagues, et englouties avec 80 personnes. Un cutter ayant enfin abordé le bâtiment, en retira le reste des blessés et une centaine de soldats : mais avant de pouvoir revenir prendre le surplus de l'équipage, il s'écoula quatre jours, pendant lesquels 60 hommes périrent dans les convulsions du délire et du désespoir.

Telle fut là fin d'une expédition qui, mieux conduite, eût mis l'Angleterre dans un embarras réel, en allumant près d'elle un vaste foyer d'insurrection. Résultats de cette entreprise.

Bien que les troupes embarquées ne fussent pas assez nombreuses pour donner des inquiétudes sur une descente en Angleterre même, l'alarme se répandit sur toutes les côtes : les gouverneurs civils et militaires rassemblèrent les milices, ordonnèrent l'armement des batteries, et invitèrent les citoyens, par une proclamation, à tout évacuer dans l'intérieur, si les républicains parvenaient à effectuer leur débarquement : précautions superflues, mais dictées par la prudence; et qui donnèrent la mesure de

la résistance à laquelle il fallait s'attendre, si jamais on formait une entreprise aussi difficile.

Si les avis ont été partagés sur les chances de succès et le degré d'importance de l'expédition d'Irlande, on est assez d'accord qu'une diversion de cette nature occupant sérieusement l'Angleterre, l'eût empêchée de porter ses efforts dans les Deux-Indes. Beaucoup de militaires, convaincus qu'il s'agissait moins de jeter quelques divisions à terre, que de se maintenir à la longue dans une lutte corps à corps contre une nation pleine d'énergie et de patriotisme, pensent néanmoins qu'il n'y avait aucun espoir de réussir, tant qu'on ne se serait pas rendu maîtres de la mer; ils prétendent que la faible armée de Hoche, après avoir forcé le cabinet de St.-James à recourir à des levées nationales, se trouvant consumée dans cent combats, eût été forcée de signer un traité d'évacuation ou de rembarquer ses débris. En admettant cette supposition comme la plus probable, il faut convenir alors qu'au lieu de retenir 25 mille hommes d'élite six mois en Bretagne et de les aventurer ensuite sur les côtes de l'Irlande, il eût été beaucoup plus sage d'en envoyer 5 à 6 mille avec d'habiles chefs à Tippo-Saib, et d'en porter 20 mille à Bonaparte, pour assurer la défaite de Wurmser et d'Alvinzi, sous les efforts desquels il était à la veille de succomber.

Les élémens d'une insurrection irlandaise devant durer long-temps encore, rien n'empêchait le directoire d'ajourner ses projets à l'époque opportune, où, délivré de la guerre continentale, il aurait pu tenter une expédition sans compromettre le succès de ses armes. Dans l'état actuel des choses, il semblait bien plus urgent de délivrer l'Inde et de dicter la paix à l'Autriche, que d'exciter une guerre civile sur les bords du Shanon.

Quoi qu'il en soit, c'est trop disserter sur les événemens maritimes; revenons maintenant aux opérations de l'armée d'Italie.

CHAPITRE LXVIII.

Situation de l'intérieur de l'Italie. — Bonaparte se rend à Bologne, pour forcer le Pape à la paix. — Alvinzi reprend l'offensive, et s'avance vers l'Adige sur trois colonnes; Bonaparte vole au-devant d'elles, et les détruit l'une après l'autre. — Bataille mémorable de Rivoli et de la Favorite.

Entrevue inutile de Clarke et de St.-Vincent.

Le refus de l'empereur d'Autriche de recevoir le général Clarke à Vienne, n'était pas d'un bon augure pour la paix. Toutefois, en lui envoyant le baron de St.-Vincent, ce prince laissait encore percer l'envie d'écouter les propositions du directoire, pour peu qu'elles fussent de nature à satisfaire l'ambition de son conseil.

L'entrevue de ces deux négociateurs eut lieu à Vicence le 4 janvier, et ne donna aucun résultat, soit que la rupture des négociations avec l'Angleterre et les victoires de l'Archiduc eussent relevé les espérances du cabinet de Vienne, soit que les points à discuter n'eussent point été prévus. La paix présentait trop d'articles litigieux, pour être définitivement traitée aux avant-

postes; et les conditions de l'armistice n'offraient pas moins de difficultés. Bonaparte fit sentir au négociateur français que tous les avantages seraient du côté des Autrichiens, si on leur permettait la moindre communication avec Mantoue, dont la famine assurait la prochaine reddition. Ceux-ci, au contraire, insistèrent pour que la garnison fût alimentée pendant la durée de la suspension d'armes. On ne put tomber d'accord. St.-Vincent, négociateur sans pouvoirs, retourna donc à Vienne soumettre les propositions de la France; et son cabinet renvoya Clarke, pour la forme, au ministre impérial près la cour de Turin. Dès-lors, il fallut songer, d'une part à se maintenir jusqu'à l'arrivée des renforts dans la position où l'on se trouvait; et de l'autre, à redoubler d'énergie et d'activité pour sauver Wurmser.

Les tentatives réitérées de l'Autriche pour atteindre ce but, avaient été appuyées, comme on l'a vu, par des manœuvres diplomatiques tendant à exciter les gouvernemens italiens dont les intérêts étaient menacés; on ne négligea rien pour les déterminer à faire une levée de boucliers sur les derrières des Français. La cour de Rome était sur le point de se déclarer ouvertement, de rallier à sa cause toutes les haines individuelles, et d'allumer ainsi l'incendie mal éteint en Lombardie.

D'un autre côté, Venise continuait des préparatifs, sur le but desquels il était difficile de se méprendre. Il ne s'agissait plus de défendre le territoire de la république, traversé en tous sens par les armées des deux partis : ce n'était pas non plus pour mettre à l'abri sa capitale, dont une nombreuse flotille pouvait interdire l'approche, bien mieux que des milices esclavones; et, puisque le Sénat avait rejeté deux fois l'alliance de la France, quel eût été l'objet de ces armemens sinon de se réunir à l'Autriche? D'ailleurs, on venait d'ajouter au mécontentement des Vénitiens, en occupant par surprise le château de Bergame, sous prétexte qu'il couvrait le flanc gauche de la ligne d'opérations du côté des montagnes, et contenait les habitans mal disposés que le podestat Ottolini enrégimentait.

L'alliance du nouveau roi de Sardaigne aurait peut-être servi de contre-poids à Rome et à Venise; mais l'obstination du directoire qui refusait à Charles-Emmanuel les concessions de territoire qu'il s'était montré disposé d'accorder à son père au mois d'avril (1), retarda long-temps la conclusion du traité négocié par Poussielgue.

Ce changement de politique du gouvernement

(1) Comparez les instructions au général en chef, pièces justificatives du tome précédent, et celles au général Clarke, n° 3.

français parut d'autant plus déplacé, que les événemens d'Allemagne ne l'autorisaient point; et que le défaut de prévoyance lui avait fait négliger de préparer les réserves nécessaires pour soutenir la marche offensive de ses armées. Celle d'Italie, surtout, qui, par sa position, le génie entreprenant de son chef et la nature même de ses premiers succès, était appelée à jouer un rôle principal, eût exigé des renforts considérables. Une armée de 40 à 50 mille hommes, quels que soient la valeur des troupes et les talens du général qui la commande, ne peut, dans le siècle actuel, espérer de faire de grandes choses, ni même de se maintenir long-temps, contre des armées plus nombreuses dont le recrutement s'opère avec une extrême rapidité. Si le directoire eût bien entendu ses intérêts, il eût porté l'armée d'Italie à 70 mille combattans, et préparé, en seconde ligne, les moyens de remplacer ses pertes, en formant au pied des Alpes une réserve de 25 à 30 mille hommes. Il ne manquait pas de troupes dans l'intérieur; mais il voulut en même temps garder la Hollande, surveiller la Vendée, et profiter de l'occasion qui se présentait d'arracher l'Irlande aux Anglais; entreprise dont le succès semblait douteux, malgré l'assistance des habitans du pays, faute des moyens maritimes pour alimenter l'armée en hommes, en armes et en munitions.

Situation de Bonaparte.

Ainsi, l'armée d'Italie, abandonnée à elle-même, était réduite, après tant de succès, à conserver sa ligne défensive sur l'Adige. La victoire d'Arcole avait été achetée trop cher; puisque la supériorité de l'ennemi, et la nécessité où l'on se trouvait d'observer Mantoue pour ne pas laisser échapper Wurmser, ne permirent pas d'en recueillir les fruits. Cette bataille, loin d'améliorer la situation de Bonaparte, l'avait en quelque sorte empirée, en lui enlevant plus de monde qu'aux Autrichiens. A la vérité, les derniers bataillons de l'armée des Alpes, et quelques régimens venus de l'intérieur, effaçaient une partie des pertes : mais qu'étaient ces renforts, en comparaison de ceux que recevait journellement Alvinzi? Jamais la monarchie autrichienne n'avait fait de plus grands efforts. Des milices hongroises remplacèrent à Vienne toutes les troupes réglées de la garnison qui partirent en poste pour l'Italie, suivies de près par un corps de volontaires formé dans la bourgeoisie de la capitale, et par une foule de Croates et de Tyroliens. L'armée du Frioul, qui comptait déjà plus de 40 mille hommes, grossissait tous les jours. D'un moment à l'autre elle pouvait reprendre l'offensive. Il n'y avait donc pas de temps à perdre pour régler les affaires des nouvelles républiques, et en imposer au Pape avant la reprise des hostilités.

Un congrès des députés de Modène, de Reggio, de Ferrare et de Bologne, avait été convoqué dans la dernière de ces villes, pour statuer sur la constitution et l'organisation du nouvel état cispadan. Les séances de ce congrès s'ouvrirent le 27 décembre : les opinions et les intérêts s'y heurtèrent avec violence dès les premiers jours. Le vœu sage formé par quelques députés pour la réunion des deux petites républiques, fut loin d'obtenir tous les suffrages : les mandataires de Bologne, et de Ferrare surtout, manifestèrent des vues opposées. Le général en chef eut beaucoup de peine à concilier les avis, et à décider une réunion indispensable. Il se rend à Bologne, pour organiser la république cispadane.

Cette opération politique n'était point encore terminée, qu'il assembla à Bologne une colonne mobile d'environ 4 mille hommes, tirés, tant du corps stationné en Lombardie, que des divisions actives. Il n'en fallait certes pas davantage pour contraindre le Pape à la paix : mais cette fois, il en fut quitte pour la peur, car l'activité de l'Autriche suspendit de quelques jours l'expédition française.

Le conseil aulique mit tant de diligence à recompléter l'armée d'Italie, qu'Alvinzi, bientôt en état de tenter un dernier effort en faveur de Mantoue, reprit sur ces entrefaites l'attitude offensive. Bonaparte, informé des mouvemens qui s'opéraient sur la rive droite de l'Adige,

quitta le congrès cispadan, et renonçant à ses projets sur Trieste (1), retourna en toute hâte à Vérone, afin d'être en mesure de profiter de la première faute qui échapperait à son adversaire. Le corps nombreux qui s'était jeté dans Mantoue, les obstacles qu'offrait le Tyrol, où il eût fallu s'engager, ne permettant pas d'attaquer les armées de secours et de les repousser au cœur de la monarchie autrichienne, il importait de laisser à l'ennemi le temps de dessiner ses projets, afin de rassembler ses forces et de le combattre avec avantage.

Positions de l'armée française.

Depuis la bataille d'Arcole, l'armée gardait à peu près les mêmes positions : 10 mille hommes formaient le blocus de Mantoue; et 30 mille étaient en observation. Si de légers changemens avaient eu lieu dans l'intérieur des divisions, l'ensemble restait néanmoins le même, ainsi qu'on le voit par l'état de situation ci-joint.

Les revers multipliés essuyés par Vaubois, déterminèrent Bonaparte à donner à sa division

(1) Le désir de procurer des ressources à son armée, et plus encore, l'espoir d'obtenir des renforts du directoire, lui avaient sans doute suggéré l'idée de cette expédition; car, dès que le gouvernement l'eut approuvée, on le trouva peu disposé à y donner suite. Il mandait, dès le mois de novembre, au directoire, qu'il n'avait pu prévoir la rapidité avec laquelle l'Autriche organisait une quatrième armée, et qu'il fallait renoncer à marcher sur Trieste, aussi bien que sur Naples.

) DÉCEMBRE 1796.

	FORCES.	TOTAL par DIVISIONS	*OBSERVATIONS.*
BLOCU	2,200 156 115 190 338 445		
	. 34,380 . 10,230 . 2,000	46,610	

IS,

rasco.
ıdrie.
, Bergame et Bologne.

un chef plein de talens, d'énergie, et capable d'y ramener la confiance : ce général fut envoyé à Livourne ou dans le Tortonais, et remplacé par Joubert. Sa division, la plus nombreuse de l'armée, tenait toujours les postes intéressans de la Corona et de Rivoli : celle de Masséna, placée en seconde ligne à Vérone, se liait par sa gauche avec la précédente, et par sa droite à Augereau, qui surveillait Legnago et le Bas-Adige. Les avant-postes poussaient des partis sur Montebello et Vicence, pour surveiller les mouvemens de l'ennemi. Le général Rey, récemment arrivé, commandait une petite réserve vers Dezenzano, éclairant la rive occidentale du lac de Garda, jusqu'à Salo. La division Serrurier bloquait Mantoue; enfin la brigade Victor, placée à Goïto, servait de soutien, au besoin, aux troupes de siége et à l'armée d'observation. Un camp retranché, établi à Castel-Novo, donnait à la gauche et au centre un refuge avantageux, dans le cas où l'ennemi eût débouché avec des forces supérieures par la vallée de l'Adige.

Plan du général Alvinzi.

D'après cette répartition des troupes françaises sur la ligne, il n'y avait qu'un moyen de délivrer Wurmser, et il ne se présenta pas à l'esprit d'Alvinzi, que la défaite de Wurmser et la sienne propre, jointes à l'envie de les réparer, ne purent ramener aux vrais principes. Loin donc de rassembler toutes ses forces pour passer l'Adige

entre Vérone et Legnago et de marcher avec 40 mille hommes sur Mantoue, il résolut de s'avancer en personne avec le centre et la droite, entre l'Adige et le lac de Garda, afin d'occuper l'armée française vers Rivoli, tandis que le général Provéra se porterait avec un corps de 8 à 9 mille hommes, par Padoue et Legnago sur Mantoue. Ce projet avait, comme toutes les attaques multipliées, l'avantage d'inquiéter les républicains sur tous les points à la fois; mais il présentait aussi les inconvéniens inhérens à ce genre de tactique; et quoiqu'Alvinzi n'eût négligé aucune des ruses susceptibles de donner le change à son adversaire, son plan paraissait mal calculé : 1° parce que l'attaque principale du gros de son armée était portée sur un point coupé de montagnes et de fortes positions, qui favorisaient la défensive des Français, avantages qu'ils n'auraient pas eu sur le Bas-Adige; 2° parce que la marche de la division Provéra exposait sans nécessité à mille dangers : en effet, si Alvinzi réussissait à battre les Français à Rivoli, Mantoue était sauvé sans cette diversion; s'il éprouvait au contraire un échec, Provera était perdu sans retour, et sans que son mouvement eût la moindre influence pour le rétablissement des affaires; car, supposé même qu'il parvînt à percer, la défaite de l'armée ne le forçait pas moins à se renfermer dans la place. Ce calcul était fa-

cile à établir avant l'événement; le principe sur lequel il s'appuie est applicable à toutes les diversions formées par de faibles corps.

Le corps de bataille descend l'Adige.

L'armée autrichienne se mit en mouvement le 7 janvier. Le centre partit de Bassano, traversa les gorges de la Brenta, pour se réunir à la droite vers Roveredo, et descendre ensuite avec elle la vallée de l'Adige.

Provera s'avance vers Legnago.

La gauche aux ordres de Provera, partit de Padoue, et s'avança le 8 janvier sur la Fratta : son avant-garde aux ordres du comte de Hohenzolern, eut vers Bevilaqua un petit engagement avec celle d'Augereau, commandée par l'adjudant-général Duphot. La bonne contenance de la 5e légère, et les mouvemens trop lents et trop étendus des Autrichiens lui facilitèrent les moyens de se retirer par San-Zeno à Legnago, où elle n'arriva pas sans avoir éprouvé quelques pertes. Sa résistance donna le temps à Augereau de se disposer à bien recevoir les Autrichiens sur la ligne de l'Adige, et à rassembler une bonne partie de ses troupes à Ronco, comme il en avait l'ordre.

Dispositions de Bonaparte à cette nouvelle.

Bonaparte se trouvait encore le 10 janvier à Bologne, lorsqu'il reçut la nouvelle de cette attaque, il dirigea sur-le-champ le général Lannes avec 2 mille hommes de sa colonne mobile par Ferrare à Rovigo, à l'effet de renforcer la division Augereau, et partit lui-même, comme nous l'a-

vons dit, pour Vérone, pivot de ses mouvemens. En passant sous Mantoue, il donna les instructions nécessaires pour le cas où l'ennemi se présenterait devant la place. Il arriva le 12 à Vérone, où sa présence devenait très-urgente; car pendant que Provera s'avançait sur le Bas-Adige, Alvinzi avait opéré sa jonction près de Roveredo avec le corps de Davidowich, et s'était porté le 10 janvier avec 36 bataillons sur Alla, pour accabler la gauche des Français. Une autre colonne de 6 bataillons et 100 chevaux, aux ordres du général Bayalitsch, débouchant de Bassano, menaçait Vérone : déjà, dans une première attaque, elle avait repoussé les avant-postes; et Masséna pour les soutenir, venait de faire déboucher sa division de cette place, et d'engager un combat où il enleva quelques centaines de prisonniers. Ces démonstrations sur la droite et le centre de l'armée française, n'étaient que le prélude des attaques plus sérieuses préparées contre la gauche: il ne s'agissait de rien moins, que de l'enlever dans sa position entre le lac de Garda et l'Adige.

Démonstrations des Autrichiens sur Vérone.

Description du champ de bataille de Rivoli.

Mais pour bien juger cette affaire, il faut étudier sur le plan, le terrain qui en fut le théâtre, parce que la meilleure description n'en donnerait qu'une idée imparfaite et peu propre à l'intelligence de ces mouvemens compliqués (1).

(1) Planche XXVI.

On a déjà vu au chapitre 61, qu'il n'y a que trois moyens de déboucher du Tyrol en Italie, par la vallée de l'Adige. Le premier, en longeant la rive gauche de ce fleuve sur la grande route de Trente, pour forcer la Chiusa et Vérone ; le second, en emportant ce premier poste, puis venant jeter des ponts entre Polo et Pescantina, afin d'éluder Vérone ; le troisième, enfin, en attaquant le Montebaldo, et suivant le chemin d'Incanale sur la rive droite de l'Adige, pour déboucher sur le plateau de Rivoli.

Alvinzi adopta le dernier de ces moyens, comme le moins chanceux, et fit ses dispositions en conséquence. Il paraît qu'il avait connaissance du départ de Bonaparte pour Bologne; mais en supposant même le contraire, il est certain qu'il crut lui donner le change, en faisant faire par Provera et Bayalitsch les démonstrations dont nous venons de rendre compte. Il se flattait de n'avoir que la division Joubert à combattre; on ne tardera pas à s'apercevoir de l'erreur de son calcul, et comment les dispositions qu'il prit pour l'envelopper occasionnèrent sa propre défaite.

Mesures d'Alvinzi pour accabler Joubert.

L'armée autrichienne réunie sur le Haut-Adige, fut divisée en six colonnes, composées ainsi qu'il est indiqué au tableau ci-annexé. L'attaque étant fixée au 12 janvier, la première colonne à droite, commandée par le général Lusignan, devait

partir le 11 de Brentonico, tourner le revers occidental du Montebaldo, et marcher par les hauteurs de Malsesena et de Casteletto, le long du lac de Garda; le but de ce mouvement hasardé était de couper la retraite aux Français et de les prendre à revers. La deuxième colonne aux ordres du général Liptay, partant d'Avio, avait l'instruction de gravir le col de Campione, et de se communiquer avec la précédente par les crêtes du Montebaldo. La troisième, dirigée par le général Koblos, devait partir de Belluno, attaquer de front par la Ferrara et se lier à la deuxième. Les 4e et 5e colonnes avaient ordre de s'avancer au-delà de Belluno vers Rivalta, soit à dessein de longer la rive droite de l'Adige et de déboucher sur Rivoli, soit en vue de soutenir au besoin les attaques du Montebaldo. Wukassowich devait balayer avec la 6e colonne la route de Vérone à Trente, par Dolce.

Attaque de la Corona et Ferrara.

Le 12 au matin, les 2e et 3e colonnes arrivèrent effectivement, après une marche pénible, sur le mont Albaro, près de la Ferrara, en face de l'avant-garde de Joubert : celle de Lusignan, ayant à suivre des sentiers difficiles, obstrués par la neige qui tombait depuis deux jours, ne put occuper le revers des hauteurs du Montebaldo.

Malgré ce contre-temps, les deux autres divisions, fortes d'environ 9 à 10 mille hommes, eus-

sent expulsé les républicains de leur position, si les généraux qui les commandaient s'étaient prêté un mutuel secours. Koblos attaqua le village de la Ferrara, mais Liptay ayant l'ordre de ne point s'engager avant que le mouvement de Lusignan n'eût atteint le but proposé, fit échouer sa tentative. Le canon des retranchemens de Castelli et d'Olivetti, foudroya la tête de colonne, qui n'avait que de l'artillerie de montagne pour lui répondre. Les Impériaux furent donc obligés de tourner la montagne par les Dossi et la chapelle de la Ferrara. La nuit surprit les combattans, et une ligne majestueuse de feux changea bientôt l'aspect des cimes glacées du Montebaldo.

Retraite de Joubert sur Rivoli.

Cependant Joubert se disposait à bien recevoir l'ennemi, lorsqu'il apprit à quatre heures du matin, que le corps de Lusignan avait déjà gagné sa gauche par le versant occidental du Montebaldo; il ne jugea pas prudent de s'engager dans cette position, contre des forces aussi supérieures, et se retira dans le plus profond silence, après avoir levé les ponts de l'Adige, et rendu compte au général en chef de ce qui se passait.

Les Autrichiens le suivent sur le Tasso.

Aussitôt que les Autrichiens aperçurent à la faible lueur des feux, que les Français s'étaient retirés, ils se mirent en vain à leur poursuite : le mouvement rétrograde s'exécuta dans la matinée du 13, avec tant d'ordre, que l'arrière-garde ne

fut pas même entamée. Joubert alla d'abord s'établir sur les hauteurs de Trombalora, en arrière du vallon de Caprino, où il attendit le reste de la journée des nouvelles de Bonaparte, dont il ignorait encore l'arrivée à Vérone. Mais craignant d'être accablé le lendemain dans cette position, il en repartit à dix heures pour se retirer par Campara, sur Castel-Novo : les troupes étaient déjà en marche, lorsqu'on reçut avec la nouvelle de la prochaine arrivée du général en chef, l'ordre de tenir ferme en avant du plateau de Rivoli. Le général Joubert fit alors prendre position aux 33e, 39e, 14e, et 85e de ligne, en avant de Rivoli; la droite sur la direction de la redoute de Castello, la gauche appuyée au pied des hauteurs de Marogne. Son avant-garde occupa les hauteurs de Zoana. Les 4e et 22e légères, réparties dans les retranchemens et en avant d'Osteria, avaient des postes entre Serpole et les sommets du mont Magnone; la 17e légère, à la gauche, s'étendait jusqu'à Zoana, Brensone, Montalto et Beticelli; la 29e légère tenait en seconde ligne les hauteurs de Zoana et Montagna : on tirailla toute la nuit.

Alvinzi combine le 13 un nouveau plan d'attaque.

Le premier projet d'Alvinzi, sur la division Joubert, se trouvait ainsi déjoué, et c'était un grand point : toutefois il semblait possible de réparer ce contre-temps en la poussant vivement le 13, pour déboucher en même temps

qu'elle sur Rivoli, afin d'y réunir les cinq colonnes; car c'était le seul point de concentration qu'on pût leur assigner. Mais une telle résolution était contraire au système favori des Autrichiens, qui visaient toujours à envelopper l'ennemi, comme si, sûrs de la victoire, ils n'eussent pas voulu qu'un seul homme leur échappât. Alvinzi se borna donc à faire suivre avec lenteur Joubert, par les 2e et 3e colonnes.

En jetant un coup-d'œil sur le plan de la bataille, on verra bientôt que les deux points décisifs de l'opération étaient le ravin par lequel on monte sur le plateau de Rivoli en longeant l'Adige, et la chapelle de San-Marco, bâtie sur la crête du mont Magnone. C'est par le ravin, creusé près d'Osteria della Dugana, que Ocskay et Quasdanowich devaient déboucher : les hauteurs de la chapelle séparaient la grosse colonne autrichienne, la cavalerie et tout le train d'artillerie, des trois autres. Si Alvinzi avait poussé assez vivement pour s'emparer des hauteurs de San-Marco le 13 janvier, et qu'il eût réuni là ses trois corps de gauche pour attaquer Rivoli le 14 au matin avec deux fortes colonnes seulement, la victoire se fût déclarée pour lui; car il est douteux que Joubert eût pu tenir tête à 25 mille hommes avant que Masséna et Rey arrivassent à son secours. Mais les colonnes de Liptay et de Koblos, ne se sentant peut-être pas assez sou-

tenues, s'avancèrent avec mesure, et prirent position sur le Tasso, entre Caprino et les hauteurs de Gambarone et de Lubiara. Leurs avant-gardes s'établirent sans obstacles sur les hauteurs importantes de San Marco, à l'instant que les postes de Joubert venaient de les quitter pour exécuter le mouvement rétrograde dont nous avons parlé. Cette circonstance décisive fut probablement ignorée de l'état-major autrichien. La colonne de Lusignan bivouaqua près de Lumini.

Le général autrichien cherche à envelopper Joubert.

Le 13 au soir, Alvinzi prescrivit une nouvelle disposition pour envelopper la division Joubert, qu'on supposait avoir l'intention de défendre le point important qu'elle occupait. La 1re colonne devait continuer son mouvement hasardé le long du lac de Garda, afin de tourner la gauche des Français et de déboucher sur leurs derrières. La 2e colonne, qui était vers Caprino, avait ordre de communiquer avec celle de Lusignan par une chaîne de partis, tout en coopérant à attaquer le front de Joubert sur les hauteurs de Zoana et Trombalora. Ocskay, rétrograda par le ravin de Belluno (1) pour gravir le Montebaldo et se

(1) Le général Alvinzi fit rétrograder ces cinq bataillons par Belluno, ignorant probablement qu'il y eût un chemin allant de Staffolo dans la vallée de l'Adige sur le mont Magnone, à la hauteur de Porzin; peut-être aussi craignait-il de faire marcher un détache-

réunir à la 3e colonne qui devait attaquer San-Martin et les hauteurs de San-Marco. On prescrivit à Quasdanowich de longer la rive droite de l'Adige avec la 5e colonne, le parc d'artillerie et la cavalerie, pour déboucher par Osteria della Dugana sur le flanc droit des Français. Enfin, on assigna à Wukassowich la tâche de s'emparer de la Chiusa par la rive gauche de l'Adige, d'y établir de fortes batteries, pour prendre d'écharpe les colonnes françaises qui voudraient se retirer ou occuper les hauteurs de la rive opposée.

Il apprend trop tard que ce général a été renforcé.

Ces dispositions, qui devaient s'exécuter le 14 au point du jour, étaient déjà expédiées à tous les corps, quand Alvinzi eut avis que les Français se renforçaient : il ordonna alors à la colonne d'Ocskay de s'avancer pendant la nuit jusqu'à la chapelle de San-Marco. Mais laissons un instant le général autrichien faire ses préparatifs d'attaque, et revenons à ce qui se passait dans l'armée française.

Bonaparte devine son adversaire, et l'attaque à son tour.

Bonaparte apprit à Vérone, le 13 janvier après-midi, que son aile gauche avait été forcée de se replier. En réfléchissant d'un autre côté aux fortes démonstrations faites vers Legnago et St.-

---

ment si près de l'armée ennemie. Toutes les dispositions de ce général font pencher néanmoins pour la première supposition.

Michel, il jugea aussitôt que les Autrichiens, fidèles à leur système, avaient divisé leurs forces pour des accessoires sur le Bas-Adige; mais que le gros de leur armée se trouvait aux environs de Rivoli, puisqu'ils étaient parvenus à repousser la division Joubert de la position formidable de la Corona. Le moyen de prévenir une défaite était d'opposer le même principe à la même faute; il résolut donc de se jeter avec la plus grande partie de son armée sur la droite d'Alvinzi, s'inquiétant peu des succès momentanés que les autres colonnes pourraient obtenir, et se promettant de revenir bientôt sur celles que leurs succès mêmes auraient affaiblies et compromises. Il était d'autant plus naturel de s'arrêter à ce parti, que les localités du plateau de Rivoli lui offraient toutes chances de succès.

Une partie de la division Masséna se mit en marche sur-le-champ pour Rivoli, laissant la 25e de ligne sous Vérone avec la tâche d'observer le corps de Bayalitsch, battu la veille à St.-Michel. La réserve aux ordres de Rey se porta également en une marche forcée de Dezenzano par Peschiera sur le camp de Castel-Novo. Augereau reçut l'instruction de ne pas s'engager sérieusement, s'il avait affaire à des forces considérables, et de se borner à les harceler. On lui assigna la réserve de cavalerie du général Dugua, qui ne pouvait rendre de grands services dans les rochers du

Montebaldo : Victor vint la remplacer à Villa-Franca.

Ces dispositions arrêtées, Bonaparte se rendit en personne à Rivoli dans la nuit du 13 au 14 : il n'eut pas plutôt connaissance de l'état des affaires, qu'il ordonna un mouvement en avant; car il importait de prévenir l'ennemi, et de l'empêcher de déboucher sur le plateau, seul point où ses colonnes pussent se réunir, se déployer et combattre avec les différentes armes. Aussi, sans attendre les colonnes de Masséna et de Rey, dont la coopération eût été si efficace, prescrivit-il à Joubert de resserrer sa position, de déloger les tirailleurs autrichiens, et de reprendre le poste intéressant de San-Marco.

Arrivé à Rivoli, il fait reprendre les hauteurs de Trombalora

La brigade du général Vial, soutenue de la 33e de ligne, attaqua l'avant-garde des Impériaux et la força à se replier sur San-Giovani et Gambarone : la 14e, tirée de la brigade Sandoz, se dirigea au centre sur Rovina : la gauche de Joubert, sous le général Lebley, reprit d'abord les hauteurs de Trombalora, d'où elle expulsa quelques pelotons ennemis. Bonaparte établit son quartier-général sur les hauteurs de Zoana. La 39e resta dans les redoutes d'Osteria à la garde de ce point décisif. Des détachemens continuèrent d'occuper des postes essentiels, tels que les retranchemens de Mont-Castello, le fort de Chiusa et le mont Rocca.

Masséna se réunit à Joubert.

Cependant Masséna s'approchait de Rivoli avec les deux demi-brigades et trois régimens de cavalerie : la 18e se dirigeait sur Garda, pour occuper ce débouché, et empêcher l'ennemi de pénétrer sur Peschiera. Le général Rey reçut l'ordre de ne pas s'arrêter au camp de Castel-Novo et de forcer de marche par Campara.

Les Autr chiens s'ébranlent de toutes parts.

Tandis que l'armée française était ainsi en plein mouvement, ses adversaires faisaient aussi leurs manœuvres préparatoires. Quasdanowich avait pris position derrière Incanale, dans la vallée de l'Adige, et placé une brigade en avant de Dolce où se trouvait le quartier-général; le corps de Wukassowich était sur la gauche de cette rivière; la colonne de Lusignan débouchait sur Pezzena.

Bonaparte jugea que la 39e contiendrait d'autant plus aisément la colonne principale qui débouchait sur Osteria, que celle-ci aurait à gravir une hauteur retranchée, dont les feux plongeaient le défilé par lequel elle devait arriver sur le plateau de Rivoli; il pensa aussi que la 18e inquièterait assez les flancs de la colonne de Lusignan, pour ne lui permettre de s'établir sur les derrières de l'armée française qu'au moment où Rey serait en mesure de l'attaquer du côté d'Orza avec avantage.

Il résolut donc de profiter de sa position centrale pour se jeter d'abord sur le corps principal

des Autrichiens à Caprino, et le battre avant que les colonnes accessoires fussent à même d'entrer en action, sûr d'avoir bon marché ensuite de celles-ci. La victoire la plus complète fut le résultat d'une aussi juste conception.

Ils forcent la gauche de Joubert.

Le temps était précieux, il n'y avait pas un instant à perdre : Joubert après avoir repoussé les avant-postes ennemis, comme nous l'avons déjà dit, s'était engagé avec les colonnes d'Ocskay et de Koblos plutôt qu'on ne l'avait pensé. Sa droite disputait vigoureusement les hauteurs de San-Marco; les 85e et 29e s'étaient formées à gauche sur les hauteurs de Trombalora et Zoro; la 14e au centre sur celles de Rovina. Un bataillon de cette dernière s'avançait sur San-Giovani, pour emporter ce village, lorsque la colonne de Liptay attaqua elle-même la gauche des Français avec des forces supérieures. La 85e, prise en flanc à la faveur d'un ravin où les Impériaux s'étaient glissés, fut saisie d'une terreur panique, et entraîna la 29e légère : la 14e, débordée, fit la plus vigoureuse résistance dans les haies et maisons en avant de San-Giovani, où elle arrêta long-temps l'effort de l'ennemi.

Bonaparte et Masséna les repoussent.

Ce mouvement des Autrichiens pouvait avoir de fâcheuses conséquences, en permettant au gros de leurs forces de déboucher sur le plateau de Rivoli, où il eût favorisé le déploiement de la colonne de l'Adige; tandis que Joubert, gagné

par sa gauche, eût couru risque d'être prévenu à Rivoli et rejeté sur le fleuve. Bonaparte laissa donc à Berthier le soin de se maintenir au centre, et vola à la gauche. La 32e, qui arrivait sur ce point après avoir marché toute la nuit, reçut l'ordre de charger. L'aspect de l'ennemi redoubla son ardeur, et soutenue par les troupes de Lebley ralliées, elle culbuta tout ce qui s'offrait à ses coups, et dégagea les flancs de la 14e. Cette dernière s'était maintenue avec une fermeté digne d'éloges dans une position où les efforts des Impériaux paraissaient devoir se concentrer, et qui couvrait le chemin de Lubiara à Rivoli, par où la droite, inquiétée par la colonne de Quasdanowich et vivement serrée par celle de Koblos, commençait à se retirer.

Lusignan tourne la gauche de la ligne.

Il était dix heures : Lusignan, après avoir franchi le mont Gazo, la Spezana et le col de Lavaletta, s'approchait de Pezzena, en longeant le Tasso dans la direction d'Affi; ses flanqueurs marchaient sur Costerman. La fortune semblait lui sourire, quoique d'ailleurs la 18e eût pris possession du passage important de la Rocca di Garda; mais Bonaparte, certain du point où Alvinzi portait ses forces, troubla la sécurité de cette colonne, en rappelant deux bataillons de cette demi-brigade, qui culbutèrent à Calcina les flanqueurs autrichiens et se rabattirent ensuite sur Rivoli.

Tandis que la 32[e] rétablissait les affaires sur les hauteurs de Trombalora, que Vial cédait celles de San-Marco aux troupes de Koblos, et que Lusignan s'avançait à grands pas sur Affi; les colonnes autrichiennes de l'Adige n'étaient pas restées dans l'inaction : celle de Wukassowich se mit en marche vers Somano par la rive gauche. De son côté, Quasdanowich, protégé par le feu d'une artillerie nombreuse et avantageusement disposée près de ce village, attaqua de front les retranchemens d'Osteria que la 39[e] fut forcée de lui céder après une défense opiniâtre. Ainsi le plateau duquel dépendait le succès de la bataille, allait tomber au pouvoir des Autrichiens qui, favorisés d'un autre côté par le mouvement rétrograde de Vial, avaient déjà gagné le revers du mont Magnone, au-delà de San-Marco.

Quasdanowich débouche par Incanale sur Rivoli.

Le moment était critique; Bonaparte presqu'entouré conserva un sang-froid admirable; à l'instant même où l'infanterie légère de Joubert changeait de front pour marcher au secours de la 39[e], il prescrivit à la cavalerie du général Leclerc de se porter sur le même point; puis, pour faire face à la colonne de Lusignan et couvrir le flanc gauche de l'armée française, il ordonna à la 75[e] de gagner les hauteurs de Tiffaro.

Fermeté et habileté de Bonaparte.

Ces dispositions eurent un succès complet : la colonne de Quasdanowich commençait à peine à déboucher du ravin d'Osteria; l'escadron des

Il rejette Quasdanowich dans le ravi

dragons d'état-major et un bataillon de Gemmingen étaient les seules troupes qui eussent pris pied sur le plateau, et le reste se trouvait encore massé dans le défilé, quand la tête de la colonne se vit assaillie de toutes parts. L'infanterie légère de Joubert l'attaque sur son flanc droit; la cavalerie conduite par Berthier la charge de front, et la 39e menace sa gauche. Joubert ayant son cheval tué sous lui, n'en devient que plus terrible; il s'élance à la tête de ses grenadiers, un fusil à la main, et sème l'épouvante dans les rangs autrichiens, déjà ébranlés par une charge de la cavalerie de Leclerc. Cette tête de colonne, ainsi pressée, est culbutée dans le défilé, où le désordre devient d'autant plus grand que l'artillerie et presque toute la cavalerie s'y trouvaient encombrées, et que la route, quoique assez belle, est fort resserrée; l'explosion de quelques caissons y augmente l'encombrement et l'effroi. Dès-lors le sort de la bataille paraît fixé d'une manière irrévocable, et le plan concentrique d'Alvinzi est entièrement renversé (1).

(1) Un mouvement concentrique vaut mieux sans doute que des opérations où les colonnes doivent agir séparément; mais, exécuté devant une armée ennemie déjà rassemblée et occupant une position plus resserrée, il est alors décousu et devient une faute. Les masses centrales déjoueront toujours, à forces égales, toutes les opérations concentriques; à moins que celles-ci ne soient exécutées

Chargé par la cavalerie, assailli par Joubert, et tourné par Masséna, le centre d'Alvinzi est culbuté.

Pendant que Bonaparte obtenait ces avantages d'une influence si décisive, Masséna, avec la 32e, et la brigade Lebley, contenait les Autrichiens et conservait les hauteurs de Trombalora : les corps d'Ocskay et de Koblos qui avaient poussé la brigade Vial au-delà de San-Marco, et débouchaient déjà vers Mutole, se trouvèrent ainsi débordés. Dès qu'on fut rassuré sur l'issue de l'attaque de Quasdanowich contre le plateau de Rivoli, Joubert rallia ses troupes pour les opposer à Ocskay, dont l'infanterie, en s'abandonnant à la poursuite dans un terrain coupé, s'était mise à la débandade : on dépêcha à Vial le chef d'escadron Lasalle avec 200 chevaux, pour soutenir et protéger le ralliement. L'apparition subite de ces deux escadrons fit sur les Autrichiens un effet difficile à dépeindre : leurs troupes harrassées de fatigue par des marches pénibles à travers les montagnes, par des bivouacs sur la neige et de longs combats, par le manque de subsistances et de chaussure, étaient d'ailleurs composées en partie de nouvelles levées : également

par de très-grandes armées, et que les rayons ne soient occupés par des forces capables de se maintenir long-temps par elles-mêmes; comme les trois armées qui se réunirent concentriquement à Leipzig en 1813. La distance qu'il y a entre chaque rayon et la force relative du corps qui le parcourt, sont deux considérations qui entrent pour beaucoup dans l'application de ce système; mais en thèse générale et à chances égales, il n'est pas le meilleur.

dépourvues de cavalerie et d'artillerie, puisque tous les parcs ainsi que les troupes à cheval cheminaient le long de l'Adige, elles s'étaient soutenues jusqu'alors par l'espoir de la victoire; mais, lorsqu'il fallut exécuter un mouvement rétrograde et qu'elles aperçurent Masséna derrière leur droite, le courage leur manqua; la terreur devint générale; tout s'enfuit jusqu'à San-Giovani, et malgré les efforts d'Alvinzi, on ne parvint à arrêter la déroute que derrière le Tasso. Le corps de Liptay, loin de remédier à ce désordre par une diversion vigoureuse, en craignit les suites pour lui-même et se replia sur Caprino. Les Français ramassèrent un millier de prisonniers.

Lusignan a débouché sur les derrières des Français.

Les affaires allaient bien différemment à l'extrême gauche et sur les derrières. La 75ᵉ s'était repliée devant la colonne de Lusignan qui, après avoir débouché aux environs d'Affi, s'était avancée par le flanc sur les hauteurs de Tiffaro: malgré son infériorité, cette brave demi-brigade chargea de nouveau les Autrichiens, et ne se retira qu'après leur avoir fait quelques prisonniers. Conformément aux instructions reçues, les deux bataillons de la 18ᵉ ne tardèrent pas à la rejoindre, et cette petite troupe se porta ensuite sur Pozollo.

Lusignan, n'éprouvant plus de résistance, s'empara du mont Brunisi, et s'avança par la crête

du mont Pipolo, sur les derrières de l'armée française, croyant sans doute lui couper sa dernière retraite et lui faire mettre bas les armes. Bonaparte, certain que Rey allait bientôt déboucher d'Orza sur les derrières de cette colonne, lança à sa rencontre la 18e et un bataillon de la 75e avec une batterie de douze. Cette artillerie, placée sur les hauteurs de Campana, commença une vive canonnade. Trois petites colonnes d'attaque se dirigèrent par Montidone, sur la grande route et par le chemin de la Cosatta. Lusignan dépourvu de canon, se vit écrasé par la batterie et contraint de se retirer sur le mont Brunisi. Un de ses corps voulant tenir ferme à la croix de Pipolo, fut culbuté avec perte. Rey, qui déboucha d'Orza au même instant, avec la 58e jusqu'alors contenue par les tirailleurs ennemis, la forma sur la rive droite du Tasso et favorisa cette attaque.

Bonaparte, victorieux, le fait accabler par des forces supérieures.

Lusignan eut à peine le temps de faire quelques dispositions au mont Brunisi : assailli de front par Brune et Monnier à la tête des 18e et 75e, chargé à revers par Rey avec la 58e, son corps fut défait et ne trouva de salut que dans la générosité des vainqueurs. Un grand nombre de fuyards fut fait prisonnier; un détachement de 1,200 hommes, qui cherchait à se retirer sur Garda, rencontra dans les défilés quelques compagnies de la 18e : la disposition du terrain ne

lui permettant pas de s'assurer du nombre de Français auquel il avait affaire, il crut le passage occupé par une colonne nombreuse, et mit bas les armes à la première sommation.

Quasdanowich avec la gauche est retiré sur Rivalta.

De son côté, Quasdanowich, refoulé dans la vallée de l'Adige, ayant perdu l'espoir d'en déboucher, et ne pouvant s'y maintenir sans danger, prit le parti de se retirer, en remontant ce fleuve, sur Rivalta et Peri : le centre des Autrichiens se trouva ainsi abandonné à ses propres forces derrière le Tasso, position où il s'était retiré immédiatement après la déroute dont nous avons parlé.

Le général français apprend que Provera a passé l'Adige.

Bonaparte allait le faire attaquer lorsqu'il apprit à la fin de la journée, que la colonne de Provera avait réussi à passer l'Adige à Anghiari et marchait sur Mantoue. Cet incident pouvait avoir les suites les plus graves : en effet, rien n'empêchait Provera de débloquer Mantoue, de le ravitailler et de se renforcer de la partie du corps de Wurmser inutile à sa défense. Toutefois il n'en fut point troublé : jugeant que le centre d'Alvinzi n'était plus capable d'efforts vigoureux, il chargea Joubert, renforcé de la réserve de Rey, de lui porter le dernier coup, et partit sur-le-champ pour Villa-Franca avec les troupes de Masséna qui avaient marché la nuit précédente et combattu toute la journée. Cette contre-marche avait quelque chose d'imposant : bien qu'écrasés de

fatigue, les braves soldats de Masséna, impatiens de combattre, volaient gaiement à de nouveaux dangers. C'était peu pour eux de ramener 5 mille prisonniers : sur leur front déjà resplendissant, brillait encore l'espoir de leur prochain triomphe.

Il charge Joubert de poursuivre le centre défait d'Alvinzi.

Conformément à ses instructions, Joubert après avoir pris quelques heures de repos, fit toutes les dispositions pour attaquer l'ennemi aux environs de Pazzone. La brigade Vial reçut ordre de longer les crêtes du mont Magnone pour le tourner, tandis que Baraguay-d'Hilliers attaquerait San-Martin avec les 33e et 58e, et que Vaux avec les 29e légère et 85e de ligne, longerait le revers du Montebaldo, pour accabler la droite des Autrichiens et les prévenir à la Corona. Une petite colonne, composée de deux bataillons de la 22e légère et d'un bataillon de la 58e, fut dirigée par le Montebaldo sur Ferrara, pour leur couper la retraite.

Celui-ci tourné et assailli de front, est presque détruit à la Corona.

Ici commence le second acte de cette célèbre bataille. On voit, en jetant un coup-d'œil sur le plan, que la retraite des Impériaux ne pouvait s'effectuer que par un sentier difficile, pratiqué sur les hauteurs escarpées et presque inaccessibles de la Corona. Si l'on parvenait à jeter un détachement dans ce défilé important, la colonne autrichienne n'avait d'autre alternative que de mettre bas les armes ou de se précipiter des montagnes. La double marche des républi-

cains par le mont Magnone et le Montebaldo était ordonnée dans ce but; mais leurs colonnes avaient un chemin très-pénible à parcourir, et il était à craindre que les Autrichiens ne les prévinssent en y portant un détachement de Pazzone. Pour obvier à cet inconvénient, Bonaparte avait donc ordonné dès la veille, à Murat, de s'embarquer à Salo avec la 12e légère, d'aller descendre à Torre, et de gagner Montagna et les crêtes du Montebaldo (1). Murat étant donc arrivé à Torre le 14, vers la chute du jour, continua sa marche pendant la nuit jusqu'à Posella, d'où après avoir pris quelques heures de repos, il poursuivit sa route au lever du soleil par Pozzo Lagune et les Collonelli sur la Corona.

Journée du 15 janvier.

Dans cet intervalle, le combat s'engagea chaudement sur la ligne du Tasso. Quoique les Autrichiens eussent commencé leur mouvement rétrograde d'assez bonne heure, ils furent attaqués dans la vallée, chassés de San-Martin avec perte, et harcelés sans cesse par la colonne du centre dirigée par Baraguay-d'Hilliers. La résistance qu'ils lui opposèrent donna le temps au général Vaux d'exécuter son mouvement sur Pravassar où il se lia bientôt avec Murat, pendant que la brigade Vial qui s'était mise en marche deux

(1) Ce mouvement, qui n'est rapporté nulle part, nous a été certifié par un des acteurs de cette expédition.

heures avant le jour par la crête des hauteurs, s'avançait sur le Spiazo et la Corona. L'ensemble et la précision de ces divers mouvemens mirent le centre d'Alvinzi dans le plus grand désordre : une partie voulant gagner le chemin de Rivalta, se précipita des rochers ou des hauteurs escarpées qui longent la vallée de l'Adige ; le plus grand nombre essaya de s'échapper par Pravassar et l'escalier de la Madona, mais la chose fut impossible ; ce défilé, dont la clef était au pouvoir des Français, devint un véritable gouffre où cavaliers et fantassins venaient pêle-mêle s'engloutir (1). Cinq mille hommes environ mirent bas les armes et se rendirent à discrétion.

Afin de ne pas interrompre le fil des événemens qui se passaient à Rivoli, nous avons laissé le corps de Provera aux prises avec la division Augereau. Nous allons maintenant rendre compte de ses opérations jusqu'au moment de sa défaite. Provera passe l'Adige à Anghiari et marche sur Mantoue

Sa colonne, après avoir forcé l'avant-garde de l'adjudant-général Duphot de se retirer à Legnago, s'avança sur l'Adige dans l'intention d'en tenter le passage : elle perdit les journées des 10 et 12 janvier, sans qu'on puisse découvrir les

(1) Ces colonnes n'avaient guère de cavalerie, mais il y avait plusieurs centaines de chevaux d'officiers et des mulets d'équipages, qui augmentèrent nécessairement la confusion dans un pareil coupe-gorge.

vrais motifs de ces délais. Si le général autrichien crut devoir attendre la coopération de l'armée d'Alvinzi, il faut convenir qu'il calcula mal son temps; car il démasqua un mouvement qui aurait dû rester caché aux Français. La faute serait encore moins excusable, si, comme on l'a prétendu, ce fut manque d'embarcations; puisqu'on avait eu plusieurs semaines pour les rassembler, qu'il y avait à l'armée des équipages de ponts, et que le succès de l'opération dépendait entièrement de la justesse des mesures prises à l'avance pour effectuer le passage de l'Adige.

Enfin, le 13 au soir, Provera se mit en devoir de le tenter vers Anghiari. Persuadé qu'il importait de donner le change aux Français, il profita d'une digue pour jeter quelques bateaux à Nicesola; envoya en même temps, un parti à Bonavigo, observer le détachement qui occupait Ronco, puis dirigea le comte de Hohenzollern sur Legnago : un troisième détachement, débarqué sur la rive droite, s'empara d'Anghiari, dont la possession protégea la construction du pont, auquel on travailla aussitôt.

Guyeux est forcé à la retraite.

Le général Guyeux accouru sur les entrefaites au soutien de ses postes, avec 12 à 1,500 hommes, après avoir mis quelques obstacles à l'achèvement du pont, se vit obligé de céder au nombre. Provera, débarrassé du seul ennemi qu'il eut en

tête, se dirigea avec 6 à 7 mille hommes et une douzaine de pièces de canon sur Cerea. Le 14, il marcha par Sanguinetto à Nogara, où il bivouaqua. (*Pl. XXIII.*)

Augereau détruit l'arrière-garde ennemie et rétablit sa ligne.

A la suite de cet événement, la ligne d'Augereau fut coupée, et il ne pouvait pas plus communiquer avec les brigades Bon et Guyeux qu'avec la réserve de cavalerie de Dugua, en marche pour le joindre. Renforcé toutefois par l'arrivée de la colonne mobile de Lannes, le général Augereau rassembla les troupes de Duphot, de Walther et de Point pour tomber sur l'ennemi vers Anghiari et Roverchiera; mais Provera qui ne se proposait sans doute que de gagner Mantoue, avait déjà filé, et l'on n'atteignit qu'une arrière-garde. Les dispositions furent aussitôt prises pour la culbuter et détruire son pont: deux colonnes, conduites par les généraux Lannes et Point, reçurent l'ordre d'attaquer entre le fleuve et un canal de dérivation nommé Fosso-Nuovo qui coule parallèlement à son lit, à la distance de 300 toises. Le chemin pour se rendre de là à Cerea, traverse des bois et des rizières, et, après avoir formé un défilé d'une demi-lieue, vient aboutir à une digue qui lui est perpendiculaire. Point, après avoir tourné l'ennemi, alla s'embusquer derrière ce retranchement accidentel, tandis que Lannes, secondé par Duphot, l'attaqua de front en avant du pont. Les Impé-

riaux, désespérant de se maintenir, cherchèrent à rejoindre le gros de la colonne; mais arrêtés inopinément par la brigade Point, à l'issue du défilé, ils furent obligés de se rendre au nombre d'environ 1,500 hommes avec 14 pièces de canon.

Augereau, après avoir brûlé le seul pont sur lequel Provera pût effectuer sa retraite, s'empressa de le faire poursuivre par toutes les troupes de sa division, avec lesquelles il venait de rétablir ses communications; il ne laissa qu'environ mille hommes à Legnago sous le général Balland, pour garder les prisonniers et s'y défendre contre les détachemens ennemis restés sur la rive droite de l'Adige.

Dispositions de Bonaparte pour entourer Provera.

Tandis que ceci se passait, Victor à la tête de deux bataillons de la 57e, et Masséna avec les 18e, 32e et 75e, s'approchaient de Villa-Franca. Bonaparte arrivé dans la nuit du 14 au 15 janvier à Castel-Novo, apprit de Serrurier que Provera marchait sur la route de Legnago à Mantoue: privé de nouvelles d'Augereau, il en conclut que ce général, resté du côté de la première ville, harcèlerait continuellement l'ennemi sur son flanc gauche, et le préviendrait peut-être à Castellaro. Il s'agissait donc de lui défendre l'accès de St.-Georges et surtout l'approche de la citadelle. Des ordres furent aussitôt expédiés pour réunir à Roverbella, la cavalerie de Leclerc, la réserve

de Dugua, avec toutes les troupes de Masséna et de Victor. Il recommanda à Serrurier de jeter des vivres à St.-Georges pour 48 heures, et de prescrire à Miollis de s'y maintenir avec fermeté; enfin, après avoir chargé Augereau et Guyeux de suivre l'ennemi en queue et sur le flanc droit pour que rien ne pût échapper, il se rendit à Roverbella sans prendre une minute de repos.

Le général autrichien se dirige sur la citadelle.

Provera arriva le 15 janvier à midi devant St.-Georges. Miollis occupait avec 1,200 hommes ce faubourg, aussi bien retranché du côté de la ville que du côté de la campagne; après avoir vainement sommé le commandant, et essuyé une volée de coups de canon qui lui ôta tout espoir de le forcer, le général autrichien se décida à porter ses pas du côté de la citadelle (1). Il se flattait d'autant plus d'y réussir, qu'il était parvenu dans la journée à s'entendre avec Wurmser, et à combiner avec lui une attaque sur la Favorite et la Montada, où il ne s'attendait guère à rencontrer les troupes qui avaient vaincu la veille à Rivoli. Il traversa dans la soirée la Fossa-Magna, qui coule entre les routes de Vérone et de Legnago, et s'approcha de la Favorite.

Mais Bonaparte avait pourvu à tout. Victor,

(1) Voyez la planche XXIV; quoique les mouvemens tracés soient ceux du combat de St.-Georges, elle servira, pour le terrain du moins, à rendre la défaite de Provera plus intelligible.

avec les 18e et 57e de ligne, et le 25e de chasseurs, reçut l'ordre de marcher sur ce point, que les troupes de blocus avaient dès long-temps mis en état de défense; la réserve de Dugua s'y dirigea également : Serrurier, laissant à Dumas le soin de garder St.-Antoine, rassembla un corps de 1,500 hommes, pour défendre la Favorite du côté de Mantoue, et empêcher la garnison de communiquer avec Provera. Le général en chef envoya Rampon avec la 32e entre la chaussée et Due-Castelli, pour se lier à Guyeux et à Bon, auxquels on avait assigné cette direction; Augereau, de son côté, poursuivait, avec les troupes de Lannes et de Point, la colonne autrichienne par Castellaro; enfin Leclerc eut ordre de longer la Molinella avec sa cavalerie, renforcée du 8e de dragons, pour tourner le flanc gauche de l'ennemi. Jamais d'habiles chasseurs ne mirent plus d'ardeur et d'intelligence à traquer une bête fauve, que les généraux français n'en déployèrent pour compléter la ruine du corps de Provera.

Wurmser sorti de Mantoue est repoussé.

Ainsi qu'on l'avait prévu, Wurmser exécuta une sortie le 16 janvier, à six heures du matin. Une colonne assez forte, tenta de s'emparer de la Favorite et de St.-Antoine. Ce dernier poste fut d'abord enlevé; mais Bonaparte y ayant envoyé un renfort de deux bataillons, l'ennemi ne put pénétrer plus loin; et abordé en même

temps par Serrurier et un détachement de Victor du côté de la Favorite, il se décida à rentrer dans la place (1). Sur ces entrefaites, le reste des troupes de Victor réuni à celles de Dugua, et favorisé par la marche de Guyeux et de Bon, tenait en échec la colonne de Provera, et l'empêchait de se lier à Wurmser. A dix heures du matin, le général autrichien, menacé de tous côtés, semblait n'avoir aucune chance de salut, quand, pour surcroît d'embarras, Miollis fit une sortie de St.-Georges sur son flanc gauche, en même temps que Victor l'arrêtait en tête; que les 32e et 75e, l'abordaient au pas de charge du côté de Castelletto; et que, pour rendre sa perte certaine, Lannes débouchant sur ses derrières le pressait en queue.

Provera, cerné, capitule.

Provera, entouré par tant de colonnes, abandonné par Wurmser, privé de son pont sur l'Adige, et harcelé par la division Augereau qui débouchait par la route de Castellaro, fut réduit à capituler et à se rendre prisonnier avec les 6 mille hommes qui lui restaient. C'était pour la seconde fois de cette campagne, que ce général,

(1) Une relation affirme que Provera accablé se rendit avant la rentrée de Wurmser; celle d'un officier autrichien qui nous sert de guide, dit au contraire que Provera ne se rendit qu'après; ce qui nous paraît assez probable.

plus brave qu'heureux, se voyait forcé à mettre bas les armes avec un corps considérable.

Ainsi, dans trois jours, Bonaparte, par un habile emploi de sa plus forte masse, battit alternativement les colonnes autrichennes, fit à Alvinzi environ 18 mille prisonniers, lui prit toute son artillerie, le rejeta dans les montagnes, et, par cette nouvelle défaite, le mit hors d'état de tenir la campagne.

La précision des mouvemens, l'activité des troupes, sont aussi dignes d'éloges que les dispositions de leur général; plusieurs brigades françaises surpassèrent dans cette occasion, la rapidité tant vantée des légions de César; aucune ne leur céda en bravoure.

Ces glorieux succès causèrent d'autant plus de joie à Paris, que les journées d'Arcole et la retraite des armées d'Allemagne y avaient semé l'alarme. L'allégresse fut générale parmi les bons Français; mais il faut l'avouer, cette nouvelle trouva beaucoup d'incrédules, et il fallut plus d'un certificat des autorités de Milan, constatant le nombre de prisonniers qui y passèrent, pour que la multitude crut à de si beaux résultats.

CHAPITRE LXIX.

Suites de la bataille de Rivoli. — L'armée d'observation poursuit Alvinzi en Tyrol.—Combats de Carpenedolo, d'Avio et de Lawis.—Wurmser capitule à Mantoue.—Expédition sur Rome. — Paix de Tolentino. — Fin de la campagne de 1796.

Observations sur l'importance relative des batailles.

Une bataille décide souvent du succès d'une campagne, quelquefois même du sort d'un empire, tandis qu'en d'autres circonstances, les plus beaux faits d'armes, les victoires les plus glorieuses, n'imposent aux vainqueurs que la nécessité de combattre de nouveau. Les forces des deux partis, leur position plus ou moins rapprochée de leur centre de puissance, la nature de leur ligne d'opérations et de leurs ressources secondaires, enfin l'esprit et la puissance relative des peuples, influent plus ou moins sur les résultats d'un succès. Ces vérités furent complètement démontrées par les événemens mémorables dont les bords de l'Adige étaient témoins depuis six mois (1).

(1) Ce chapitre a été rédigé en 1811; on ne se doutait guère

Bonaparte, en entrant en Italie à la tête de 40 mille hommes, avait à combattre, il est vrai, une armée supérieure à la sienne, mais formée des troupes de trois puissances, dont les intérêts n'étaient pas les mêmes. Le succès de l'invasion de ces belles contrées était donc assuré s'il parvenait à séparer la cause des Italiens, de celle des Autrichiens, et nous avons vu au chap. 56 par quels moyens il y réussit, en dictant la paix au Piémont. Quel que fût l'éclat de ce début, la querelle était cependant bien loin d'être décidée; et l'armée française, arrivée sur les bords du Mincio, vit naître et se multiplier les obstacles sur ses pas. Jusqu'alors, l'Autriche n'avait joué en Italie qu'un rôle secondaire; elle devint partie principale: menacée dans ses possessions,

---

alors, de la terrible application que ces vérités devaient recevoir peu de temps après. Un colosse que la campagne de Russie n'avait fait qu'ébranler, que les désastres de la Katzbach, de Dennevitz et de Leipzig, n'avaient pu abattre, s'est écroulé à Mont-St.-Jean, contre l'attente même des vainqueurs. Cette bataille qui termina la guerre, ressemble d'une manière frappante à celle de Zama, tant par ses dispositions que par ses résultats. Le redoutable Annibal, qui avait parcouru en vainqueur l'Espagne, la Gaule méridionale et l'Italie, qui fut sur le point de prendre Rome, et lutta ensuite plusieurs années à ses portes, vit anéantir en un seul jour, sous les murs de Carthage, au centre même de sa puissance, tout le fruit de ses travaux, et jusqu'à l'existence de sa patrie. Tant il est vrai *que les causes générales décident du destin des empires, et donnent aux victoires des résultats plus ou moins importans.*

il était probable qu'elle employerait ses immenses ressources pour ressaisir la supériorité sur ce point important; la force impulsive semblait désormais n'être plus en proportion avec la masse de résistance qui allait lui être opposée, et qui devait prendre à son tour les avantages de l'initiative. Aussi fallut-il toute la fermeté de caractère et les talens militaires de Bonaparte, pour que Wurmser ne ramenât pas l'armée d'Italie sur l'Apennin.

Les victoires de Castiglione ne suspendirent qu'un instant la lutte. Si Wurmser les avait remportées, elles eussent été décisives : l'armée française se serait retirée dans les Alpes : Bonaparte ne fit au contraire que détourner un instant le torrent qui le menaçait.

Les succès plus éclatans de Roveredo et de Bassano, portèrent un coup sensible à la maison d'Autriche, en mettant hors de combat l'élite de ses troupes. Néanmoins on n'abattit qu'une tête de l'hydre; l'armée française affaiblie par ses propres succès, ne sortit point de sa situation précaire; car les renforts jetés dans Mantoue, ou envoyés à l'armée du Tyrol, mirent les Autrichiens en état de prolonger la lutte. La bataille d'Arcole fut donc le choc d'une armée harassée, contre une masse, divisée à la vérité, mais qui ne lui était pas moins supérieure; la victoire la plus complète ne pouvait, dans cette circon-

stance, qu'augmenter la gloire de Bonaparte, sans amener de résultat.

Résultats de celle de Rivoli.

Enfin, lorsque la famine marqua la chute prochaine de Mantoue, et que l'Autriche eut épuisé ses ressources régulières; les chances devinrent plus égales, et la bataille de Rivoli devait être décisive, quand bien même elle n'eût pas fourni des trophées aussi glorieux à l'armée française. En effet, un demi-succès dans cette journée aurait plus sûrement amené la reddition de Mantoue, que des victoires complètes quatre mois auparavant. Mais l'armée d'Alvinzi ayant été frappée d'un véritable coup de foudre, la moitié étant prise, le reste dispersé, rien ne paraissait désormais disputer la possession de l'Italie au vainqueur; et il devait être bientôt à même de pousser plus loin ses conquêtes.

Dispositions de Bonaparte.

En attendant la capitulation de Mantoue qui allait être incessamment le fruit de cette victoire, Bonaparte avait résolu de profiter de ses succès pour terminer ses différens avec la cour de Rome, afin de n'être contrarié par aucune considération accessoire dans la marche qu'il projetait jusqu'au cœur des états héréditaires de l'Autriche. Il eût été sans doute bien important de la commencer aussitôt après la bataille de Rivoli, afin de ne pas laisser à l'ennemi le temps de se remettre; mais en se retraçant la situation des affaires, on se convaincra qu'il y avait im-

possibilité absolue. Les batailles de Rivoli et de la Favorite, furent gagnées les 14 et 15 janvier; Mantoue dont le blocus n'employait pas moins de 10 mille hommes, tint jusqu'au 2 février; l'effectif de l'armée d'observation, seule disponible, ne s'élevait à cette époque qu'à 27 ou 28 mille combattans; cette poignée de braves n'aurait-elle donc pas été aventurée en traversant le Tyrol et la Carinthie, laissant derrière elle le corps de Wurmser, et le midi de l'Italie sourdement agité par les émissaires de l'Autriche? Cette entreprise eût été d'autant plus téméraire, qu'alors Kehl tombait sous les coups de l'archiduc Charles, et que les armées du Rhin retenues sur la rive gauche de ce fleuve par des motifs indépendans de la volonté de Bonaparte, auraient laissé la faible armée d'Italie lutter seule contre la majeure partie des forces de la monarchie autrichienne. Plusieurs motifs se réunissaient au contraire pour faire différer l'invasion : d'abord Mantoue ne pouvait tenir long-temps; ensuite les divisions Bernadotte et Delmas étaient en marche pour renforcer l'armée; il convenait donc d'attendre qu'elles fussent arrivées et que le corps de blocus fût disponible pour entreprendre cette opération avec des moyens capables d'en garantir le succès. Lorsque Wurmser eut capitulé, l'amélioration des affaires ne fut pas assez sensible pour changer de système; les troupes aux ordres

des généraux Victor et Lannes, se trouvaient alors engagées dans l'expédition contre le Pape; celles qu'on attendait du Rhin n'étaient pas encore arrivées; une forte garnison devenait nécessaire dans Mantoue, et l'armée n'aurait pas eu au-delà de 30 à 32 mille combattans : je le demande, eût-il été prudent de s'avancer dans les états héréditaires d'Autriche avec si peu de monde, lorsque bientôt après, l'armée devait être portée au double?

Alvinzi, harcelé, ne peut rallier son armée.

Quoi qu'il en soit, Bonaparte, après la bataille de Rivoli, arrêta les dispositions qui devaient terminer la campagne. Les divisions furent envoyées à la poursuite des débris d'Alvinzi, qui s'étaient retirés excentriquement sur la Brenta d'un côté, et sur Roveredo de l'autre. Le général Laudon avait pris poste avec 8 mille hommes, la plupart de milices tyroliennes, aux environs de cette ville, pour disputer aussi long-temps que possible l'entrée de la vallée de l'Adige. Bayalitsch avec les brigades Mitrousky et Koblos, avait ordre de défendre Bassano, afin de donner le temps à Alvinzi de rallier ses troupes dans la vallée de Trente, et de gagner la Piave, derrière laquelle il espérait se maintenir jusqu'au printemps : la vivacité avec laquelle les Français le poursuivirent, empêcha d'exécuter ces dispositions.

Joubert, avec la gauche, suivit le corps de Laudon; Masséna se dirigea au centre sur Vi-

cence; la division Augereau se porta à droite sur Padoue. Cette dernière, informée du mouvement de Bayalitsch sur Bassano, passa la Brenta, et se rabattit ensuite par sa gauche sur Citadella, dont elle expulsa les postes avancés.

Combat de Carpenedolo.

Masséna de son côté, marcha le 24 janvier de Vicence sur Bassano, où l'ennemi semblait vouloir se défendre; l'avant-garde d'Augereau s'engagea avec les postes des Impériaux, tandis que Masséna fit attaquer par ses éclaireurs les retranchemens qui couvraient le chemin et le pont de Bassano. La chute du jour ayant obligé de remettre l'attaque au lendemain, les Autrichiens évacuèrent Bassano pendant la nuit, et se retirèrent par les deux rives de la Brenta sur Carpenedolo et Crespo. Dès que Masséna en fut instruit le 26 au matin, il ordonna à Menard de longer la droite par Vastagna avec la 25e de ligne, pour s'emparer du pont de Carpenedolo, pendant qu'un bataillon de la 32e s'y rendrait par la rive gauche. Les Impériaux qui n'étaient pas en assez grand nombre pour résister à cette double attaque, tout déconcertés de se voir menacés à la fois des deux côtés de la Brenta, furent mis en déroute et laissèrent 7 à 800 prisonniers ou blessés sur le champ de bataille.

Opérations de Joubert.

Pendant que la droite et le centre de l'armée d'observation, chassaient ainsi les arrière-gardes d'Alvinzi, Joubert, avec la gauche, n'avait pas

eu moins de succès dans la vallée de l'Adige ; malgré les obstacles que cette division devait rencontrer dans les gorges du Tyrol, elle se mit en marche pour pousser Laudon au-delà du Lawis, afin de se lier avec Masséna par les gorges de la Brenta et de couvrir le blocus de Mantoue, en s'établissant dans les positions que l'armée occupait avant la bataille d'Arcole. On rencontra le 27 janvier l'arrière-garde autrichienne près d'Avio, et on lui fit des prisonniers. Laudon se replia sur Mori à la suite de cet engagement, appuya sa gauche à l'Adige, et jeta ses flanqueurs à droite sur Torbole au nord du lac de Garda.

Combats de Mori et du Lawis.

Malgré le mauvais temps, le lendemain 28 janvier, Joubert fit attaquer la position des Autrichiens; Vial, à la tête des 4e et 17e légères, parvint, à la suite d'une marche des plus rudes, à tourner l'ennemi et le força à la retraite après lui avoir fait 400 prisonniers. Roveredo ouvrit alors ses portes aux républicains. Laudon disputa le terrain avec moins de ténacité qu'on ne devait s'y attendre : il s'arrêta peu au défilé de Calliano dont nous avons déjà fait mention. Toutefois comme Joubert ignorait son intention, il ordonna à la brigade Belliard de s'élever sur la gauche de l'ennemi, tandis que Vial, continuant à marcher sur la rive droite de l'Adige, refoulait les Autrichiens à Trente, et les forçait

à l'évacuer, sans avoir le temps d'en retirer un grand nombre de blessés et de malades. Cependant, pour assurer la possession des gorges de la Brenta, il ne fallait pas s'en tenir là : la ligne du Lawis était indispensable aussi bien que le point important de Segonzano; en conséquence Joubert y fit marcher sa division le 2 février; Vial, à la tête de son infanterie légère attaqua les hauteurs qui dominent le village à droite, soutenu par la 14e de ligne, l'ennemi fut forcé à la retraite; on le poursuivit jusqu'à St.-Michel, et on lui fit grand nombre de prisonniers.

Sur ces entrefaites, Masséna avait aussi terminé son mouvement. Comme la position de Bassano n'est tenable qu'autant que l'on est maître des gorges de la Brenta, il porta une brigade sur le château de la Scala et les hauteurs de Primolano qu'occupaient encore les Autrichiens : ceux-ci n'attendirent point l'attaque et se retirèrent au-delà de Prado, laissant au pouvoir des Français partie de leurs bagages. Alors la vallée de Sugana fut libre, et la jonction de la division Joubert assurée. A l'extrême droite, l'avant-garde d'Augereau avait occupé Trévise après un léger engagement de cavalerie.

La vigueur que les Français mirent dans ces opérations dérouta entièrement le général Alvinzi qui s'était flatté, comme nous l'avons dit, de couvrir les avenues de Trente et de se jeter avec

le reste de ses forces sur Bassano pour y rallier sa gauche dont il n'avait pas de nouvelles; mais Laudon serré de près ne put même défendre Calliano comme il l'eût désiré, et Bayalitsch s'étant retiré à Conegliano sans égard aux ordres reçus, Alvinzi, arrivé à Trente, fut obligé de défiler par la vallée de la Drave jusqu'à Willach pour aller rejoindre ensuite sa gauche sur les bords du Tagliamento. . . . .

L'armée républicaine attendit, dans les nouvelles positions d'observation que nous venons d'indiquer, la chute de Mantoue et les renforts qui devaient la mettre bientôt en état de cueillir de nouveaux lauriers. . . . .

Préparatifs contre Rome.

Pendant que le gros de l'armée manœuvrait avec tant de succès sur l'Adige et la Brenta, Bonaparte préparait une expédition contre Rome. Déjà la division Victor était arrivée à Bologne, aux portes de la Romagne, où elle devait être suivie par la réserve de grenadiers, lorsqu'on apprit la capitulation de Mantoue.

Capitulation de Wurmser

Ce dernier boulevard de l'Italie tomba après six mois d'une résistance qui fit honneur aux troupes autrichiennes. La garnison avait alors la moitié de son monde aux hôpitaux; elle avait mangé tous les chevaux de sa nombreuse cavalerie; la misère et la mortalité y exerçaient les plus grands ravages, et il était impossible qu'elle se maintînt plus long-temps. La capitulation, en

donnant un témoignage d'estime à Wurmser, ajouta un nouveau lustre à la gloire de son vainqueur. Le maréchal sortit librement de la place avec tout son état-major; on lui accorda même une escorte de 200 cavaliers, 500 hommes à son choix et 6 pièces de canon; mais la garnison déposa les armes, et fut conduite à Trieste pour être échangée : on l'estimait encore à 13 mille hommes.

Cette conquête rendit à l'armée d'Italie l'équipage de siége qu'elle avait abandonné avant la bataille de Castiglione, et lui procura, outre l'artillerie de la place, toutes les pièces de campagne du corps d'armée de Wurmser, ce qui formait plus de 500 bouches à feu. Elle recueillit encore un équipage de pont, et 50 à 60 drapeaux ou étendards, qu'Augereau fut chargé d'aller présenter au directoire.

Expédition contre Rome

La reddition de Mantoue accéléra l'expédition projetée contre Rome. Bonaparte la dirigea de Bologne où sa présence doublait l'effet qu'elle devait produire sur tout le reste de l'Italie.

Nous avons vu, au chapitre 65, dans quel égarement le Saint-Siége était tombé par les faux calculs de sa politique et la faiblesse de ses résolutions. La lutte d'Arcole ranima ses espérances, et dès-lors, rompant l'armistice conclu le 20 juin précédent, il crut pouvoir commencer impunément des hostilités. Un courrier du cabinet papal,

tombé au pouvoir des Français, instruisit Bonaparte de ses desseins. Le nonce Albani était chargé de négocier une alliance avec la cour de Vienne; et déjà le général Colli, passé comme on sait du service de Piémont à celui de l'Autriche, avait été désigné pour commander les troupes pontificales augmentées par de nouvelles levées.

Déclaration de Bonaparte contre le Pape.

Les secrets du Saint-Siége ayant été mis au jour, Bonaparte rappela l'envoyé de France à Rome, poussa, le 2 février, la division Victor dans Imola, et publia, de Bologne, le manifeste suivant :

ARTICLE Ier. Le Pape a refusé formellement d'exécuter les articles VIII et IX de l'armistice conclu le 20 juin à Bologne, sous la médiation de l'Espagne, et ratifié solennellement à Rome le 17 juin.

II. La cour de Rome n'a cessé d'armer et d'exciter, par ses manifestes, les peuples à la croisade; ses troupes se sont approchées de Bologne jusqu'à 10 milles et ont menacé d'envahir cette ville.

III. La cour de Rome a entamé des négociations hostiles contre la France, avec le cabinet de Vienne, comme le prouvent les lettres du cardinal Busca et la mission du prélat Albani à Vienne.

IV. Le Pape a confié le commandement de ses

troupes à des généraux et officiers autrichiens envoyés par la cour de Vienne.

V. Le Pape a refusé de répondre aux avances officielles faites par le citoyen Cacault, ministre de la République française, pour l'ouverture d'une négociation de paix.

VI. Le traité d'armistice a donc été violé et enfreint par la cour de Rome. En conséquence je déclare que l'armistice conclu le 20 juin, entre la République française et la cour de Rome, est rompu.

Ce manifeste fut suivi de proclamations propres à rassurer le bas clergé et le peuple, en leur annonçant que l'intention du général en chef et du directoire, était de faire respecter la religion, ses autels et ses ministres : elles promettaient en même temps protection aux habitans qui resteraient spectateurs paisibles des événemens militaires, et menaçaient de châtimens rigoureux ceux qui oseraient s'armer contre les troupes françaises.

Combat du Senio.

Cependant la division Victor s'était mise en marche d'Imola, pour franchir le Senio, derrière lequel 3 à 4 mille hommes de l'armée papale étaient retranchés. Par malheur le beau temps avait rendu cette rivière guéable. Le général Lasnes la fit passer à une partie de sa colonne, pour tourner l'ennemi, tandis qu'il attaqua le pont de front, et que les grenadiers de la légion

lombarde enlevaient les batteries. L'instant du choc fut celui de la déroute : les troupes du Pape culbutées et poursuivies sur Faenza en fermèrent les portes dans l'intention de s'y défendre ; quelques coups de canon suffirent pour les enfoncer, et la colonne républicaine pénétra dans la ville au pas de charge. Le chef de brigade Junot, à la tête du 7e de hussards, courut deux heures entières après la cavalerie romaine sans pouvoir l'atteindre. Ce début valut aux Français quelques centaines de prisonniers, 14 pièces de canon et 8 drapeaux. Les troupes du Pape laissèrent en outre 4 à 500 hommes sur le champ de bataille; de ce nombre furent plusieurs moines qui encourageaient, un crucifix à la main, les défenseurs du Saint-Siége.

Conduite politique du général français.

Convaincu que dans une expédition de cette espèce, la modération et la discipline produiraient autant d'effet que la terreur de ses armes, Bonaparte sauva Faenza du pillage, se fit amener environ 50 officiers prisonniers et les renvoya dans leurs foyers avec des paroles de paix. Il manda aussi les moines et les prêtres, les exhorta à ramener le calme, en chargea plusieurs d'aller préparer les esprits à Ravenne et à Césène, où l'armée française devait incessamment passer. Enfin, non content de rassurer les prêtres français réfugiés en assez grand nombre dans les états de l'Eglise, il les autorisa à conserver leur do-

micile dans l'arrondissement de l'armée; se flattant de les gagner par de bons traitemens et d'en faire tôt ou tard les instrumens de ses desseins.

Prise d'Ancône.

La marche de Victor n'éprouva aucun obstacle jusqu'à Ancône où il arriva le 9 février. Ici un corps d'environ 1,200 hommes avait pris position sur les hauteurs en avant de la place, s'y croyant sans doute à l'abri de toute attaque. Victor l'enveloppa et le força à mettre bas les armes : alors Ancône ouvrit ses portes. On y trouva plusieurs milliers de beaux fusils, envoyés par l'Autriche pour l'armement des milices, un arsenal bien approvisionné et 120 bouches à feu.

Progrès rapides des Français.

Tandis que cette division pénétrait dans les états ecclésiastiques par la Romagne, une colonne mobile réunie à Tortone s'était dirigée par Sienne sur Foligno, où elle devait opérer sa jonction avec la première. Victor poursuivit sa marche sur Macerata. Le chef de brigade Marmont, le précéda dans la nuit du 9 au 10 février, avec un détachement de cavalerie, pour gagner Lorette avant qu'on enlevât le trésor que la superstition y avait amassé. On y trouva la valeur d'un million, outre les fameuses reliques qui y avaient attiré tant de richesses.

Le 12 février, la colonne de Victor entra à Macerata; elle remonta ensuite la vallée du Chienti sur Tolentino et Camerino, afin de franchir l'Apennin, et de se rabattre sur Foligno. Le 18, les

Français étaient maîtres de toute la Romagne, du duché d'Urbin, de la Marche d'Ancône, de l'Ombrie et des petites provinces de Pérugia et de Camerino. Bonaparte à qui une excursion plus longue ne convenait pas dans cette conjoncture, profita d'une démarche du cardinal Mattei, dont il connaissait l'esprit conciliant, pour lui adresser d'Ancône une réponse qui produisit un grand effet. D'ailleurs la terreur était dans Rome : tous ceux qui avaient quelque chose à perdre ou à se reprocher, prenaient la route de Naples. Le Sacré Collége passa de la plus folle confiance à un excessif abattement; et pour sauver ce qui lui restait, Pie VI fit plus de sacrifices qu'on ne lui en avait d'abord demandé. Il écrivit le 12 février à Bonaparte, qu'il s'en rapportait à sa générosité, et députa à son quartier-général, le duc de Braschi son neveu, le cardinal Mattei, intermédiaire des premières ouvertures pacifiques, le marquis Camillo-Massimo et le prélat Galeppi.

Paix de Tolentino.

La mission de ces plénipotentiaires fut bientôt remplie; il ne s'agissait plus de discuter un traité, mais bien de souscrire une capitulation. La paix fut donc signée à Tolentino, le 19 février.

Quelques militaires ont témoigné leur étonnement de ce que Bonaparte n'ait pas profité de ses avantages pour renverser de suite cette puissance bizarre; mais il avait le coup-d'œil trop juste, pour ne pas sentir tous les inconvéniens

d'une plus longue excursion. Il était impossible de se maintenir dans les Etats ecclésiastiques sans laisser une division à Rome, point trop éloigné du théâtre des prochaines opérations pour y conserver sans danger un fort détachement. Le but de l'expédition était de neutraliser la mauvaise volonté du Saint-Siége; or, il se trouva rempli par le traité de Tolentino, sans aucun risque pour l'armée.

D'ailleurs n'était-il pas à craindre, en poussant jusqu'à Rome, de rallumer la haine mal éteinte de la cour de Naples? La reine et Acton ne perdaient aucune occasion de susciter des ennemis à la France, et déjà le prince de Pignatelli Belmonte avait eu la mission d'interposer la médiation de la cour des Deux-Siciles, en faveur du Saint-Père, et ne dissimulait pas la possibilité d'une rupture. Mais, fier de ses derniers succès, plein de confiance dans les avantages que lui assuraient la chute de Mantoue et les renforts qu'il attendait de l'intérieur, le général en chef lui répondit avec cet air de supériorité qui le caractérisait : « Si je n'ai pas abattu l'orgueil du Pape, » il y a trois mois, c'est que je savais fort bien » que le roi de Naples, contre la teneur du traité, » voulait se mêler de cette affaire-là, et que je » n'avais véritablement pas les moyens de l'en » empêcher. Mais aujourd'hui que je puis dispo- » ser des 40 mille hommes cantonnés autour de

» Mantoue et de 30 mille qui viennent de France,
» si le roi votre maître me jette le gant, je le re-
» lèverai, et la république donnera au roi de
» Naples toutes les satisfactions possibles. »

Bien que le prince de Belmonte n'insistât pas sérieusement sur une menace faite, disait-il, en confidence, le général en chef avait assez d'autres motifs pour se contenter d'un traité, où il trouvait à la fois les plus grands avantages politiques et militaires.

Nouvelles conditions du traité.

Le Pape s'obligea à renoncer à toute alliance avec les puissances en guerre avec la France, à leur fermer ses ports, et à licencier ses nouvelles levées; il céda Avignon et le Comtat Venaissin, renonça aux légations de Bologne et de Ferrare, ainsi qu'à la Romagne, et consentit à l'occupation d'Ancône jusqu'à la paix générale. Il s'obligea en outre à payer de suite 30 millions, au lieu de 16 dus sur les sommes imposées par l'armistice; à désavouer solennellement le meurtre de Basseville, et à payer 300 mille francs à titre de dédommagement, aux victimes de cet attentat. Ainsi, il lui en coûta 14 millions de plus, et la perte d'une belle province, pour n'avoir su faire à temps, ni la paix, ni la guerre.

Objets d'arts envoyés à Paris.

Indépendamment de ces sacrifices déjà si pénibles, il fallut encore consentir à livrer tous les objets d'arts mentionnés dans une note annexée au traité. On voit qu'au milieu de ses travaux

guerriers le général français, d'accord en ce point avec Carnot, n'oubliait rien de ce qui pouvait perpétuer le souvenir de ses conquêtes. Rome, devenue la capitale du monde, avait enlevé à la Grèce les chefs-d'œuvre des arts. L'Italie où toutes les lumières s'étaient réfugiées au moyen âge, augmenta ces richesses, des ouvrages des grands maîtres que la vue de ces modèles enfanta. Ces monumens étaient tout ce qui lui restait de sa grandeur passée; et Bonaparte, croyant avoir les mêmes droits que les conquérans romains, pensa qu'un des plus beaux résultats de ses victoires, serait de transporter en France ces objets si précieux, gages incontestables de la supériorité morale des nations, ou de leur empire politique. Rome, Milan, Bologne, Modène, Parme, Plaisance, furent donc également obligées par les traités, à remettre aux Français les statues et les tableaux les plus précieux.

Je ne chercherai point à justifier cette spoliation, d'ailleurs autorisée par le droit de conquête; les trophées qui en provinrent ne décorèrent pas long-temps la France; mais si sa capitale méritait mieux que Rome dégénérée de servir de sanctuaire aux beaux-arts, il est permis de regretter que tant de chefs-d'œuvre réunis par 15 ans de victoires, en aient été enlevés en un seul jour.

Le traité de Tolentino termina une campagne Observa-

tions sur cette campagne.

justement célèbre, dans laquelle une poignée de braves fit changer la face de l'Italie, et ébranla jusque dans ses fondemens la première monarchie de l'Europe.

On trouve les causes premières de ces exploits dans une constante application des principes; dans une habile multiplication des masses agissantes; dans leur direction permanente vers les points décisifs; et dans l'art avec lequel Bonaparte conduisit les hommes, et sut stimuler en eux la valeur par l'exaltation du moral. En méditant sur chacune des périodes de cette campagne, pourrait-on méconnaître l'habileté des combinaisons qui lui procurèrent la victoire à Montenotte; la sagacité qu'il montra dans ses négociations avec la cour de Turin; le coup-d'œil rapide qui sauva son armée à Lonato et à Castiglione; l'impétuosité avec laquelle il accabla Wurmser à Bassano; enfin l'audace et le sang-froid avec lesquels il combattit à Rivoli? Pourquoi l'ambition et la flatterie vinrent-elles ternir de si beaux exploits! pourquoi l'orgueil et l'adulation firent-ils oublier à un si grand homme ce qu'il devait à sa propre gloire, à la France et à l'humanité?

Nous ne reviendrons pas sur les fautes échappées à ses adversaires, déjà remarquées dans le cours de la relation; elles procèdent toutes de l'oubli des principes fondamentaux de l'art de la guerre. On aurait tort d'imputer les revers des

armées impériales au manque de bravoure des troupes autrichiennes : généraux, officiers et soldats, firent leur devoir dans toutes les occasions; ils auraient conservé l'Italie, si ces efforts eussent été mieux dirigés.

Quoi qu'il en soit, cette campagne commencée avec si peu de moyens, amena la dissolution de l'alliance entre l'Autriche, la Sardaigne, Naples et le Pape, assura la conquête de l'Italie septentrionale, et procura à l'armée française le Mincio pour base d'opérations.

Elle fut, sous le rapport de l'art militaire, la plus remarquable de cette première guerre. C'est de cette époque que date en effet le grand développement de la stratégie, dont Gustave-Adolphe, Turenne, Marlborough et Frédéric, posèrent les premiers principes, mais dont Bonaparte et l'archiduc Charles étendirent les combinaisons, en prouvant sa supériorité sur la tactique. Dès-lors, cette science a fait de grands progrès : toutes les armées européennes en ont fait successivement l'application pour leur intérêt et pour leur gloire, particulièrement l'armée russe dans ses mouvemens sur Smolensk et Kaluga en 1812, et les armées alliées dans leur mouvement sur Dresde et Leipzig en 1813. La guerre d'invasion naquit de ce perfectionnement dans la mobilité des masses; les barrières élevées à grands frais entre les nations, ont disparu

devant des armées nombreuses, qu'une impulsion violente et toujours soutenue, avait accoutumées à la victoire.

Cependant, la décadence est voisine de la perfection : à la guerre d'invasion entre puissances limitrophes, succédèrent bientôt ces excursions lointaines et gigantesques, qui ne pouvaient réussir qu'avec les soldats d'Alexandre contre les bandes de Darius, et au temps où la politique bornée des gouvernemens asiatiques n'établissait aucun concert d'intérêts entre les peuples. Bonaparte fut le premier atteint de cette fureur envahissante, comme pour confondre la foule d'admirateurs que les hauts faits de ses premières campagnes lui avaient si justement acquis.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DE LA SECONDE PÉRIODE DE 1796.

N° 1.

Traité d'alliance offensive et défensive, entre la République française et le roi d'Espagne, conclu à St.-Ildephonse le 19 août 1796.

ARTICLE PREMIER.

Il existera à perpétuité une alliance offensive et défensive entre la république française et S. M. Catholique le roi d'Espagne.

ARTICLE II.

Les deux puissances contractantes seront mutuellement garantes, sans aucune réserve ni exception, de la manière la plus authentique et la plus absolue, de tous les états, territoires, îles et places qu'elles possèdent et possèderont respectivement; et si l'une des deux se trouve par la suite, sous quelque prétexte que ce soit, menacée ou attaquée, l'autre promet, s'engage et s'oblige à l'aider de ses bons offices, et à la secourir sur sa réquisition, ainsi qu'il sera stipulé dans les articles suivans.

ARTICLE III.

Dans l'espace de trois mois, à compter du moment de la réquisition, la puissance requise tiendra prêts et mettra à la disposition de la puissance requérante, 15 vaisseaux de ligne, dont 3 à trois ponts ou de 80 canons, et 12 de 70 à 74; six frégates d'une force proportionnée, et quatre corvettes ou bâtimens légers, tous équipés, armés, approvisionnés de vivres pour six mois, et appareillés pour un an. Ces forces navales seront rassemblées par la puissance requise dans celui de ses ports qui aura été désigné par la puissance requérante.

ARTICLE IV.

Dans le cas où la puissance requérante aurait jugé à propos, pour commencer les hostilités, de restreindre à moitié le secours qui doit lui être donné en exécution de l'article précédent, elle pourra, à toutes les époques de la campagne, requérir la seconde moitié dudit secours, laquelle lui sera fournie de la manière et dans le délai fixé : ce délai ne courra qu'à compter de la nouvelle réquisition.

ARTICLE V.

La puissance requise mettra pareillement à la disposition de la puissance requérante, dans le terme de trois mois, à compter du moment de la réquisition, 18 mille hommes d'infanterie et 6 mille de cavalerie, avec un train d'artillerie proportionné, pour être employés

également en Europe, ou à la défense des colonies que les puissances contractantes possèdent dans le golfe du Mexique.

ARTICLE VI.

La puissance requérante aura la faculté d'envoyer un ou plusieurs commissaires à l'effet de s'assurer si, conformément aux articles précédens, la puissance requise s'est mise en état d'entrer en campagne au jour fixé, avec les forces de terre et de mer qui y sont stipulées.

ARTICLE VII.

Ces secours seront entièrement remis à la disposition de la puissance requérante, qui pourra les laisser dans les ports ou sur le territoire de la puissance requise, ou les employer aux expéditions qu'elle jugerait à propos d'entreprendre, sans être tenue de rendre compte des motifs qui l'auraient déterminée.

ARTICLE VIII.

La demande que fera l'une des puissances, des secours stipulés par les articles précédens, suffira pour prouver le besoin qu'elle en a, et imposer à l'autre puissance l'obligation de les disposer, sans qu'il soit nécessaire d'entrer dans aucune discussion relative à la question si la guerre qu'elle se propose est offensive ou défensive, ou sans qu'on puisse demander aucune explication quelconque qui tendrait à éluder le plus prompt et le plus exact accomplissement de ce qui est stipulé.

ARTICLE IX.

Les troupes et navires demandés resteront à la disposition de la puissance requérante, pendant toute la durée de l'année, sans que, dans aucun cas, ils puissent être à sa charge. La puissance requise les entretiendra partout où son allié les fera agir, comme si elle les employait directement pour elle-même. Il est seulement convenu que, pendant tout le temps que lesdites troupes ou navires séjourneront sur son territoire ou dans ses ports, elle leur fournira de ses magasins ou arsenaux tout ce qui leur sera nécessaire, de la même manière et au même prix qu'à ses propres troupes ou navires.

ARTICLE X.

La puissance requise remplacera sur-le-champ les navires de son contingent qui se perdraient par des accidens de guerre ou de mer : elle réparera également les pertes que souffriraient les troupes de son contingent.

ARTICLE XI.

Si lesdits secours étaient ou devenaient insuffisans, les deux puissances contractantes mettront en activité les plus grandes forces qu'il leur sera possible, tant par mer que par terre, contre l'ennemi de la puissance attaquée : laquelle usera desdites forces, soit en les combinant, soit en les faisant agir séparément ; et ce, d'après un plan concerté entre elles.

ARTICLE XII.

Les secours stipulés par les articles précédens, seront fournis dans toutes les guerres que pourraient avoir à soutenir les puissances contractantes, même dans celles où la partie requise ne serait pas directement intéressée, et n'agirait que comme simple auxiliaire.

ARTICLE XIII.

Dans le cas où les motifs d'hostilité portant préjudice aux deux parties, elles viendraient à déclarer la guerre d'un commun accord à une ou plusieurs puissances, les limitations établies dans les articles précédens, cesseront d'avoir lieu : et les deux puissances contractantes seront tenues de faire agir, contre l'ennemi commun, la totalité de leurs forces de terre et de mer; de concerter leurs plans pour les diriger vers les points les plus convenables, ou séparément ou en les réunissant. Elles s'obligent également, dans les cas désignés au présent article, à ne traiter de la paix que d'un commun accord, et de manière que chacune d'elles obtienne la satisfaction qui lui sera due.

ARTICLE XIV.

Dans le cas où l'une des puissances n'agirait que comme auxiliaire, la puissance qui se trouvera seule attaquée pourra traiter de la paix séparément, mais de manière à ce qu'il ne résulte aucun préjudice contre la puissance auxiliaire, et qu'elle tourne même autant qu'il sera possible à son avantage direct. A cet effet, il

sera donné connaissance à la puissance auxiliaire du mode et du temps convenus pour l'ouverture et la suite des négociations.

ARTICLE XV.

Il sera conclu très-incessamment un traité de commerce d'après des bases équitables et réciproquement avantageuses aux deux peuples, qui assure à chacun d'eux, chez son allié, une préférence marquée pour le produit de son sol et de ses manufactures, ou tout au moins des avantages égaux à ceux dont jouissent dans ses états respectifs les nations les plus favorisées. Les deux puissances s'engagent à faire dès-à-présent cause commune pour réprimer et anéantir les maximes adoptées par quelque pays que ce soit, qui contrarieraient leurs principes actuels, et porteraient atteinte à la sûreté du pavillon neutre, et au respect qui lui est dû, ainsi que pour relever et rétablir le système colonial de l'Espagne sur le pied où il a existé ou dû exister d'après les traités.

ARTICLE XVI.

Le caractère et la juridiction des consuls seront en même temps reconnus et réglés par une convention particulière. Celles antérieures au présent traité seront provisoirement exécutées.

ARTICLE XVII.

Pour éviter toute contestation entre les deux puissances, elles sont convenues de s'occuper immédiate-

ment, et sans délai, de l'explication et du développement de l'article 7 du traité de Bâle, concernant les frontières, d'après les instructions, plans et mémoires, qu'elles se communiqueront par l'entremise des mêmes plénipotentiaires qui négocient le présent traité.

ARTICLE XVIII.

L'Angleterre étant la seule puissance contre laquelle l'Espagne ait des griefs réels, la présente alliance n'aura son exécution que contre elle pendant la guerre actuelle; et l'Espagne restera neutre à l'égard des autres puissances armées contre la république.

ARTICLE XIX.

Les ratifications du présent traité seront échangées dans un mois, à compter de sa signature.

Fait à St.-Ildephonse, le 2 fructidor an 4 de la république française (19 août 1796).

Signé : Général PÉRIGNON,
et PRINCIPE DE LA PAZ.

N° 2.

Vérone (25 octobre 1796).

Le général Bonaparte, au citoyen Poussielgue.

J'AI reçu votre lettre du 21. Les propositions du Pié-

mont ne sont pas acceptables. Donner toute la Lombardie pour un secours de 8 mille hommes, c'est-à-dire pour 5 mille, car il n'y en aura jamais davantage, c'est trop demander aujourd'hui, que la paix avec Naples et Gênes est faite. Le Piémont gagne beaucoup à faire une alliance avec nous : il est sûr par-là d'effacer de l'esprit de ses sujets le mépris que leur donne le dernier traité. Ajoutez à cela : 1° *des espérances vagues* d'être favorisé dans le traité de paix; 2° les fiefs impériaux, ou un équivalent de masse du côté de la rivière de Gênes: cela devrait être bien suffisant.

L'article 2 est inadmissible : jamais la France ne garantirait rien, qu'autant que le succès permettrait de l'obtenir. Continuez toujours vos négociations.

Tout ici va bien.

BONAPARTE.

N° 3.

Instructions données au général Clarke, envoyé à S. M. l'empereur d'Autriche, au milieu de novembre 1796.

Paris, le 4 brumaire an 5 (14 novembre 1796).

Le Ministre des relations extérieures, au général Clarke.

Le peu de temps qui reste jusqu'à votre départ, la

multitude des objets que nous avons à traiter, ne me permettent pas, citoyen général, de les discuter avec les détails qu'exigerait leur importance. Je me bornerai donc à indiquer ceux qui concernent les relations extérieures, et sur lesquels il importe beaucoup que le directoire reçoive de vous des renseignemens précis. Trouvez bon que je suive votre itinéraire.

Le Piémont. Vous verrez sûrement le général Kellermann, peut-être les commissaires pour la démarcation des limites; entretenez-les sur l'importance de nous ménager dans la chaîne des Alpes tous les postes militaires. Le traité leur donne à cet égard toutes les facilités possibles.

Le citoyen Poussielgue est encore à Turin, chargé de suivre les négociations que le général Bonaparte a cru devoir entamer pour une alliance. Ne rien presser sur cela, et surtout ne point promettre des cessions de territoire, qui formeraient un obstacle peut-être insurmontable à la paix ou à l'établissement de la liberté dans la Lombardie. Je vous prie d'examiner, autant qu'il vous sera possible, quelles sont les dispositions du roi et du gouvernement, à notre égard; s'il est possible, sans en venir à une alliance difficile à conclure, et qui peut-être nous serait plus nuisible qu'utile, de les entretenir dans des dispositions de neutralité, qui nous suffisent.

Quant à Milan, Modène, Reggio, Bologne et Ferrare, il serait bien précieux, pour le directoire et pour moi, d'avoir le résultat des observations sages que vous seriez à portée de faire.

Ces peuples sont-ils vraiment mûrs pour la liberté?

sont-ils en état de la défendre, ou seuls ou avec notre appui? dans ce cas, quel serait le nombre de nos troupes qu'ils seraient en état de solder? quelles sont leurs dispositions à l'égard de la maison d'Autriche? rentreraient-ils sans ressource sous le joug, dans le cas où la paix serait à ce prix?

Vous connaissez les torts réels et graves de Venise à notre égard. Des personnes qui connaissent le pays prétendent que tous les états de Terre-Ferme, principalement les Brescians, les Bergamasques et les Véronais, sont révoltés de l'orgueil des nobles vénitiens, et disposés à s'armer pour la liberté. Admis dans la république lombarde ou devenus ses alliés, ils lui donneront une force nouvelle. Je vous demande vos observations sur les obstacles ou les facilités que peut présenter l'exécution de ce projet.

Je vous en demanderai également sur notre position à l'égard du Pape et des autres puissances d'Italie. Vous ne parcourrez pas leurs états; mais vos conférences avec le général en chef et ses dignes coopérateurs vous mettront à portée de vous en former une idée nette; et j'attends de votre zèle pour le bien public, que vous voudrez bien me la communiquer.

Je vous suppose maintenant arrivé à Vienne, observant tous les grands personnages qui figurent sur ce théâtre, et traçant leurs portraits d'une touche aussi ferme que facile. Votre voyage serait suffisamment utile, quand il n'aboutirait qu'à nous faire connaître les passions qui les animent, et les moyens de les faire tourner au profit de la république et de l'humanité.

Sans être spécialement chargé de négocier la paix,

vous pourrez la préparer dans les entretiens que vous aurez avec les personnages influens. Nous y arriverions sans contredit beaucoup plus aisément, si nous pouvions offrir à l'Autriche des compensations convenables. Ce système des compensations admet une multitude de combinaisons que vous pourrez effleurer dans vos conversations, afin de démêler quelles sont celles qui plairaient davantage. Essayons d'esquisser les principales :

1° Restituer à l'Autriche ce qu'elle possédait en Italie : lui donner en Allemagne l'évêché de Salzbourg, la prévôté de Bergstolgaden, l'évêché de Passau, à l'exception de la ville de ce nom, le Haut-Palatinat jusqu'à la Naab ; dédommager l'électeur palatin vers le Rhin. Voilà sans contredit la plus facile, celle qui plairait davantage à la maison d'Autriche et à toute l'Allemagne ; mais elle sacrifierait nos nouveaux amis en Italie ; elle nous priverait des avantages que nous devons attendre de cette belle contrée, si nous parvenons à la soustraire à l'influence autrichienne.

2° Modifier le premier projet, en substituant aux états de Milan, partie des états du Pape, la Romagne, la Marche d'Ancône, le duché d'Urbin ; transférer le grand-duc de Toscane à Rome, lui donner le surplus des états du Pape, lui réserver le Siennois ; consentir à le nommer roi de Rome : donner Florence au duc de Parme ; ménager l'échange d'une partie de ses états avec la Sardaigne : nous réserver l'île d'Elbe, dont le roi de Naples serait dédommagé par Bénévent, Ponte-Corvo et la marche de Fermo ; nous faire payer en Amérique de ce que nous laisserons prendre en Italie.

3° Céder à l'Autriche la Bavière, le Haut-Palatinat, Salzbourg, Passau et les autres souverainetés ecclésiastiques qui y sont enclavées; à la charge par la maison d'Autriche de renoncer à tout ce qu'elle possède au midi de la chaîne des Alpes et dans le cercle de Souabe; de dédommager le duc de Modène et d'apanager le grand-duc de Toscane; donner à l'électeur palatin les états du Pape, à l'exception de la marche de Fermo, de Bénévent, de Ponte-Corvo, de Bologne et de Ferrare; y ajouter le Siennois, et lui donner le titre de roi des Romains. Ce projet serait très-agréable à l'Italie, et mettrait nos intérêts à couvert; mais il pourrait déplaire à l'Allemagne. Le moyen de le faire adopter, serait de fournir au roi de Prusse un ample dédommagement : lui satisfait, tout le reste serait réduit au silence.

4° A la maison d'Autriche, ce qui lui est donné au n° précédent : traiter le grand-duc et les états d'Italie, comme au n°; et faire céder à l'électeur palatin la part de la maison d'Autriche dans la Pologne, et la faire servir de point de ralliement pour la restauration de cet état; conserver au roi de Prusse la plus grande partie de ce qu'il en a acquis. Il est bien douteux que la maison d'Autriche voulût se prêter à ce projet : son alliance avec la Russie, son antipathie pour la Prusse, paraissent des obstacles insurmontables.

Il est une multitude d'autres combinaisons que vous formerez beaucoup mieux que moi : celles-ci pourraient suffire pour sonder le terrain, mettre les ministres et ceux qui les entourent dans le cas de s'expliquer et de développer leurs sentimens à cet égard.

Le point capital que vous chercherez à atteindre, c'est de persuader à l'Autriche que, malgré l'avantage prétendu que lui offre l'Angleterre pour des compensations, cette dernière puissance, qui a des intérêts opposés aux siens, ne peut qu'entraver la marche des négociations; que la maison d'Autriche obtiendra davantage et plus promptement, en traitant avec la république seule.

A votre retour de Vienne, vous serez à portée de voir plusieurs princes d'Allemagne et leurs ministres. Ils sont épouvantés de l'ambition de la maison d'Autriche, et de l'acharnement qu'elle montre contre tous ceux qui ont cherché à se rapprocher de la république. Ils seront peut-être inquiets sur les suites de la proposition d'armistice : il sera facile de leur faire sentir que leur intérêt même le commandait ; qu'il leur donne le temps de se réunir et de combiner les moyens de briser le joug odieux qu'on veut leur imposer ; qu'il donne le temps à la république de rétablir une discipline sévère dans ses armées, et de préparer les moyens d'une attaque plus vigoureuse que les précédentes, et qui sera la dernière s'ils veulent la seconder.

Je recommande, citoyen général, à votre zèle et à votre sagacité les objets que je viens d'indiquer, ceux même que la brièveté du temps ne m'a pas permis de toucher, bien sûr que rien de ce qui peut intéresser notre commune patrie ne vous échappera.

Je vous remets un chiffre pour servir à la correspondance intéressante que j'attends de vous.

C. Delacroix.

N° 4.

Extrait des Registres des délibérations du Directoire exécutif.

Le 26 brumaire an 5 (16 novembre 1796).

(*Instructions données par le Directoire exécutif de la République française, au général de division Henri Clarke, envoyé extraordinaire de la République française, près la cour de Vienne.*)

Le directoire de la république française, voulant répondre au vœu général de l'Europe, et contribuer autant qu'il est en lui à arrêter l'effusion du sang des peuples et les maux qu'une guerre longue et ruineuse entraîne après elle, s'est déterminé, citoyen général, à vous envoyer près de S. M. l'Empereur et roi de Hongrie et de Bohême, à l'effet d'y négocier, au nom de la république française, un armistice entre les troupes impériales et françaises, tant en Allemagne qu'en Italie; et à faire à ce prince la proposition d'une réunion de ministres plénipotentiaires, pour traiter de la paix générale. En conséquence, le directoire croit devoir vous tracer par la présente les bases d'après lesquelles devront s'appuyer essentiellement les démarches que vous aurez à faire près de la cour impériale, pour par-



venir à un résultat heureux pour la république française.

Le premier objet de la mission importante que le directoire vous confie étant la conclusion de l'armistice, son intention est que, de concert avec les chargés de pouvoirs de S. M. Imp., vous cherchiez à déterminer que sa durée sera la plus longue possible; et, dans tout état de cause, cet armistice ne pourra, sous quelque prétexte que ce soit, être rompu avant le 1er prairial (20 mai 1797), ou même le 1er messidor (19 juin): après l'expiration de ce terme, l'armistice ne devra être annulé que dans le cas de la cessation des négociations qui auront lieu pour la paix, et à la charge pour celle des parties qui voudra recommencer les hostilités : laquelle reprise d'hostilités ne pourra avoir lieu que dix ou quinze jours, ou même un mois, après qu'elle aura été signifiée.

Quant aux autres conditions de cet armistice, elles devront se borner à assurer le *statu quo* dans lequel se trouvent les choses au moment actuel; et le désir du directoire est, qu'aucune cession d'avantages remportés par la valeur républicaine, soit en Allemagne, soit en Italie, ne puisse avoir lieu.

Vous êtes, en conséquence, autorisé, citoyen général, à résister le plus long-temps possible à toute proposition qui pourrait vous être faite, tendant à obtenir une cession de cette espèce. Vous refuserez absolument toutes conditions qui pourraient consentir l'évacuation des têtes de pont de Dusseldorf et de Kehl; et vous ne stipulerez celle des têtes de pont de Neuwied et de Huningue, que dans le cas d'une absolue néces-

sité, et en obtenant que les troupes autrichiennes ne pourront point sortir de Mayence; il faudrait exiger aussi l'évacuation de la tête de pont de Manheim sur la rive gauche du Rhin.

Si la place de Mantoue n'était pas tombée en notre pouvoir avant votre arrivée à Vienne, son blocus et la situation actuelle de la garnison pourraient élever quelques obstacles que le directoire croit faciles à écarter, en ramenant encore les choses, à cet égard, au *statu quo* demandé. Il vous autorise, en conséquence, à stipuler que l'Empereur pourra faire approvisionner de subsistances, jour par jour, les hommes composant la garnison de Mantoue et les habitans de cette ville, au moyen des quantités de vivres qui seront déterminées et proportionnées au nombre et à l'âge des individus que cette place renferme; et, à cet effet, il devra être préposé deux commissaires français, l'un au dedans, l'autre au dehors de la place, pour constater le nombre des hommes à nourrir et la quantité de provisions restantes: mais il ne pourra sortir de la place, ni y entrer aucun individu ni effets quelconques; et les commissaires français devront avoir le droit de surveiller l'exécution de cette disposition. Il pourra être conclu entre vous et les chargés de pouvoirs de l'Empereur un arrangement particulier, concernant ce qui est relatif à Mantoue; mais la stipulation principale du maintien des choses, pour ce qui a rapport à cette place, dans l'état où elles se trouveront au moment de la conclusion de l'armistice, devra faire partie des conditions de cet armistice.

Les circonstances, ainsi que la conduite de la négo-

ciation, pouvant faire admettre quelques modifications à ce qui vient d'être dit au sujet de la garnison de Mantoue, nous vous donnons pouvoir de les discuter, de les arrêter définitivement, en les faisant concourir, autant que possible, avec les bases que le directoire a établies plus haut, et avec les renseignemens que vous aura fournis le général en chef de l'armée républicaine en Italie. Nous vous invitons à vous concerter avec lui, tant pour ce qui pourra être spécifié de relatif à la place de Mantoue, que pour la détermination des limites à établir entre les armées française et autrichienne en Italie. Ce général en chef sera tenu de vous remettre des notes qui feront en quelque sorte partie de vos instructions; et le directoire vous engage à les consulter: il fixera le moment de votre départ de l'Italie pour Vienne, d'après la situation politique et militaire des choses dans le pays où il commande.

Dans le cas où la cour de Vienne voudrait intervenir pour garantir le Pape contre les efforts que notre situation à son égard pourrait nous mettre en état de tenter contre lui, le directoire vous autorise, citoyen général, à assurer l'Empereur que les conditions de l'armistice conclu avec le Pape seront observées de notre part, aussi long-temps qu'elles le seront par le Pape lui-même. Cette assurance pourra même, si l'Empereur le désire, fournir le texte de l'un des articles de l'armistice général que vous êtes appelé à arrêter avec la cour de Vienne.

Le directoire exécutif a déjà manifesté de la manière la plus authentique le désir de contribuer, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, à amener une paix

générale, qui fixe d'une manière invariable les intérêts politiques de l'Europe, et assure sa tranquillité et son bonheur futurs, en rétablissant entre les puissances un équilibre convenable et salutaire. La voix de l'humanité s'est fait entendre; partout, elle réclame fortement que l'on s'occupe de ce grand objet : c'est pour y parvenir plus sûrement que le directoire exécutif s'est déterminé à demander l'armistice entre l'Autriche et la république française : mais comme il lui importe de seconder efficacement le vœu général pour la paix, et de donner les preuves les plus convaincantes de la loyauté et de la réalité de ses intentions ; il vous charge de demander, en son nom, à S. M. l'Empereur, roi de Hongrie et de Bohême, qu'il soit envoyé sur-le-champ, soit à Bâle, soit à Paris, de la part de l'Empereur, un ou deux plénipotentiaires, pour traiter de la paix définitive. De son côté, la république française nommera également des plénipotentiaires pour le même objet : et si S. M., mue par les mêmes sentimens, consentait à cette mesure, il conviendrait d'arrêter, avec les personnes qu'elle nommera pour négocier avec vous à ce sujet, que les alliés respectifs seront invités à envoyer aussi leurs plénipotentiaires à Bâle, ou à charger de leurs lettres de créance ceux des plénipotentiaires appelés à cette réunion, auxquels ils jugeront à propos de remettre le soin de leurs intérêts.

Telles sont, général, les instructions que le directoire vous donne, en vous confiant une mission honorable dont le résultat sera sans doute profitable aux intérêts généraux de l'Europe, et à ceux de la république en particulier. BARRAS, président.

N° 5.

Paris, le 18 nivôse an 5 (7 janvier 1796).

Le Directoire exécutif, au général Clarke.

Nous avons reçu, citoyen général, vos dépêches des 7 et 8 nivôse.

Le parti qu'a pris la cour de Vienne, d'établir loin de cette capitale le lieu des négociations, indique peut-être que l'on a craint de vous donner accès près de l'Empereur, et que le parti de la guerre prévaut encore dans son cabinet. Nous attendons néanmoins les lumières qui doivent rejaillir de vos premières entrevues avec son envoyé, pour nous fixer une opinion que nous n'admettrions qu'à regret : si la maison d'Autriche joignait en ce moment aux vues ambitieuses qui l'ont toujours caractérisée, une connaissance exacte de la tendance générale de l'Europe vers des innovations politiques plus ou moins analogues à celles que la France a éprouvées, elle sentirait que son système de prépondérance, fondé actuellement sur la constitution germanique, demande un autre appui. Cet appui lui est offert dans le plan de pacification que nous proposons; et les circonstances ne peuvent être jamais plus favorables pour le faire goûter aux peuples et à leurs gouvernemens, et assurer la durée de ses effets. Nous n'avons, au reste, rien à ajouter, à cet égard, à vos instructions, jusqu'à la réception de vos dépêches de Vicence.

Quant à l'armistice, nous pensons toujours que, s'il ne pouvait être que de courte durée, il nous serait désavantageux, sans la possession de Mantoue. La détresse où doit se trouver enfin cette place, et la crainte que témoigne le général Alvinzi de ne pouvoir la secourir, nous offrent des chances favorables pour attendre la reddition.

Il est vrai que le fort de Kehl est dans une situation fâcheuse, et à la veille de nous être enlevé ; mais le prince Charles ayant refusé d'accepter un armistice sur le Rhin, basé sur le *statu quo*, il est à croire qu'il poursuivra son siége avec opiniâtreté. Toutes ces considérations ajoutent un nouveau poids à l'opinion du général en chef contre une suspension d'armes, qui ne nous serait d'aucun avantage sur le Rhin, puisque le sort de Kehl sera décidé vraisemblablement avant qu'on y puisse profiter de ses conditions, et qui nous serait funeste en Italie si Mantoue n'était pas en notre pouvoir.

A l'égard du Pape, il ne peut être compris dans l'armistice, qu'autant qu'il exécutera sur-le-champ les conditions de celui qui a été conclu particulièrement avec lui, avec des dédommagemens convenables ; mais son obstination, si elle se prolonge encore, nous offrira l'occasion de nous dédommager nous-mêmes par la force des armes dans l'état de l'Eglise, des effets de sa mauvaise foi.

Les secours puissans que nous faisons passer en Italie, doivent être aussi pris en considération dans la balance de nos droits et de nos intérêts avec ceux de l'Empereur.





